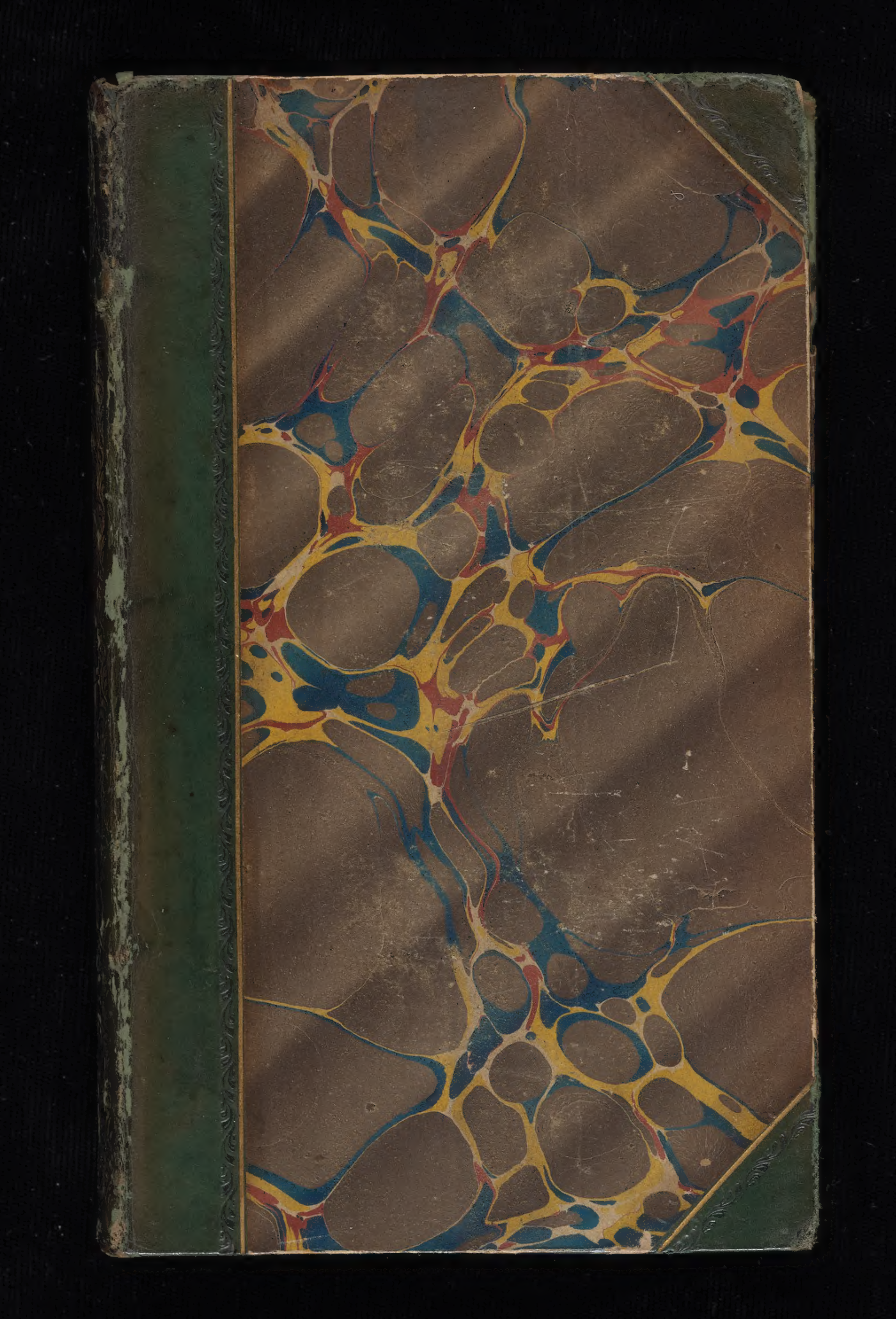
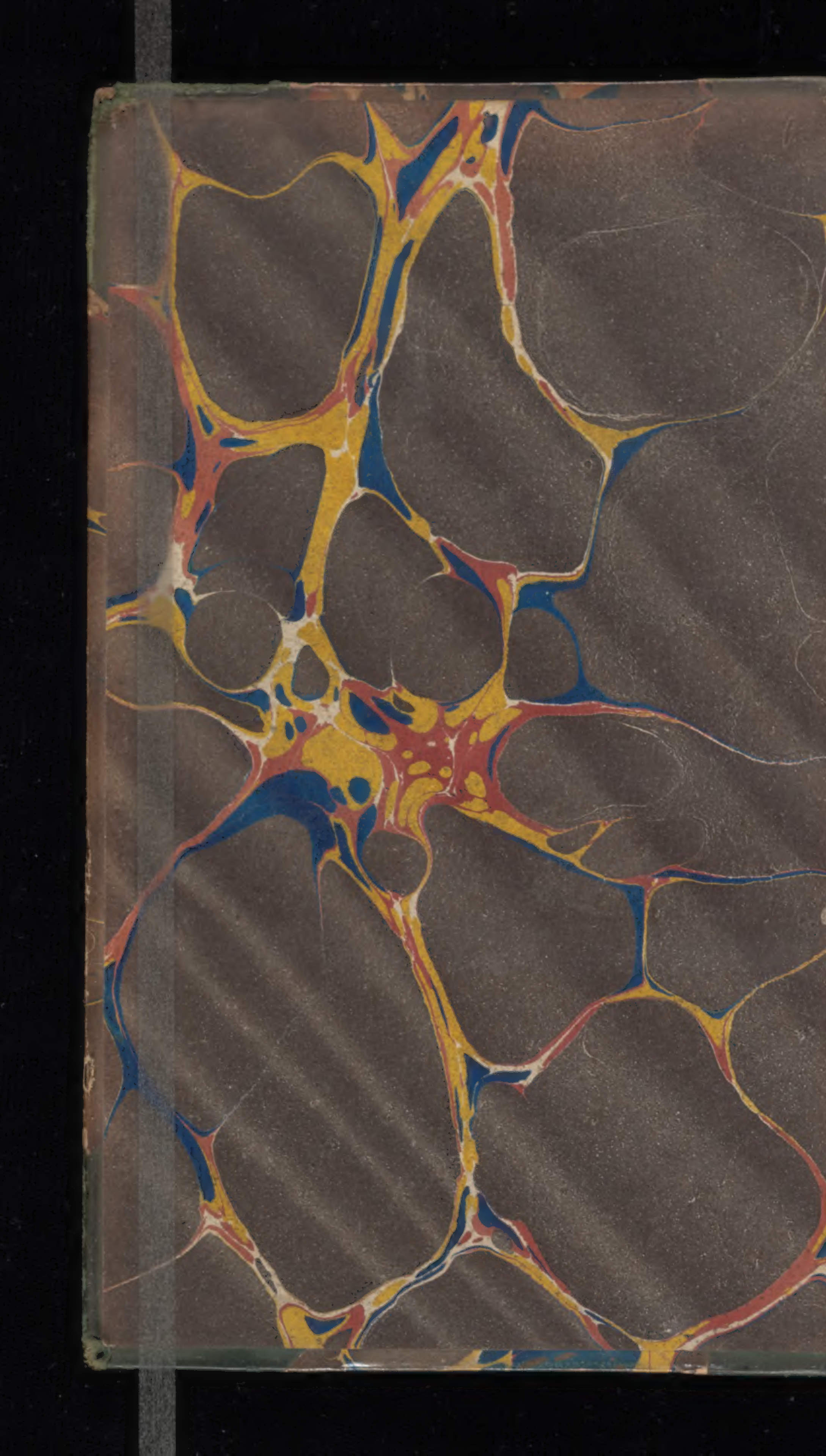
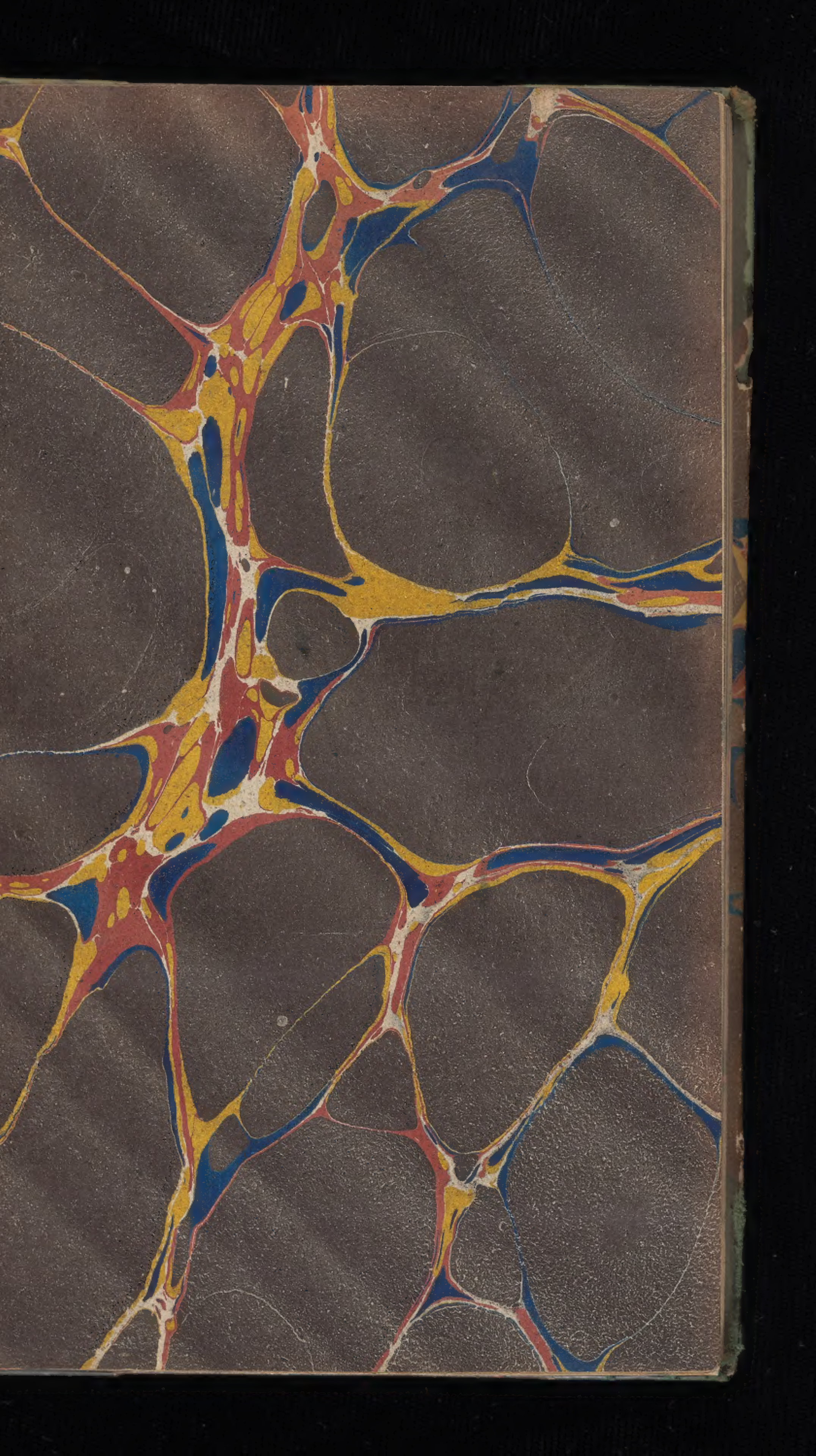
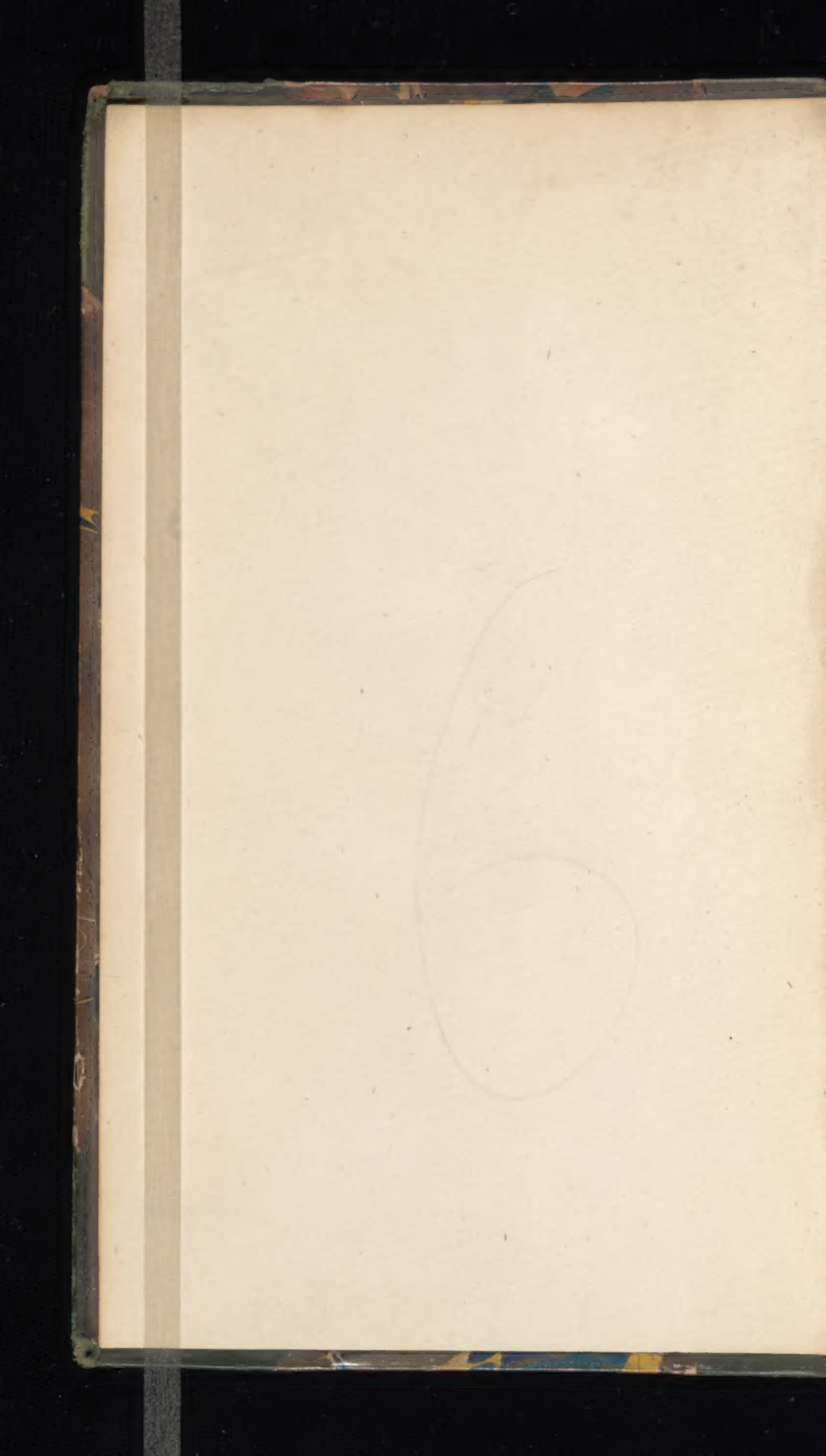







6



R. Devenne del. W. Enson sculp.

L'HERMITE
EN ITALIE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MŒURS ET USAGES DES ITALIENS
AU COMMENCEMENT DU XIX[e] SIÈCLE,

FAISANT SUITE

A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES

DE M. DE JOUY,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ET A LA COLLECTION DES MŒURS ANGLAISES.

Deuxième édition, ornée de Gravures.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Editeur de la Collection des Mœurs françaises et anglaises,
RUE CHRISTINE, N° 5.
1824.

ITINÉRAIRE DE L'HERMITE.



A Paris, chez Pillet ainé, Editeur de la Collection des Mœurs Françaises, Anglaises et Italiennes, Rue Christine, N° 5

L'HERMITE
EN ITALIE.

— N° XXXVIII. —

LA ROUTE DE ROME.

Dall' altro la Pigrizia in terra siede,
Che non può andar, e mal si regge in piede.
ARIOSTO.

D'un autre côté la Paresse est assise sur la terre; elle ne peut marcher, et se tient à peine sur ses pieds.

LE plus fervent adorateur de l'antiquité fut sans doute ce Pomponius-Lena qui s'était si prodigieusement familiarisé avec les anciens Romains, avec leurs mœurs et leurs coutumes, qu'il en parlait de son tems comme s'il eût vécu dans leur intimité; sans ressembler tout-à-fait à Pomponius, il n'est pas un homme doué d'une certaine intelligence, d'un enthousiasme qui s'échauffe au souvenir des grandes choses, dont le

cœur frémisse au récit des grandes actions, qui n'ait formé le vœu de voir la ville éternelle. Au seul nom de Rome, une fièvre de curiosité le domine, tout le passé lui apparaît dans une docte et brillante fantasmagorie; les études qui l'ont fatigué dans son enfance reviennent à sa mémoire avec un charme inoui; il lui semble que les beaux siècles vont renaître, et si son destin le conduit vers la cité des Césars, il éprouve en approchant une joie pénétrante presque semblable à celle que l'on ne ressent qu'une fois dans sa vie lorsque, dans le premier objet aimé, on découvre le premier germe de l'amour. C'est l'esprit pénétré de ces idées, hélas! trop chimériques! que je vis arriver le moment de quitter Sienne et la Toscane pour m'avancer vers l'état romain. Nous étions au mois de septembre, et la chaleur, presque insupportable, me donnait quelque désir, malgré mon impatience, de revoir encore Florence; mais le sort en fut jeté : je passai le Rubicon, c'est-à-dire que je montai dans une voiture où j'avais retenu une place, et dans laquelle je trouvai pour compagnons de voyage le bizarre assemblage d'un danseur, d'une danseuse et d'un abbé. Les deux premiers

se rendaient à Naples pour la saison d'automne, au théâtre de San-Carlo; l'ecclésiastique allait à Rome pour y faire l'éducation d'un jeune homme. Je ne fus pas fâché d'une société ainsi bigarrée, espérant qu'elle me fournirait quelques observations, ou que, tout au moins, elle me divertirait le long du chemin.

La Valdichina nous ouvrit la route par des montées et des descentes assez incommodes; mais nous en étions dédommagés par l'aspect varié des campagnes environnantes, et j'ajouterai aussi par la vue de la *ballerina*, qui était fort jolie, et dont la vivacité, poussée à l'extrême, n'était nullement contenue par la présence de l'abbé, qui avait plus souvent les yeux fixés sur elle que sur son bréviaire, tant il est difficile de lire en voiture.

Nous passâmes à *Saint-Quirico*, gros village peu remarquable, qui n'a pas l'aspect des bons pays de la Toscane, quoiqu'il en fasse partie. Nous n'étions pas alors éloignés de *Monte-Pulciano*, petite ville bâtie sur une colline dont les vignes produisent la boisson que Redi appelle, dans son dithyrambe, *le roi des vins :* les jésuites

y cultivaient, avec le plus grand soin, les meilleures vignes.

Dans les petits torrens que l'on franchit, avant *Radicofani*, on voit des pierres de toutes dimensions, diversement colorées, dont plusieurs participent de la qualité de l'agate : elles peuvent entrer dans la composition des mosaïques.

Le château de Radicofani fut anciennement bâti sur une montagne escarpée. On assure que ses fortifications ont été construites sur un ancien volcan : un grand amas de pierres de lave, que l'on voit encore, en est, dit-on, la preuve. Ce pays a été sujet aux tremblemens de terre. Le bourg est situé au bas de la montagne ; les sources d'eau fraîche abondent aux environs.

A trois lieues de là, nous arrivâmes à *Ponte-Centino*, premier village de l'état romain. Radicofani, qui a long-tems appartenu aux papes, est la dernière ville de la Toscane.

Nous passâmes ensuite un fort beau pont sur la *Paglia*, et nous aperçûmes *Aquapendente*, bâtie sur des rochers, entourée de murs, dont l'aspect rude ressemble à celui d'une place forte. Aquapendente, située dans la province d'Or-

vieto, tire son nom d'une cascade perpétuelle. La végétation des jardins et des prairies qui l'environnent, les eaux qui les arrosent en tempèrent la sévérité. Cette route est volcanisée. Plus loin, nous trouvâmes les grottes de *Saint-Laurenzo*, habitées par des paysans, par des pasteurs. On croit qu'elles ont été creusées lorsque le gravier, ou la poudre rougeâtre, produit des volcans, a été extrait des collines dans lesquelles ces grottes sont pratiquées. Nous traversâmes ensuite la ville *Saint-Laurenzo*, bâtie nouvellement sur une colline, pendant le pontificat de Pie VI. Nous remarquâmes plus loin, dans la plaine, les ruines de l'ancienne ville malsaine du même nom.

Nous parvînmes, de là, à *Bolsena*, élevé sur les ruines de *Volsimis*, autrefois capitale des Volsques, et l'une des principales villes de l'Etrurie, patrie de Séjan, que Tibère fit étrangler. Ce n'est plus qu'un village, qui n'offre de remarquable qu'un sarcophage antique resté sur la place, devant l'église.

Nous côtoyâmes le beau lac de Bolsena, qui a trente milles de circuit, et contient deux petites îles. L'une d'elles fut habitée par la reine

Amalazonte, bienfaitrice de Théodat : ce roi des Goths, en Italie, la fit étrangler dans un bain, en 534. On suppose que jadis ce lac s'est tout à coup étendu sur le cratère d'un volcan. Les points de vue en sont beaux, rians et pittoresques.

En face du lac et près de la route, nous observâmes une colline couverte de prismes réguliers de basalte, la plupart penchés, de figure hexagone, et plats aux deux extrémités.

Non loin de Bolsena est située la ville d'Orvieto, bâtie sur le tuf. On n'y peut arriver en voiture. Sa cathédrale est gothique : la façade est ornée de sculptures et de mosaïques; Michel-Ange faisait son étude des peintures dont Signorelli a décoré la chapelle. Un puits creusé dans le tuf étonne par sa grandeur et sa profondeur : on peut y descendre à cheval sur cent cinquante marches éclairées par cent ouvertures, et on remonte par un autre escalier pratiqué du côté opposé, dans de semblables proportions. Le vin d'Orvieto est fort estimé.

Nous suivîmes la route par un bois épais qu'on ne coupe jamais par respect pour sa vétusté, et nous montâmes à *Monte-Fiascone*, qui

domine un pays immense dont le coup d'œil est admirable. Cette capitale des anciens Falisques n'est ni belle ni peuplée; elle fut jadis une métropole. Ses vins muscats la rendent célèbre. Un prélat allemand, Jean de Fourcris, se laissa mourir du plaisir d'en boire. On lit son épitaphe dans l'église *Saint-Flaviano*, où il fallut bien l'enterrer. Son domestique destina la dépouille de son maître à une fondation digne de rappeler combien celui-ci avait aimé la vigne du Seigneur : chaque année, le premier mardi après la Pentecôte, on répandait deux barils de vin sur sa tombe. Cet usage dura trop long-tems; mais, dans le dernier siècle, le cardinal Barterigo, évêque de Monte-Fiascone, pensant qu'il valait mieux nourrir les vivans qu'abreuver les morts, consacra le prix de ce vin à l'achat de pains que l'on distribue aux pauvres. Le cardinal Mauri, qui n'était plus l'abbé Mauri, était alors titulaire de l'évêché de Monte-Fiascone, et, sans ressembler au prélat allemand, l'abbé que nous avions avec nous nous assura qu'il savait apprécier les productions du pays.

En continuant notre route, nous sentîmes

l'odeur sulfureuse d'un lac d'eau chaude voisin de *Viterbe*, où nous ne tardâmes pas à entrer.

Cette ville, assez étendue, peut avoir une population de 10,000 habitans. Elle a des rues larges, assez alignées, pavées de morceaux de laves de quatre à huit pieds de largeur; les maisons n'ont qu'un ou deux étages, aussi ressemble-t-elle à une ville de province assez inanimée, quoiqu'elle se vante d'être plus antique que Rome. Viterbe est la capitale du patrimoine de Saint-Pierre, ce qui n'est pas un titre pour remonter à une origine plus ancienne que celle du siége de ce saint. Sa place est régulière, entourée de portiques et de bâtimens trop peu élevés pour son étendue. Je n'ai rien vu dans ses bâtimens de magnifique, quoique les habitans vantent leurs palais. Ces édifices sont la plupart peints, selon l'usage d'Italie. Des fontaines répandent dans la ville les eaux dont les sources sont dans la montagne à laquelle Viterbe est adossée.

Le territoire de Viterbe est très-fertile en grains, en vins, en légumes, en fruits, en mûriers et en oliviers. Les petites rivières qui l'ar-

rosent sont poissonneuses. Elle est à dix lieues de la mer, et à quatorze lieues de Rome.

Nous franchîmes une partie de la montagne volcanique dite *Monte-Cimino*, l'ancien mont Cyminus, qui communique aux Apennins par d'autres montagnes.

Nous nous arrêtâmes le soir, à Viterbe, pour y coucher, et l'on nous donna deux chambres à deux lits. La danseuse et le danseur furent placés ensemble, et l'abbé m'échut en partage; mais nous soupâmes en commun, et nous n'oubliâmes point le vin muscat de Monte-Fiascone. Le souper fut d'une gaîté qui me gênait presque pour le bon abbé; mais, rempli de ce principe que le scandale est pour ceux qui se scandalisent, il prit part à la conversation la plus mondaine que l'on puisse se figurer, avec une résignation tout-à-fait édifiante; et quand nous montâmes dans notre chambre, « Ma foi, me dit-il, la petite est bien gentille, et ce mauvais sujet de danseur plus heureux qu'il ne le mérite, » réflexion que je n'attribuai qu'au vin de Monte-Fiascone. Quand nous fûmes seuls, il me demanda quels motifs m'engageaient à venir à Rome : « La cu-

*

riosité, lui répondis-je. — Ah! Monsieur, la vôtre sera bien peu satisfaite : vous n'assisterez plus à ces belles cérémonies que j'ai encore vues sous le pontificat de Pie VI et au commencement de celui de son successeur : c'en est fait de l'Église! La piété est bien stérile, et le tems n'est plus où les souverains temporels mettaient leur gloire à augmenter le patrimoine de Saint-Pierre; les couvens sont déserts, les plus riches abbayes sont dépouillées. — Mais, lui dis-je, n'y a-t-il donc rien à Rome?..... — Non, Signor, non, rien, ajouta-t-il, sans me laisser achever ma phrase, rien que des antiquités payennes; mais le clergé ne jouit plus de cette aisance qui le distinguait avant que le saint père fût en proie à tant de tribulations. Moi-même, qui étais destiné à devenir chanoine de Saint-Jean-de-Latran, j'en suis réduit à faire des éducations. Autrefois, l'Italie comptait deux cent quarante-huit siéges épiscopaux et quarante métropoles, ce qui formait deux cent quatre-vingt-huit diocèses, et très-peu de ces siéges étaient à la nomination des souverains. Le seul royaume de Naples en avait cent vingt-huit, et le roi de Naples

ne nommait qu'à vingt-cinq; les états du pape dans l'Italie moderne, cinquante-trois; les états de Ravennes, Ferrare et Bologne, Parme et Modène, dix-huit; l'état vénitien, vingt-trois; la Toscane, dix-sept; le Milanais, dix-huit; le Piémont, cinq; Gênes, six; la Sicile, onze; la Sardaigne, six; la Corse, cinq; et Lucques, un. Le grand duc de Toscane seul présentait trois sujets pour chaque siége, et le pape choisissait; tout le reste dépendait de lui, et il fallait, vous le voyez, avoir bien peu de protection auprès des cardinaux et du proto-secrétaire d'état pour mourir sans devenir évêque. » Là dessus, après avoir donné au diable le gouvernement français, le bon abbé fit sa courte prière, se coucha et s'endormit. Je fus long-tems avant de pouvoir en faire autant, tant j'étais préoccupé de l'idée de voir Rome le lendemain.

Le conducteur nous éveilla de grand matin, et l'abbé demanda fort malicieusement à la danseuse comment elle avait passé la nuit, question à laquelle elle répondit avec une franchise si inattendue, que je fus obligé de me moucher pour que l'on ne me vît pas rougir.

Pendant environ trois milles, nous côtoyâmes le lac de *Vico*, entouré de collines couvertes de bois. Nous laissâmes sur la gauche *Caprarola*, où s'élève un palais du même nom, appartenant aux Farnesi : cet édifice est un pentagone auquel le célèbre Vignola donna la forme d'une citadelle. Un chemin à l'extrémité duquel s'élève un arc de triomphe construit par les Romains nous conduisit à *Ronciglione*, gros bourg très-peuplé, bâti en tuf.

La vallée est profonde et présente de belles perspectives, mais les terres sont arides; l'agriculture y est négligée. Les habitans s'occupent particulièrement de leurs forges et de leurs fabriques de papier. On trouve des grottes creusées dans le tuf. L'estimable congrégation des révérends Pères doctrinaires dirigeait le collége de cette bourgade. J'ai connu, en France, plusieurs membres de cette congrégation, et notamment le bon père Barbe, professeur de rhétorique, auteur de fables ingénieuses et de nouvelles philosophiques : il était d'une piété rigide. Manuel, ex-doctrinaire, et procureur de la commune de Paris, en 1793, le sauva du

massacre des prisons, en lui donnant un passe-port qui contenait ces mots : Laissez passer....... Barbe, honnête homme, quoique prêtre. Ce bon Père vint mourir chez un de ses anciens amis, à Chaumont, Haute-Marne.

Ronciglione a été brûlé par les Français, lors de leur retraite d'Italie en 1799 : des fenêtres on avait tiré sur eux. Déjà plusieurs maisons étaient reconstruites en 1811 ; cependant, j'en remarquai un grand nombre à jour dans la grande rue, où nous trouvâmes une assez bonne auberge. J'observai que presque toutes les habitations avaient conservé leurs quatre grands murs, et que l'intérieur était consumé.

A *Monte-Rosi,* on trouve un torrent qui roule sur des laves. Sous le château du même nom, situé sur le sommet des collines, on a découvert plusieurs salles souterraines qui contenaient des monumens et des antiquités étrusques.

La campagne commence à être triste et inculte : ce sont des collines de tuf volcanique, et des terres couvertes d'épines et de ronces.

De Monte-Rosi à la *Storta*, nous fîmes plusieurs milles sur la voie Cassienne, détruite en partie.

Je cherchais depuis long-tems à apercevoir les édifices de Rome les plus élevés : nous n'en étions plus qu'à quatre lieues : enfin, d'un lieu nommé *Baccano*, dont l'air est altéré par les émanations des eaux stagnantes du lac voisin, j'aperçus la boule de la croix de Saint-Pierre.

A la vue des campagnes stériles que je traversais par la voie Cassienne, je me demandais si j'approchais de ces champs que la poésie pastorale des auteurs latins a peints avec des couleurs si douces et si brillantes : je découvrais une vaste plaine inculte et sans habitations.

Quel contraste avec la Toscane! des hommes pâles et défaits, dont la fièvre et la misère se disputaient la frêle existence, apparaissaient seuls, de loin en loin, sur des terres incultes; quelques autres étendus au soleil y présentaient l'image de la paresse autant que de la pauvreté. Je commençais déjà à être désenchanté : quelle race dégénérée que celle des habitans du Latium!

Lors de la réunion des états romains à la France, le gouvernement français avait fait publier, dans le département du Tibre, des décrets qui enjoignaient aux propriétaires de ces

campagnes désertes de faire bâtir une habitation sur chaque corps de terrage, moyen toujours mauvais d'atteindre un but semblable à celui qu'on se proposait ; on cria, non sans raison, à la tyrannie ; les décrets ne furent point exécutés, et l'on conserva l'usage de sortir de Rome pour cultiver quelques lambeaux de terre, et de transporter les récoltes dans des granges voisines du Capitole. Ce funèste usage est moins fondé sur la mauvaise qualité des terres que sur la paresse du peuple de Rome, qui préfère la mendicité au travail. Cependant, ces vastes champs pourraient ouvrir une ressource inépuisable à cette troupe d'indigens dont le gouvernement pontifical voudrait amener l'extinction. Quand je déplorais cette misère étendue sur la campagne de Rome, en m'adressant à l'abbé, il en paraissait beaucoup moins touché que de la diminution des bénéfices; quant au danseur et à la danseuse, je dois dire qu'ils ne me paraissaient pas fort orthodoxes, quoique celle-ci entremêlât ses joyeux propos de fréquens signes de la croix quand notre voiture passait devant une madone. Tout en cheminant ainsi, nous apercevions et nous perdions

alternativement de vue le dôme de Saint-Pierre.

En descendant de la Storta jusqu'à *Ponte-Molle*, sur le Tibre, nous aperçûmes, à notre gauche, le tombeau de Néron, et nous vînmes au *Pons-Emilius*, à un mille de distance de la porte du Peuple : c'est alors que nous parcourûmes la voie Flaminienne. Là, l'abbé me proposa de mettre pied à terre, ce qu'il n'aurait sûrement point fait s'il avait pu se douter de l'aventure qui l'attendait. Nous avions été si lentement, et notre conducteur, à l'exemple de ceux des voitures publiques de Paris, avait fait tant de pauses, que le jour commençait à décliner. Les derniers rayons du soleil couchant venaient de s'éteindre sur les ruines de Rome, quand nous distinguâmes confusément les principaux édifices de la ville. Pendant environ une demi-lieue, la route est droite et assez commode, sans être aussi large que celles dont Paris est le centre. Nous voyons dans l'éloignement la porte du Peuple, que la perspective rapetissait à un tel point, que je ne pouvais croire que ce fût une des principales entrées de la capitale du monde. A mesure que nous en approchions,

cette porte s'élevait et le jour devenait de plus en plus douteux ; comme nous y touchions et que je me disposais à jeter un coup d'œil sur les deux obélisques qui lui servent d'ornement, nous vîmes un mouvement extraordinaire : c'était un jeune taureau furieux que des bouchers poursuivaient. Sur la route, j'avais déjà remarqué ces bœufs immenses, dont les cornes, droites ou recourbées, excèdent quelquefois cinq pieds de longueur. Ce taureau sauvage, amené des bois voisins, s'était échappé de la boucherie; on criait aux passans de s'éloigner en toute hâte. Nous précédions la voiture de deux cents pas environ; le danseur, beaucoup plus leste que nous, rejoignit en peu d'instans sa compagne, qui n'était point descendue; moi-même, je le suivis d'assez près; mais il n'en fut pas de même du pauvre abbé : il s'était aperçu du danger, et jugea qu'il ne pouvait atteindre la voiture; il s'élança donc de côté, autant que ses forces le lui permirent, gravit un escarpement au haut duquel était la porte d'un verger. Quoique cette porte eût plus de huit pieds de haut, l'abbé, ce qu'il attribua ensuite à un miracle,

retrouva assez de légèreté pour en atteindre le sommet avec ses mains et se roidir au dessus au moment où le taureau venait de donner dans la porte un violent coup de corne, qui heureusement n'avait fait qu'effleurer une de ses jambes. Le taureau le regarda pendant quelques instans, et s'élança de nouveau contre la porte, qu'il aurait infailliblement renversée, lorsque les bouchers et leurs chiens approchèrent de l'extrémité de la corde, longue d'environ quarante pieds, que traînait le furieux animal. Si, dans ces accidens, qui ne sont que trop communs, on se plaint aux bouchers, ces gens grossiers vous rient au nez, en disant que c'est aux passans à prendre garde à eux. Notre voiture s'était arrêtée pendant cette scène, qui nous avait remplis d'effroi. Le taureau fut enfin emmené; l'abbé nous rejoignit, plus mort que vif, et telles furent les auspices sous lesquels nous entrâmes dans Rome, par la rue du Cours : il ne nous manquait plus que d'entendre des corbeaux de mauvais augure croasser à notre gauche.

— N° XXXIX. —

UNE NUIT DANS ROME.

—

Ibant sub obscurum per amica silentia lunæ.

Ils marchaient dans l'obscurité, protégés par la lune discrète.

Quand on entre dans Rome par la porte du Peuple, trois rues, aboutissant sur une des plus belles places de l'Europe, se présentent aux regards : celle du milieu est la rue du Cours, et la plus belle de Rome moderne ; nous la suivîmes pendant assez long-tems ; nous tournâmes à gauche dans la rue della Croce, et nous descendîmes à l'*osteria* du même nom ; elle était tenue par un Francais, nommé Damon, marié à une Allemande, et qui recevait ses compatriotes avec les soins les plus empressés : il me

donna une jolie chambre au premier, ayant vue sur la rue. « Mon cher M. Damon, dis-je à mon hôte, aussitôt que j'eus pris connaissance des lieux, il faut que, dès ce soir, vous me cherchiez un *cicerone*, le plus distingué qu'il vous sera possible de le trouver; préparez-nous un bon souper, et comme la table est le seul lieu du monde où je m'ennuie seul, engagez-le sans façon à venir le partager avec moi. — J'ai précisément ce qu'il vous faut; j'ai ici même, dans ma maison, un vieux maître de chant; comme il n'a plus de voix, il donne actuellement des leçons d'italien, et fait tout ce qu'il peut pour se tirer d'affaire. La dénomination de *cicerone* irriterait sa dignité très-chatouilleuse, mais c'est un excellent homme qui se fera un vrai plaisir de vous servir de guide. Je le loge en échange des leçons qu'il donne à ma fille; il ne tardera pas à rentrer, car il est tout à l'heure neuf heures, et je vous réponds qu'il sera tout à vous : si d'ailleurs vous ne voulez pas parler italien, il sait très-bien le français. — Je vous remercie, mon cher M. Damon; je ne pouvais rencontrer mieux, et puisque j'héberge ce soir un Italien, je n'ai pas besoin de vous recom-

mander les macaroni. — Soyez tranquille, vous serez content. »

J'étais dans cette Rome que j'avais si souvent désiré de voir avec tant d'ardeur, et je restais enfermé dans la chambre d'une auberge! cela pourra-t-il se concevoir? Mais je nourrissais un projet qui souriait à mon imagination; je voulais voir Rome, et la repeupler, selon ma fantaisie, de ceux dont ses ruines recouvrent les immortelles dépouilles; laisser à ces troupeaux de mendians que j'avais déjà aperçus le tems de se retirer dans leurs grabats, ou sous les portiques des temples où ils passent la nuit; voir les choses sans qu'elles fussent saliès par la présence des hommes : un clair de lune magnifique favorisait ma résolution.

Je mė laissais aller à d'inexplicables rêveries sur une ville qu'il ne tenait qu'à moi de parcourir, semblable à ces hommes qui gardent longtems à la main sans l'ouvrir, une lettre qui doit décider de leur sort, quand Damon entra dans ma chambre et me présenta le signor Carlotti. La présentation fut brève, quoiqu'un peu cérémonieuse, et la connaissance bientôt faite. Je

commençai par remercier beaucoup le signor Carlotti de sa complaisance, et il parut enchanté de ma politesse. Deux garçons apportèrent une table sur laquelle notre couvert était mis très-proprement; et je trouvai que Damon avait mis peut-être un peu trop de zèle à nous fournir un excellent souper, avec deux bouteilles de vin de France. Je jugeai dès le commencement de la conversation que Damon ne m'avait point trompé en faisant l'éloge du convive dont je lui devais la société. C'était un petit vieillard très-vif, d'une soixantaine d'années au moins, et dont le ton et les manières annonçaient l'usage de la bonne compagnie; à sa voix claire et à la blancheur de son menton, j'avais reconnu d'abord à quelle classe de chanteurs il avait appartenu, et j'avoue que j'en éprouvai, dans le premier moment, une certaine répugnance, dont son amabilité eut bientôt triomphé. Quand notre souper tira vers sa fin, je vis qu'il se disposait à me souhaiter *felicissima notte* jusqu'au lendemain: ce n'était pas là mon compte, et je lui dis quel dessein j'avais formé. Loin de me faire aucune objection, il s'offrit de la meilleure grâce du

monde à m'accompagner toute la nuit, si je le souhaitais; me demandant seulement la permission d'aller chercher son manteau.

Il était dix heures et demie quand nous sortîmes de l'osteria della Croce, et je prévins par une *buona mano* l'humeur que je craignais voir se manifester sur la figure du camerière auquel je dis que nous rentrerions peut-être fort tard. Me voilà donc enfin sur le sol de Rome, et un très-petit nombre de passans offusque mes regards. J'admirai, bien plus que je n'avais pu le faire, enfermé dans ma voiture, la magnifique rue du Cours, promenade habituelle des Romains. Des deux côtés je voyais s'élever de somptueux palais, dont l'architecture, éclairée par la lune, avait quelque chose de solennel, comme les temples dans lesquels le jour ne pénètre qu'avec discrétion. Les couleurs seules sont effacées, mais les formes demeurent dans toute leur pureté; les ombres, quoique bien distinctes, ont quelque chose de moelleux, et la clarté douteuse qui tourne autour des colonnes ajoute encore à leur élégance; les détails échappent aux regards, mais on est plus frappé des grandes masses, et l'on sent mieux qu'il

n'est possible de le décrire combien le silence de la nuit ajoute à la beauté des monumens. J'étais dans une sorte d'extase, tous les grands souvenirs se présentaient en foule à mon imagination, je jouissais de Rome entière, les noms de César et d'Auguste, d'Horace et de Virgile erraient sur mes lèvres, et souvent je ne pouvais les retenir; j'appelais ces grands hommes sur les débris de leur patrie, et je m'aperçus avec une vive satisfaction que loin de se moquer de moi Carlotti jouissait de mon enthousiasme, et comme dans un moment de calme plus réfléchi, je m'en excusais auprès de lui : « Vous me rajeunissez, me répondit-il, et c'est le plus grand service que l'on puisse rendre à une femme et à un vieillard. Je vous félicite plus que jamais d'avoir voulu passer une nuit dans Rome avant de la voir au jour; il vous en restera un souvenir fragile comme celui d'un rêve heureux que la fatalité du réveil ne dissipe jamais entièrement. »

En arrivant à la place Colonne, située à l'extrémité de la rue du Cours, mes exclamations admiratives recommencèrent. « Voyez, me dit Carlotti, comme cette colonne est belle, comme

les proportions en sont à la fois élégantes et majestueuses ; c'est la colonne Antonine. » Que cela me parut grand et beau, et de combien de contrastes j'étais frappé en même tems ! peu d'heures auparavant j'avais passé près du tombeau de Néron ; là, je contemplais le trophée triomphal consacré à la mémoire d'un de ces princes si rares qui reposent l'esprit de cette suite de monstres qui, sous le nom de César, ont gouverné Rome. « C'est ici, me dit mon guide, le quartier le plus fréquenté de Rome. Voyez ces belles fontaines qui rafraîchissent l'air. Dans le jour et vers le soir les oisifs se réunissent sur la place Colonne et dans ces cafés que vous voyez encore ouverts. Cette place, qui a remplacé le forum Antonin, fut métamorphosée en palais par le prince Colonne, pour y recevoir l'empereur Joseph II ; mais ce qui ne vous paraîtra pas extraordinaire, quand vous saurez combien les princes romains sont chargés de dettes, c'est que les frais de cette fastueuse folie ne sont pas encore payés. » Nous causions en marchant, et je m'arrêtais à tout moment pour jouir de la vue de tant de monumens variés. Le ciel, d'un bleu foncé, était d'une pureté ad-

mirable, dont on n'a qu'une bien faible idée, même sous le doux climat de la Provence. J'aurais voulu être partout à la fois, voir des objets nouveaux, et rester cependant devant ceux que je contemplais. « Songez, me dit mon guide, que nous ne faisons qu'une première promenade; glissons sans appuyer. » En ce moment nous tournâmes à gauche, et nous nous arrêtâmes sur la petite place où la colonne Trajane s'élève, dans l'encoignure de la petite église de Sainte-Marie-de-Lorette. Cette colonne fut loin, je l'avoue, de produire en moi la même sensation que la colonne Antonine, tant il est vrai que les monumens eux-mêmes n'ont qu'une beauté relative que fait valoir l'espace; ils ressemblent aux souverains qui paraissent grands sur un trône, et souvent si petits dans la familiarité de la vie privée. Nous traversâmes la place Navone, qui a conservé la forme de l'ancien cirque Agonal des anciens. Trois fontaines, dont l'une est de la plus grande beauté, lui servent d'ornemens, et fournissent leurs eaux pour l'inonder à volonté et la changer en un grand lac : on y donne encore quelquefois des fêtes au peuple. J'étais impatient de voir le Forum; mon guide

m'y conduisit. Ce nom magique du *Forum romanum* présentait à ma mémoire le souvenir des innombrables révolutions dont Rome a été le théâtre ; car le Forum était à Rome ce que Rome elle-même était à l'immensité de l'empire. Il occupait toute la vallée qui sépare le Capitole du mont Palatin. Nul autre endroit de Rome ne conserve autant de restes de sa splendeur passée, et nul ne présente d'une manière aussi frappante le contraste de ce qu'elle est et de ce qu'elle fut ; Rome moderne en a fait son marché aux bœufs, le *campo vaccino ;* comme le Capitole est devenu le *campidoglio*, ce qui veut dire champ d'huile. Où s'élevait le magnifique temple de Jupiter est un couvent de Franciscains, dont l'escalier est construit avec les débris de marbre du temple de Quirinus. Le chemin de la Victoire, qui conduisait au Capitole, est, pendant le jour, rempli de mendians ; mais le Forum m'apparut presque dans toute sa grandeur ; nous y entendîmes sonner minuit, et, par bonheur, nul autre mortel que nous n'en foulait alors les sublimes débris. J'y voyais encore le peuple s'assemblant autour de la fameuse tribune aux harangues, située à l'entrée des comices ;

j'entendais tonner la voix de Cicéron et les doux accens de celle d'Hortensius. Si mes yeux se dirigeaient du côté du mont Palatin, il me semblait que les sénateurs se pressaient en foule aux portes du Sénacle, que le grand pontife Coruncanus présidait dans la regia les flamines et les aruspices, et que dans les basiliques d'Opimius et de Numa les magistrats se pressaient pour rendre au peuple la justice. Du côté de l'Aventin je voyais le temple de Castor et de Pollux, ces dieux de l'amitié; la fontaine de Juturne, que remplaça ensuite la galerie de Caligula. Cet indigne fils du grand Germanicus, fastueux comme tous les monstres qui ont pesé sur Rome quand le tems des Brutus fut passé, avait joint, au moyen de cette galerie superbe, le Capitole au mont Palatin. Qu'y a-t-il à la place de ces grands monumens? Deux pauvres églises et une grange. Mais qu'il y avait encore de grandeur dans ces débris de colonnes que la lune blanchissait de ses rayons! Nous nous avançâmes vers le Capitole, qui dut son dernier éclat à Michel-Ange. D'un côté, le mont Capitolin est presque de niveau avec le pavé de Rome. Les vallées ont été à peu près comblées; de

sorte que les sept collines que Rome s'enorgueillissait de renfermer dans ses murailles n'offrent plus que des élévations à peine aperçues. Michel-Ange décora la partie supérieure du mont Capitolin, où, sans doute par dérision, habite encore un magistrat affublé du nom de sénateur. L'escalier de Michel-Ange est d'un grand style ; au pied de l'escalier est une statue de la déesse Rome, sans tête et sans bras. Si c'est une allégorie, aucune n'était plus propre à mieux représenter l'état moral de Rome moderne. « Nous reverrons le Capitole, me dit Carlotti ; mais l'heure s'avance, et vous n'auriez plus atteint votre but si le jour vous surprenait dans les rues ; finissons par une visite au Colisée que le comte Verri, l'un des Romains modernes les plus savans, compare, dans son excellent ouvrage des *Notte romani*, aux membres épars d'un géant étendu. » C'est, sans contredit, la plus belle ruine qui reste à Rome, comme son plus beau monument est le panthéon d'Agrippa. Nous passâmes devant l'ancien Capitole, sur l'emplacement duquel est bâti le palais Barberini, à l'extrémité du Quirinal. Enfin nous arrivâmes auprès des restes gigantesques du

Colisée. Des mains barbares ont aidé au tems à démolir cette vaste construction, qui dépose encore, après dix-huit siècles, de la grandeur des travaux des Romains. Des palais entiers ont été construits avec des pierres arrachées à ses immenses débris, et cependant le colosse est encore debout. Je le contemplais en silence, tant cette masse immense me semblait imposante. Il est de figure ronde en dehors, quoique l'intérieur en soit ovale, et je me promis bien de venir en interroger les ruines. Nous nous retrouvâmes, après avoir marché quelque tems, devant la colonne Trajane, et nous revînmes à la rue du Cours par la place Colonne. J'étais enchanté de ma nuit ; mais cet enchantement avait je ne sais quoi de douloureux ; je me plongeais dans d'inutiles regrets ; j'aurais voulu que l'on reconstruisît les monumens antiques que le tems arrache incessamment à notre admiration. Mais, hélas ! à quoi servirait que Rome sortît de ses ruines ! où trouver des citoyens dignes de l'habiter ?

Lorsque nous arrivâmes à l'osteria della Croce, un léger crépuscule commençait à briller à l'Orient ; je remerciai Carlotti, auquel je donnai

rendez-vous pour le lendemain, et je me couchai ; mais de long-tems je ne pus dormir, tant mon imagination était tourmentée du souvenir confus de tout ce que je venais de voir, et tant je brûlais d'impatience de recommencer de nouvelles explorations.



— N° XL. —

SAINT-PIERRE ET LE VATICAN.

—

C'est du haut de ces lieux, que tenant Rome aux fers,
Je veux avec les dieux partager l'univers.
CRÉBILLON, *Catilina*.

Que les tems sont changés! sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple orné partout de festons magnifiques
Le peuple saint, en foule, inondait les portiques.
RACINE, *Athalie*.

Le Vatican est à la capitale du monde chrétien ce qu'était le Capitole à la maîtresse du monde : les foudres apostoliques remplacèrent long-tems les foudres de Jupiter, le conclave n'a pas déposé moins de rois que le sénat, et la pourpre consulaire n'imposa pas plus aux peuples que la pourpre du sacré collége. Le tems, qui change tout ce qu'il ne détruit pas, a du moins suspendu ces terreurs religieuses qui jadis s'empa-

raient des rois au moindre murmure de la cour de Rome. Si cependant il était dans l'ordre du ciel que la puissance du saint siége reprît son empire, la persécution dont le pape était la victime au moment où j'étais à Rome n'y aurait pas peu contribué : comme on détruit les religions par l'intolérance, on leur donne une nouvelle vie en poursuivant les ministres d'un culte : le sang des martyrs cimenta le trône de saint Pierre avec bien plus de force que toutes les éloquentes paroles des Pères de l'église ; une cause devient juste aux yeux des hommes quand ceux qui l'ont embrassée savent mourir pour elle avec tant de courage.

Le Vatican et Saint-Pierre, construits l'un à côté de l'autre, présentent dans leur vaste étendue l'image colossale et somptueuse de ces humbles presbytères où le pauvre prêtre passe, de sa modeste demeure, dans l'église non moins humble où il peut, sans être démenti par ce qui l'environne, parler contre le luxe et sur le mépris des richesses ; mais jamais je n'ai rien vu de plus opposé l'un à l'autre que l'humilité chrétienne et la pompe du Vatican. Mais, si l'on se renferme dans le domaine des arts, quelle re-

connaissance ne doit-on point aux papes qui ont réuni tant de chefs-d'œuvre!

Le lendemain de mon arrivée à Rome, Carlotti, après m'avoir laissé reposer assez tard, entra dans ma chambre, et nous sortîmes avec l'intention de fermer les yeux sur la route, afin de conserver toute notre attention pour la basilique de Saint-Pierre. Après avoir payé tribut à l'usage qui veut que l'on commence sa journée en prenant une tasse de chocolat, nous nous dirigeâmes vers Saint-Pierre. A droite du pont sur lequel nous traversâmes le Tibre s'élève le tombeau qu'Adrien fit construire pour sa sépulture, que Boniface IX transforma en forteresse, et qui reçut le nom de château Saint-Ange. Sous le pontificat de cet exécrable Borgia qui gouverna Rome sous le nom d'Alexandre VI, on creusa les fossés, les murailles furent élevées, et il construisit une galerie qui communique à Saint-Pierre.

Nous arrivâmes enfin à la place du Vatican: elle est vaste, majestueuse, imposante. Le pavé est en mosaïque à larges traits, sur une étendue immense; un obélisque s'élève au centre, et deux fontaines rafraîchissent de leurs eaux vives les

curieux qui traversent la place en plein midi. Je la trouvai brûlante, mais l'aspect des beaux et doubles portiques qui s'étendent latéralement sur les deux tiers de la place, en demi-cercle, jusqu'à Saint-Pierre, la perspective de la basilique et du palais du Vatican ne me laissèrent pas le tems de songer à la chaleur. Nous continuâmes notre marche, les yeux élevés sur les édifices développés devant nous avec tant de magnificence. Après nous être débarrassés des mendians qui, depuis notre café, nous assiégeaient successivement, en nous montrant leurs plaies sanglantes, leurs jambes ou leurs bras mutilés, nous entrâmes dans la magnifique église Saint-Pierre.

Dans le premier moment je n'éprouvai aucune surprise : je croyais cet immense édifice hors de toute mesure, du moins au premier coup d'œil : j'avais vu ce vaste intérieur dans des gravures, dans des optiques. J'aperçus à la fois la nef, le sanctuaire et la voûte ; cette découverte me familiarisa bientôt avec ce spectacle auguste, et je marchai lentement, les yeux alternativement fixés sur tous les objets. J'observai d'abord l'ensemble, et je conçus l'idée du séjour terrestre

de l'Eternel : certes les hommes ne peuvent construire sur la terre un temple plus digne de la divinité. Je ne décrirai pas l'église Saint-Pierre : je dois me borner à quelques détails principaux, et à retracer quelques-unes de mes sensations.

Des objets imposans peuvent exciter la piété, mais s'ils sont merveilleux, comment vaincre l'avidité avec laquelle on est porté à l'examen et à l'admiration? Il faut, comme le sage, dire: « Cet ouvrage est beau, mais c'est l'ouvrage fini des hommes : il est même imparfait en quelques parties, parce qu'il a été exécuté successivement pendant plusieurs siècles, et qu'il tombera en poussière, tandis que Dieu est immuable, éternel. » Il n'y a donc rien ici-bas d'extraordinaire pour qui réfléchit.

Nous parvînmes, au milieu de la vaste nef, à une balustrade de cuivre doré qui entoure la descente à une sacristie souterraine, surmontée de lampes, de nombreux lustres dorés; enfin, nous voilà aux pieds de saint Pierre, qu'un bronze antique représente de grandeur humaine, assis sur le côté droit de la nef. Déjà nous étions voisins du chœur. Saint Pierre porte le pied droit en avant, et depuis tant de siècles

les bons catholiques y ont appliqué des baisers si ardens et si multipliés, que les cinq doigts sont usés et qu'il n'en reste qu'une partie de la dernière phalange. A cent pas du saint, sa figure paraît noire, et son manteau vert foncé. On ne célébrait alors aucun office; je n'aperçus que quelques dévots et encore moins de curieux. Des antiquaires prétendent que cette statue de saint Pierre était antérieurement celle de Jupiter, et que les païens en baisaient aussi le pied, en sorte que les doigts étaient déjà rognés lorsqu'ils ont appartenu au saint apôtre. Comme la dureté du bronze doit résister aux contacts légers des lèvres pendant des milliers d'années, qu'il est difficile de concevoir qu'un morceau de bronze de six pouces de longueur, sur autant à peu près de largeur, ait été consumé par des baisers, quelque brûlans qu'ils soient, depuis la fondation de Rome, c'est-à-dire depuis près de vingt-cinq siècles, je me figure que de tems en tems les augures avaient soin de limer les doigts du pied droit de leur Jupiter.

Nous continuâmes nos stations. Lorsque nous touchâmes le chœur, je me retournai : ce fut alors que les personnes qui entraient à l'église

me parurent de véritables pygmées qui s'agitaient sur les mosaïques et sous des voûtes prodigieusement élevées, chargées de dorures, ornées de rosaces et de larges feuillages artistement sculptés. Les curieux que j'aperçus ensuite à la plus haute galerie, qui touche au faîte de l'église, étaient à mes yeux de la même stature. On peut dire que l'intérieur est aussi élevé qu'il est étendu. Lorsque l'on monte à la boule qui domine l'église, on circule d'abord successivement dans deux rangs de galerie placés l'un au dessus de l'autre; huit cents marches larges et commodes conduisent à la boule; le dernier escalier n'est plus qu'une échelle de meûnier sans appui de part ni d'autre, sur laquelle la tête peut tourner à l'aspect des profondeurs au dessus desquelles on est comme suspendu. La boule contient vingt-quatre personnes rangées, debout, les unes contre les autres; on doit y cuire dans les chaleurs de la canicule. Revenu dans les galeries, je revis, à la place que j'occupais dans la nef et près de saint Pierre, les pygmées que j'avais remarqués à celle où je me trouvais sous la voûte : il me semblait, à les voir marcher, qu'ils avançaient difficilement. Revenu dans l'é-

glise, je la parcours de nouveau sous les collatéraux, dont j'admirai l'élévation, les colonnes, la sculpture, les mosaïques, les tableaux, les fresques, les marbres précieux, les granits, les agates, les porphyres, les bronzes, les stucs dorés, et surtout les mausolées : chaque papè a le sien, et j'en observai d'un travail admirable. Le mausolée de Pie VI est le plus modeste, ou, pour mieux dire, il n'est pas encore fait : ce pape est mort pendant les troubles de la réunion de Rome à la France, et les Romains n'ont pu alors qu'indiquer son tombeau, de deux pieds de long sur quinze pouces de haut, en marbre blanc, surmonté des clés de saint Pierre et d'une tiare, par ces mots : *Pio sesto.*

Je m'arrêtai aussi à l'examen du baldaquin du grand autel, de cent vingt-deux pieds de haut, soutenu par quatre colonnes spirales, surmonté d'une croix et d'ornemens. Chaque pape, à son élection, est porté sur cet autel, et alors reconnu pour successeur de saint Pierre; lui seul a le droit de célébrer la messe sur ce riche autel, construit sous le dôme.

La coupole de Saint-Pierre, vers laquelle j'élevai mes regards, est le plus bel ouvrage de

l'art; on n'en connaît pas qui puisse lui être comparée. L'intérieur représente les hiérarchies célestes, en mosaïque, enfin le paradis, semé d'étoiles d'or. Cette coupole est couverte, au dehors, de plomb divisé par des côtes de métal doré, et surmontée de l'énorme globe entièrement doré dont j'ai parlé plus haut. Elle a soixante-huit toises d'élévation.

Je remarquai de plus les proportions et la beauté de la chaire, qui se transporte, ainsi que l'orgue, à volonté, dans la partie de cette vaste église où l'office est chanté.

En descendant de la boule, nous sortîmes sur les combles, que nous parcourûmes dans toute leur étendue, aussi vaste que l'église; nous côtoyâmes le dôme supérieur, ainsi que deux autres, beaucoup moins élevés, entre lesquels il est bâti. Nous vîmes les marbres blancs qui représentent plusieurs saints de stature colossale. On peut dire que ces combles offrent un nouvel édifice très-curieux, même après avoir vu l'intérieur de la basilique. On y circule facilement, sans danger. Une pente presque insensible sert à l'écoulement des eaux. Les curieux peuvent à leur aise en examiner les détails intéressans, et

contempler à loisir l'aspect imposant de la ville de Rome, ainsi que d'une partie de sa campagne. Nous y restions tellement absorbés, que l'un des gardiens vint nous prévenir qu'il ne tarderait pas à fermer les portes. Carlotti m'expliqua les divers points de vue que je lui indiquais; je passai ainsi et rapidement en revue Rome, que j'examinais déjà depuis long-tems. Je vis les sept collines, les palais, les maisons de campagne dans Rome, les charrues qui y cultivaient les terres, les ruines et les monumens les plus élevés. Enfin, je descendis, non sans me promettre d'y revenir. Nous nous retrouvâmes sous le péristyle du temple saint; je ne pus me défendre de jeter un nouveau coup d'œil dans l'intérieur, en arrêtant un moment celui qui fermait les portes, et les objets que j'avais vus si grands en détail me parurent presque petits dans leur ensemble, observés de l'entrée de l'église, quoiqu'ils n'offrent pas de confusion, dernière circonstance qui ajoute au merveilleux de ce superbe édifice.

Le portique est digne de l'église la plus majestueuse. Nous vîmes un bas-relief en face de la grande porte en bronze de l'intérieur : il représente Jésus-Christ confiant ses brebis à saint

Pierre. Deux statues équestres sont fixées aux deux extrémités du portique : l'une est celle de Constantin, et l'autre de Charlemagne.

Nous remarquâmes aussi une porte murée que le pape fait ouvrir tous les vingt-cinq ans, lorsqu'il accorde les grandes indulgences de ces époques. Alors, sa sainteté frappe elle-même les pierres d'un marteau d'or.

On monte de la place au portique par quatre rangs fort larges d'escaliers de marbre, au bas desquels sont les deux statues de saint Pierre et de saint Paul ; l'église a cinq portes principales. Ce bâtiment immense est l'ouvrage d'abord de l'architecte Bramante, qui, à l'aspect du Panthéon, s'écria : « Je mettrai cette coupole en l'air, » et tint parole ; dans la suite, Jules II en posa la première pierre lorsqu'il le fit réparer, en 1507, sur les dessins de Michel-Ange. Plusieurs autres architectes y travaillèrent sous différens pontificats. Ce n'est qu'au dix-septième siècle que ce monument a été achevé tel que nous le voyons aujourd'hui : il a coûté quarante-cinq millions d'écus romains. Les deux tours ou clochers ont été élevées en 1621, sur chaque côté de la superbe façade de cette basilique.

En descendant les escaliers, nous remarquâ-

mes l'étendue de la place, mais nous observâmes que le projet du gouvernement français en eût fait une place encore plus étonnante, en donnant à l'église majestueuse de Saint-Pierre un développement admirable. Ce projet consistait à faire disparaître le massif de maisons bâties en face de cette place; une fois disparues, une place immense aurait uni à l'une de ses extrémités le château Saint-Ange, et à l'autre la basilique de Saint-Pierre. Ceux qui connaissent les lieux peuvent juger de l'effet, peut-être unique dans notre univers, que les Romains et les amateurs du grandiose auraient obtenu.

En attendant que l'on exécute un plan aussi vaste, ce que probablement on attendra longtems, j'avais quelque peine à accorder dans mon esprit la vaste étendue de la basilique de Saint-Pierre et le peu de grandeur qu'elle offre au premier coup d'œil, tant les parties en sont dans une harmonie parfaite. « Cela ne viendrait-il point, demandai-je à Carlotti, de ce que ce n'est pas l'église qui est grande, mais les hommes qui sont infiniment petits? » Il me fit remarquer avec quel art le Bernin avait dessiné les entours de Saint-Pierre, cette place enveloppée d'une quadruple colonnade, et qui le dispute en

majesté à l'église elle-même. Arrivés devant le magnifique obélisque qui s'élève au milieu de la place : « Voilà, me dit-il, un monument d'une éternelle durée et qui remonte à une époque à peu près aussi ancienne que le premier capitole de Romulus. Cet obélisque, d'un seul morceau, haut de soixante-quatorze pieds, pèse soixante-quinze milliers de livres ; il fut taillé dans une carrière de granit oriental de la Thébaïde, sous un roi d'Egypte contemporain de Numa ; il fut transporté à Rome sous Auguste. L'histoire de sa réédification, que les Romains doivent à Sixte-Quint, est assez curieuse pour que je vous la raconte, si déjà elle n'a été consignée dans quelques ouvrages sur Rome. C'est le seul obélisque qui ait été conservé entier ; on le trouva sous les décombres du cirque de Néron. Les anciens l'avaient transporté des bords du Nil sur ceux du Tibre ; les modernes reculèrent longtems devant l'idée de le replacer sur sa base. Dominique Fontana fut chargé de cette entreprise, et commença son opération le 30 avril 1586. L'obélisque fut conduit à sa destination, mais on suspendit les travaux vers le milieu de juin, pour les reprendre le 10 septembre. Neuf cents ouvriers et soixante-quinze chevaux y fu-

rent employés; le pape défendit, sous peine de mort, excepté aux ouvriers, de se trouver dans l'enceinte le jour de l'élévation : il y eut une potence dressée sur la place. Fontana reçut la bénédiction du pontife, qui lui dit que le mauvais succès lui coûterait la vie. En cinquante-deux reprises, l'obélisque fut élevé et scellé sur son piédestal. L'artillerie du château Saint-Ange annonça cet événement. Le pape combla de richesses Fontana, que ses ouvriers venaient de porter en triomphe ; il le créa chevalier de l'Eperon et noble romain, fit frapper des médailles en son honneur. Sixte-Quint ordonna de graver sur la base l'inscription que vous pouvez y lire : *Dominique Fontana, d'un village près de Côme, a amené ce monument et l'a élevé sur son piédestal.* » J'admirai beaucoup la munificence de Sixte, et surtout l'obélisque, mais le souvenir de la potence dressée pour Fontana me rappela surtout que le monument avait appartenu à Néron.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers le Vatican, que son immensité et le nombre de richesses qu'il renferme placent au dessus de toute description, même imparfaite. On peut se rendre compte de ce qu'on a éprouvé, mais non se

souvenir de ce qu'on a vu. L'entrée en est sombre; on passe par des cours trop resserrées et dont les murs élevés rendent le jour obscur. On monte aux salles par un vaste escalier, où l'on trouve des concierges et des valets à la livrée du pape qui offrent aux curieux de les conduire dans le labyrinthe de ce palais immense. On voit successivement de larges salles en mosaïque, dont les murs sont garnis de tableaux rares et précieux, dont l'intérieur est meublé d'objets riches ou antiques, de tables de marbre, de porphyre, d'agate, de vert antique.

Après avoir traversé plus de cinquante salons, entendu des explications savantes, considéré des objets admirables; après avoir vu la bibliothèque, si riche en manuscrits, et tenu des lettres autographes de quelques personnages célèbres, et le volume de celles de Henri VIII à Anne de Boulen, dont on ne montre pas les réponses, si on les a recueillies; après avoir remarqué un Térence, un Virgile, dont les manuscrits ont plus de mille ans, ouï notre conducteur parler à demi-voix dans le coin d'une salle de plus de deux cents pieds carrés, et du coin opposé entendu très-distinctement sa phrase; après avoir observé le magasin qu'Urbain VIII fit

disposer, et qui peut encore contenir les armes de quarante mille hommes d'infanterie et de cavalerie; après avoir remarqué l'inscription suivante :

URBANUS VIII LITTERIS ARMA,
ARMA LITTERIS,

parce que ce pontife avait en même tems étendu, enrichi la bibliothèque; après avoir vu le Laocoon en plâtre et la place vide d'autres chefs-d'œuvre enlevés; après avoir observé, dans la salle d'audience, les tableaux du Massacre de la Saint-Barthélemy, exposition qui fait l'éloge du pontife sous lequel ces peintures énergiques ont commencé à retracer aux nations, saisies d'horreur, un grand crime commis au nom de la religion, qui le désavoue; après l'examen du Jugement dernier peint par Michel-Ange, dans la chapelle Sixtine, les Batailles de Constantin par Jules Romain, les Fureurs d'Attila par Raphaël, enfin une foule d'ouvrages merveilleux, nous quittâmes ce palais des pontifes, où la religion est entourée de tout ce qui agrandit les ames et les porte à reconnaître dans le génie des hommes le souffle de la divinité. Honneur et vénération aux papes qui ont encouragé, en-

nobli les arts et les belles-lettres en plaçant leurs productions sous les lambris de l'église, au devant de l'encensoir!

Ce palais auguste tire son nom de la colline *Vaticana*, l'une des sept de Rome, sur laquelle il est bâti. On dit que le mot *Vatican* dérive de *vaticinium*, qui signifie *prophétie* : un dieu des Latins nommé *Vaticanus* inspirait, sur cette éminence, les devins et les augures.

Clément XIV et Pie VI ont ajouté de nouvelles collections d'antiquités et de statues aux chefs-d'œuvre que déjà cette demeure célèbre renfermait, et la partie qui contient ces productions a été nommée musée *Pio-Clementino.*

Nous nous retrouvâmes encore sur la grande place du Vatican; j'en observai de nouveau le superbe effet. Un beau soleil en éclairait l'ensemble, et j'éprouvai, pendant un moment de repos, l'impression que la nature et l'art réunis produisent à la fois. Avant de quitter la place, je m'arrêtai encore près de l'obélisque. Ce qui me fit considérer de nouveau ce monument fut la possibilité dont je venais d'être instruit que l'urne qui contient les cendres de Jules César ait été posée sur la pointe de cet obélisque : il fallait donc que la poussière du corps de cet em-

pereur, qui, vivant, épouvanta tant de fois les nations, fût encore le spectacle de l'univers.

Je remarquai aussi que les deux galeries circulaires qui s'étendent des deux côtés de la place lui donnent pour ainsi dire la forme ovale des anciens amphithéâtres romains : elles contiennent trois cent vingt-quatre colonnes ; une balustrade règne sur toute la longueur du haut des galeries ; les armes d'Alexandre VIII, les apôtres et des saints, au nombre de quatre-vingt-huit, sont placés, debout, contre cette balustrade, à distances égales.

J'observai que le dôme qui s'élève à l'extrémité centrale de cette belle galerie a cinquante-cinq toises de hauteur ; qu'entre les deux côtés de ces galeries on compte deux cent vingt pas de largeur, sur trois cents de longueur.

Je quittai enfin cette place, dont l'aspect est toujours imposant ; je me séparai de Carlotti, et je me mis à errer jusqu'à la nuit dans les rues de Rome, plus émerveillé que content, plus surpris que satisfait.

— N° XLI. —

PROMENADE A TIVOLI.

Romæ Tibur amem et Tibure Romam.
HORACE.

A Rome, je préfère Tibur; à Tibur, j'aime Rome.

HORACE, malgré sa philosophie, était donc sujet lui-même à cette vague inquiétude qui poursuit presque tous les hommes et les pousse, comme une destinée aveugle, à la recherche continuelle de nouveaux objets. J'étais depuis plusieurs jours à Rome, vivant plus dans le tems passé que dans le tems présent, et cherchant moins à voir des hommes, qui me désenchantaient, que des monumens qui charmaient ma curiosité : cependant, j'y voyais quelques Français, et aussi plusieurs Romains, dont j'aurai occasion de parler plus tard. Un matin, Carlotti entre dans ma chambre et me propose une partie

que j'étais bien loin de refuser : il s'agissait d'aller avec quelques autres personnes voir Tivoli, l'ancienne Tibur, non moins remplie que Rome même de délicieux souvenirs. Nous avions quatre lieues à faire ; à moitié chemin, nous sentîmes l'odeur fétide d'eaux sulfureuses, et cependant ces sources chaudes sont éloignées de plus d'une lieue du point où nous étions. Je descendis de voiture, et je remontai le ruisseau assez large que forment ces eaux : la chaleur m'en parut trop tempérée pour être employée en bains, et je ne trouvai aucune ruine d'anciens bassins qui donnent lieu de croire qu'elles aient autrefois été destinées à alimenter des thermes.

Remontés en voiture, nous continuâmes à traverser de vastes plaines assez tristes, peu cultivées. Nous arrivâmes au bas d'une montagne escarpée et fort longue à franchir : la route tourne autour de ces hauteurs, sur lesquelles Tivoli et son territoire sont situés. Sur le point d'atteindre le sommet aplati du mont, nous commençâmes à découvrir les vives et éclatantes beautés de la campagne de Tivoli. La ville elle-même offre un aspect intéressant, au sein des cascades magnifiques, des chutes bruyantes des

larges nappes d'eau qui tombent et roulent autour d'elle. Sur la droite, nous aperçûmes les ruines de l'ancien palais d'Adrien; je frissonnai du plaisir anticipé de visiter les merveilles d'une nature sauvage et belle, de parcourir en même tems les débris de l'un des palais les plus renommés des anciens Romains.

Nous entrâmes à Tivoli : quelle fut ma surprise de n'entrevoir que de petites rues tortueuses, étroites et sombres, de sentir la voiture rudement secouée par des pierres isolées, misérables restes d'un pavé coupé par des eaux croupissantes! Nous descendîmes dans l'une des mauvaises auberges de la petite ville; nous prîmes un instant de repos, secondé par un *fiesco* de vin, assez rare à Tivoli, quoique d'une qualité médiocre, et nous sortîmes, accompagnés du *cicerone* du pays, dont hors de Rome Carlotti ne remplissait point les fonctions.

J'examinai d'abord la ville. J'étais au centre de l'ancienne Tibur; à chaque pas, je devenais de plus en plus convaincu de cette vérité, que les noms fameux portent avec eux un charme que n'ont point les objets eux-mêmes. Je cherchais quelque merveille, et je ne voyais que de

vieilles habitations éparses sur une partie fort sale de la montagne; je quittai bien vite l'intérieur, et me dirigeai vers le temple de la Sibylle, à deux ou trois cents pas de la ville. Autour de ce temple, une voisine avait étendu le linge de sa lessive sur des cordeaux qui barraient les entrées de ce petit bâtiment ruiné, ouvert de toutes parts comme une lanterne; nous franchîmes les barrières, et Carlotti me fit asseoir à la place présumée de l'oracle, mais aucune puissance intuitive ne me prédit le danger que je devais courir dans la journée.

Du point où nous nous trouvions la vue est superbe : elle s'étend sur des campagnes immenses, des plaines, des collines, des cascades, sur une partie de Rome, sur des monumens antiques et sur de vastes ruines. Nous écoutions en silence le bruit éclatant des flots qui roulent, de cent cinquante pieds environ de haut, à dix toises au dessus du pont que nous avions en face. C'est le vieux *Anio*, aujourd'hui *Teverone*, dont la largeur n'excède pas quarante-cinq pieds, qui se précipite du haut d'un rocher coupé comme un mur, et tombe en nappes sur des roches inférieures. Ses ondes écumantes fuient aussitôt,

par les sentiers tortueux qu'elles ont tracés, jusque dans les cavernes voisines. Les profondeurs dans lesquelles le Teverone tombe forment une place plus longue que large, dont l'étendue peut être comparée à la place du Louvre, à Paris; il s'y divise en deux lits assez étroits, dont l'un touche à la grotte de *Neptune*, et l'autre à la grotte de *Cerbère*. Le spectateur ne voit plus alors qu'un gouffre d'eaux mugissantes qui bouillonnent, roulent et disparaissent dans ces deux souterrains; il perd de vue la rivière, qui reparaît au revers du mont lorsqu'elle en a traversé, pendant un quart-d'heure, les cavités.

Je voulus examiner de près ces phénomènes d'une nature austère, prodigieuse, et nous suivîmes le sentier qui conduit au bassin profond dont je viens de parler. Parvenus à moitié du chemin étroit qui côtoie la montagne que nous avions à notre droite, nous fûmes atteints par une pluie fine que déjà le vent portait des cascades jusqu'à nous; déjà le sentier, mouillé et légèrement verdâtre, devenait glissant. Le *cicerone* ralentit sa marche, en sorte que je me trouvai bientôt, non sans m'en apercevoir, mais entraîné par la curiosité, seul, à cent pas en

avant. On me fit signe de retourner, et le *cicerone* me cria bientôt de m'arrêter; le bruit des cascades emportait les voix, et je ne comprenais que les signes qui m'étaient adressés. Cependant, j'approchais de la grotte de Neptune : elle n'était pas à cinquante pas de moi. Mon projet était de descendre jusqu'à ce souterrain, où les flots s'abîment avec fracas; d'approcher de ses bords, d'en examiner la disposition, la forme intérieure, l'effet des eaux qui s'engorgent en torrent dans cette cavité; de juger, enfin, si elles continuent à suivre un lit souterrain, ou si elles tombent dans un vaste entonnoir. C'est alors que je remarquai l'arc-en-ciel formé par le reflet du soleil sur l'espèce de pluie que cause la chute de l'une des cascades : cette pluie, chassée jusqu'à moi, eut bientôt pénétré une partie de mes vêtemens. Cependant, j'arrivais au coin de la grotte, non sans tourner la tête vers mes compagnons, dont les bras me rappelaient sans cesse à eux; déjà je me penchais vers l'ouverture de la grotte, lorsqu'à l'instant mes deux pieds manquèrent à la fois sur la terre, unie et humectée. Etourdi par le mugissement des eaux tumultueuses qui

roulaient presqu'à mes pieds, j'étais entraîné si ma main droite n'eût pas saisi précipitamment des racines attachées à la montagne que je touchais, si je ne les avais atteintes avec vitesse, et si leur lien à la terre n'avait pas eu la force de me soutenir. Cependant, je ne perdis pas de vue ma première idée : attaché comme je l'étais à une plante robuste, je relevai mon corps, baissé jusqu'à terre, et je le penchai sur la grotte, hélas! inutilement, car je n'aperçus que confusion, que ténèbres, et je fis volte-face, bien content de savoir que, si je n'avais rien distingué, d'autres n'obtiendraient pas de meilleur résultat. Je retournai à mes compagnons, glorieux d'avoir vu l'arc-en-ciel de la cascade, comme si dans son village chacun n'en voyait pas autant. Je fus grondé, mais j'écoutai tranquillement les remontrances de mon *cicerone*, homme calme et prudent, qui me fit part des instances de mes compagnons, qui le pressaient inutilement d'aller me sauver du danger avant de m'y laisser périr, car sans les racines secourables qui me retinrent je roulais à terre, je glissais sur mon dos, les flots du torrent m'atteignaient, m'enveloppaient et me précipitaient

avec eux dans le gouffre. On pressait le *cicerone* de descendre jusqu'à moi, de m'arrêter avant que j'aie pu parvenir au bord de la grotte ou sous la pluie de la cascade; mais, ferme sur sa canne, aucune promesse n'avait pu le faire mouvoir. Revenu à cet imperturbable guide, il me dit qu'il était tems de retourner et d'aller visiter d'autres objets curieux. Nous partîmes en effet, après que ce *cicerone*, pointant sa canne sur la grotte de *Cerbère*, et me tirant à lui, m'eut confié les observations suivantes : « Monsieur, vous avez couru un grand danger; vous deviez m'en croire, lorsque je vous faisais des signaux de retour : nous avons, nous autres, l'expérience de ces lieux, et je ne descendrais pas pour deux *papettes* à ces maudites grottes que vous voyez. — Mais, lui dis-je, pourquoi donc ce sentier, quoique glissant, est-il frayé jusqu'aux souterrains? Il est évident que d'autres avant moi l'ont suivi. — Il ne sert, me répondit-il, que dans les tems de sécheresse, lorsque les eaux sont basses et les cascades beaucoup moins fortes. Sachez, Monsieur, ajouta-t-il, que l'an dernier, et ce souvenir me fait encore frissonner, j'ai perdu un amateur intéressant par ses belles qualités, un

parent de M. Degerando, qui allait le rejoindre à Rome. Je le conduisais, avec sa société, aux cascades de Tivoli ; la curiosité l'emporta comme vous ; il fut surpris par le torrent, roula dans l'antre de Cerbère, près duquel il se trouvait, et disparut. Son corps, quarante jours après, sortit, mutilé, du gouffre, du côté opposé de la montagne. Au moment de sa chute funeste, plusieurs hommes vigoureux furent dépêchés vers l'antre, tous les secours lui furent portés, mais inutilement : déjà il était précipité dans l'abîme. Les dames de sa société et ses compagnons se livrèrent à des cris, à des regrets impuissans. Le cadavre de ce malheureux a reçu les derniers devoirs et la sépulture lorsque l'antre l'eut rendu à sa famille et à ses amis. »

Ces grottes ont été soumises à diverses expériences : on y a jeté différens animaux ; des chiens n'ont pas reparu, mais des canards les ont traversées. Le torrent les a poussés sur l'ouverture opposée du gouffre, par laquelle ils sont sortis.

Il y a trois espèces de cascades ; j'ai parlé de la plus considérable ; les autres sont nommées, par les habitans du pays, *Cascatelle* (les petites

cascades). Notre *cicerone* nous conduisit, par la grande route, aux anciennes maisons d'Horace et de Properce, éloignées l'une de l'autre d'environ un demi-quart de lieue. Chacune de ces deux habitations n'est plus composée que d'une pièce, convertie en chapelle; ces maisons sont adossées au pied d'une longue et haute montagne, presqu'en face de la maison de Mécène, encore habitée, et bâtie sur les larges bords du vallon dans lequel tombent les Cascatelle, vallon qui la sépare de celles d'Horace et de Properce. L'Anio ou Teverone coule dans cette vallée, qui retentit au loin du bruit des cascades. Cette situation est délicieuse; l'air y est pur; le ciel, animé par les rayons d'un soleil brillant, semble sourire à ce paysage riant et frais; les eaux ne peuvent y charger l'air de vapeurs, parce qu'elles traversent rapidement ce vallon, dont la profondeur est de près de cinq cents pieds au dessous des maisons champêtres dont je viens de parler. J'entrai dans les deux chapelles, dont les murs antiques ont, lorsqu'ils étaient profanes, logé deux poètes célèbres; je cherchais sur ces murs les vestiges des inspira-

tions poétiques de l'un et de l'autre, mais les images sacrées m'ont dérobé le fruit de mes recherches.

On me dit que Tivoli ou Tibur était plus ancien que Rome. Ses richesses attirèrent jadis le regard farouche des Romains, et Camille l'ajouta à l'empire, l'an 403. Cette petite ville est, de nos jours, le siége d'un évêché; un cardinal en occupe ordinairement le siége.

Les environs de Tivoli offrent à la vue de nombreuses campagnes bâties par les anciens Romains, occupées aujourd'hui par des cardinaux et de riches ecclésiastiques. En 1811, ces habitations avaient momentanément changé de maîtres : de riches fonctionnaires français en louaient une partie. Les perspectives des hauteurs de Tivoli sont ravissantes. Les fouilles ont produit la découverte de rares antiquités, notamment celle de deux grandes statues de marbre rougeâtre, largement moucheté de noir : elles représentent Isis. On suppose que l'empereur Adrien les fit transporter de l'Egypte, et qu'elles ont servi d'ornement à son palais de Tivoli. L'an 545 de l'ère chrétienne, Totila, roi des

Goths, pilla Rome et passa au fil de l'épée les malheureux habitans de Tivoli.

Notre repos fut en ce moment troublé par un gros troupeau de vaches et de ces taureaux à têtes hautes, aux cornes prodigieuses, aux yeux rouges, qui montaient la route que nous descendions. Déjà les frayeurs d'une dame qui, avec son mari, nous avait accompagnés, se manifestaient et croissaient à l'approche de ces animaux à la marche grave, au regard hardi. Bientôt ses inquiétudes augmentèrent à la vue de plusieurs de ces quadrupèdes arrêtés et les yeux fixés sur nous ; ce fut encore pis lorsque les conducteurs nous firent signe de nous écarter. Où nous retirer ? le troupeau barrait la route ; à droite la montagne resserrait notre passage ; à gauche s'ouvrait le précipice des Cascatelle. La peur est, dit-on, mauvaise conseillère ; cependant, l'avis, ou plutôt l'exemple de cette dame ne fut pas mauvais : au risque de se rompre le cou, elle se jeta sur le revers du précipice, en s'accrochant à des rameaux, et se baissa derrière un buisson. Je voulais me mettre au devant de ce buisson pour la protéger, mais c'eût été le

moyen d'attirer le combat près d'elle; ses cris m'en avertirent, et elle me força à me plonger derrière un buisson voisin. Je ne sais ce que devint notre sage *cicerone*. Le troupeau passa, non sans ouvrir les naseaux et souffler de notre côté; quand il fut à cinquante pas, nous quittâmes notre retraite.

Le *cicerone* nous conduisit à *Tivoli Vecchio*, c'est-à-dire aux ruines de *Villa Hadriani*. Nous eûmes beaucoup de peine à faire descendre de sa loge le gardien des vestiges du faste d'Adrien : nous sonnâmes, nous appelâmes, personne ne répondait. Enfin, un enfant en guenilles vint nous dire que le concierge était allé faire paître son porc, et qu'il allait le chercher. A ces mots, et pendant que nous restions à la porte, sans doute interdite à des étrangers, le petit garçon courut, par dessus les ruines des théâtres, des naumachies, des salles d'audience, des casernes de la garde prétorienne, de la salle du trône, des bains, des temples, à la recherche de son père. Pendant une demi-heure, au moins, nous fûmes à même de réfléchir sur les bizarreries de la fortune, qui donne pour successeur aux

grands de l'empire romain, à ces fortunés intendans du superbe palais de leur puissant empereur, un bon homme qui mène paître son porc.

Enfin, nous avons distrait le concierge de ses occupations champêtres; il arrive, ouvre la porte, et nous voilà introduits dans sa chaumière, aussi pauvre que celle d'un misérable villageois. Il habite sur l'emplacement d'un théâtre ruiné, au bas duquel est creusé un puits : l'un de ces antiquaires qui expliquent tout l'aurait pris pour l'ancien trou du souffleur, creusé par les ravages du tems. Ce puits est environné d'une vaste étendue de terrain couvert de décombres, de ronces et de buissons. Cet emplacement, nous dit-on, servait au spectacle que les Romains appelaient naumachie. L'empereur y régalait le peuple d'un combat naval auquel intervenaient des monstres marins portés dans les eaux dont cette vaste scène était au besoin inondée. Notre nouveau guide vint à nous, armé d'un long bâton aigu qu'il destinait, dit-il, à la chasse des couleuvres et des vipères qui voudraient nous disputer le passage. La dame pré-

tendit qu'il n'y avait rien de curieux à examiner des tas de pierres, des murs croulés ou des salles à jour : « Quelques statues mutilées, éparses, sont-elles donc si intéressantes? J'aime mieux, ajouta-t-elle, les ruines de Rome que celles d'un palais au milieu des ronces et des épines; retournons au Colysée ou au Panthéon. » On lui apporta une jatte de lait des vaches du palais d'Adrien, et je partis. Notre prudent *cicerone* prétendit que l'intérieur de ces ruines était hors de ses attributions; je partis donc seul, précédé du nouveau guide du pays.

Nous voilà en route, par un sentier étroit, à travers les orties, les broussailles, les halliers épineux, parcourant des cours immenses, dans lesquelles, sans doute, fleurissaient jadis les plantes suaves des jardins d'Adrien, ou desquelles s'élevaient de vastes portiques, des temples, des salons dorés, des tours, des pavillons élégans. Mon guide escarmouchait de tems à autre; il était à l'avant-poste, et je lui laissais la gloire des combats. Rassuré par l'épaisseur de mes bottes et de mes gants, je marchais les yeux élevés, sans faire attention aux ennemis ram-

pans, dont j'entendais parfois les sifflemens, car ces décombres sont remplis de couleuvres et de vipères.

« Qu'est-ce que cette tour, disais-je? qu'est-ce que ce reste d'un groupe de marbre? qu'est-ce que cette vaste enceinte de murailles encore debout, mais à jour de toutes parts? » Telles étaient les questions que je multipliais, et mon guide, frappant, à droite et à gauche, les herbes épaisses qui couvraient son chemin, me répondait bien ou mal, et nommait les vestiges que je lui indiquais, par les anciens noms des pièces, des salles, des portiques, des colonnades, des corps de bâtiment, tous menacés d'une chute complète et prochaine. Enfin nous pénétrâmes sous de vieilles galeries ; nous circulâmes dans des salles sans nombre, revêtues de mousse, encombrées de débris, lézardées, ouvertes, ombragées par le lierre extérieur ; et nous profitâmes des restes d'un vaste escalier de pierre, suffisant pour nous élever aux logemens supérieurs. Comment les décrire? aussi étendus que ceux du rez-de-chaussée, ils sont immenses. Les quatre murs subsistent seuls, toutefois, dans

l'ordre de la distribution de ce vaste palais. Je parcourais successivement des pièces larges, élevées, dont les croisées avaient disparu; les plafonds des unes tombés, les planchers des autres détruits. Tantôt je passais sur une seule solive qui restait au centre ou à l'extrémité d'une salle, tantôt j'enjambais des planches placées encore transversalement, à deux ou trois pieds de distance. Tout en sautant, tout en escaladant d'une pièce à une autre, par des ouvertures que des monceaux de pierres, des charpentes obstruent, je faisais la réflexion qu'il faut être follement épris pour visiter des ruines dont les grands noms seuls attirent les curieux. « Là, me disait mon guide, était la salle du trône; ici, la salle des festins; là, le logement des officiers de l'empereur; ici, sa garde prétorienne. Cinquante hommes logeaient dans chacune de ces pièces nombreuses, toutes contiguës. Ce conduit qui s'étend à terre, contre les murs, et qui passe de l'une à l'autre par ces ouvertures, portait l'eau nécessaire à tant d'hommes réunis. — Mais, disais-je, où sont les statues, les colonnes, les peintures, les.....? — Tout ce qui

n'a pas été détruit est enlevé; vous le verrez dans les dépôts de Rome. — Voilà donc tout?... La dame qui est restée avait ma foi raison! c'était bien la peine de tant courir; je suis harassé, on nous croit les victimes des serpens que les Méduse ont laissés ici : retournons. — Mais, continua mon guide, observez ces vestiges de peinture attachés encore aux murs. — Oui, je conçois que ces ouvrages ont été intéressans, mais on n'en distingue plus le sujet. — Pardon, Monsieur; les connaisseurs les expliquent. — C'est vrai, et personne ne les contredit. Partons. » Notre guide, satisfait de la manière dont nous reconnûmes ses services, alla chercher dans son armoire un morceau de vert antique. Je quittai les ruines célèbres des monumens qui furent le séjour des grands de la terre, aujourd'hui l'asile des reptiles. Si l'on croyait à la métempsycose, on pourrait voir en eux les courtisans d'Adrien.

Revenus à Tivoli, nous visitâmes la cathédrale, que l'on nous dit bâtie sur les ruines du temple d'Hercule. Je retournai à la rotonde grecque qui forme un petit temple ouvert de

toutes parts, celui de la sibylle, ou, d'après certains antiquaires, de Vesta, mère de Saturne et déesse de la terre. La perspective des sites rudes, des accidens prodigieux causés par les chutes d'eau, m'arrêta de nouveau au devant de la grande cascade.

Non loin de Tivoli, nous vîmes la villa de la maison d'*Est*. On y trouve le modèle des jardins antiques. Les naturalistes observent aussi la pierre moderne de Tivoli, que l'on dit formée des dépôts terreux et salins que produisent les parties calcaires des Apennins. Elle est d'un gris de cendre verdâtre, poreuse, tachetée de brun; elle contient du mica.

Partis de Tivoli pour Rome, nous visitâmes, à une demi-lieue de l'ancien Tibur, le lac de Soufre, sur lequel nous remarquâmes des petites îles flottantes. C'est ce lac dont nous avions vu les eaux couler sous le pont qui divise le chemin de Rome à Tivoli. Ce ruisseau forme des incrustations nommées, dans le pays, *confetti di Tivoli* (dragées de Tivoli). Les îles flottantes sont appelées *barchette*, parce qu'elles pourraient être mises en mouvement comme de petites

barques ; elles sont couvertes de roseaux. On prétend que les eaux chaudes et sulfureuses portent à leur surface le limon qui se réunit à des herbages, et forment ces petites îles, que la qualité de leur matière soutient sur l'eau. Les joncs y croissent comme dans les eaux naturelles. On peut, assis sur l'une de ces îles, et poussé par le vent, faire, sans se mouvoir, la promenade du lac : à la vérité, l'odeur n'en est pas attrayante. Ce lac n'a que cinq cents pas environ de tour ; il est très-profond. La plus grande de ces îles peut avoir vingt-cinq pas de longueur, sur quinze de largeur.

Nous revînmes à Rome, et je pensai qu'il valait encore mieux lire les vers d'Horace et de Tibulle que de voir les débris de leurs anciennes habitations.

Nous ne nous fîmes point conduire en voiture jusqu'à l'osteria della Croce ; nous descendîmes, Carlotti et moi, à la place Colonne, et nous entrâmes dans un café, où l'on nous servit des glaces excellentes. Carlotti me demanda si j'étais satisfait de ma journée : « Oui, sans doute, lui répondis-je, car j'emporte des souvenirs, et si

l'on vient à Rome pour en satisfaire d'anciens, on en puise de nouveaux pour l'avenir. » Le danger que j'avais couru avait fait de moi le héros de la journée. « Comment avez-vous trouvé, me dit-il, les ruines de la ville d'Adrien?—Franchement, tant de décombres sont plus faits pour attrister que pour satisfaire la curiosité; mais de quelle immensité devait être ce palais! — Adrien, en le faisant construire, avait voulu réaliser autour de lui les souvenirs de ses voyages, en réunissant des imitations fidèles des plus beaux sites et des plus beaux palais qu'il avait vus dans l'empire, et surtout en Grèce. Voici à peu près la description qu'en donnent d'anciens historiens :

« On y arrivait par un chemin particulier, sur les bords duquel s'élevaient des trophées et des monumens à la gloire des héros. Ce chemin partait de la grande route de Tibur, et aboutissait à une porte magnifique. A l'entrée se trouvaient les casernes, les salles d'exercice des prétoriens, les lices destinées aux courses, et plusieurs autres places environnées de portiques. Non loin de là était une double colonnade sépa-

rée par une grande muraille élevée pour donner de l'ombre. Venait ensuite la bibliothèque, avec ses bains, ses jardins, ses jets d'eau, ses colonnades. Plus loin était le grand théâtre. Chez les Grecs, les lices destinées aux courses et à tous les exercices du gymnase, les temples d'Hercule, de Castor et de Pollux, qui en étaient les protecteurs, étaient ordinairement environnés de vergers, de jardins, de bosquets, de prairies. On croit avoir retrouvé dans les ruines de la villa d'Adrien des traces de l'imitation de cet antique usage. Ailleurs s'élevaient l'Académie d'Athènes et les bois que fréquentaient les disciples de Platon; le temple des Muses et d'Apollon, le portique du Lycée, où Aristote enseigna sa philosophie, avec les fontaines, les bois, les bosquets, les jardins des péripatéticiens, et le temple du dieu Pan. L'empereur avait fait élever un édifice pour honorer les guerriers blessés et non vaincus; il était construit sur le modèle du Prytanée d'Athènes, où l'on prononçait sur le mérite des citoyens distingués. Une autre partie de la villa portait le nom de la délicieuse vallée de Tempé. Un goût ex-

quis avait présidé aux dépenses énormes que l'on avait faites pour les naumachies : on avait creusé un vaste bassin, et on l'avait entouré d'un amphithéâtre ; des eaux y étaient conduites pour en former un lac, sur lequel on exécutait des batailles navales. Au sommet d'une hauteur voisine s'élevait le temple de Canope, ou du Neptune égyptien ; il avait la forme d'une conque marine. Toutes ces belles constructions, et beaucoup d'autres encore, surtout le palais qu'habitait l'empereur, étaient ornées des plus beaux ouvrages sortis des mains des artistes les plus célèbres de la Grèce : Rome en possède encore plusieurs, retirés de dessous les décombres, et placés dans les églises, au musée *Pio-Clementino*, et dans les galeries des princes romains.

» Non content de voir réuni autour de lui tout ce qui lui avait apparu de grand sur la terre, Adrien créa dans son palais, qui devait ressembler à une grande ville, l'empire de Pluton. Le sombre palais des divinités de l'Erèbe s'éleva sur d'affreux rochers ; on y vit les plus effrayans supplices du Tartare, la roue d'Ixion, le rocher de Sisyphe, le tonneau des Danaïdes,

Prométhée déchiré par le vautour, et Tantale dévoré par la soif et la faim au milieu d'une abondance perfide. » — « Voilà, dis-je à Carlotti, le plus effroyable supplice de l'enfer, c'est celui auquel sont condamnés les peuples quand, sous la forme d'un gouvernement libre, on ne leur laisse qu'entrevoir la séduisante chimère de la liberté! »



Le Temple de la Sybille.

— N° XLII. —

LES DEUX ROME.

Urbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi
Stultus ego huic nostræ similem, quò sæpè solemus
Pastores ovium teneros depellere fetus.......
Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit urbes,
Quantùm lenta solent inter viburna cupressi.

VIRGILE.

O Mélibée! cette ville que l'on appelle Rome, je la croyais, tant j'étais simple, semblable à celle où nous autres bergers, nous avions coutume de vendre les fruits de nos brebis; mais elle élève autant sa tête au dessus des autres villes, qu'un cyprès parmi des viormes rampans.

Et de Jérusalem l'herbe couvre les murs.

RACINE.

Le tems et les Romains modernes ont bien vengé Carthage; on cherche Rome dans Rome, et l'on ne trouve que des débris. Combien de fois, après m'être promené, sans but et sans dessein, dans les rues de la ville, je suis rentré triste de voir

tant d'abjection où brillait jadis tant de grandeur. C'est dans Rome, plus que partout ailleurs, que l'on est frappé du néant des vanités humaines. Si, en me promenant sur la voie Triomphale, je songeais à la pompe qui environnait les consuls sauveurs de la république, j'étais distrait de mes rêveries par une procession de pénitens ; pensais-je à Caton? mes yeux se portaient sur un abbé courtisant une jeune fille ; me rappelais-je Mucius Scœvola brûlant sa main pour la punir de s'être trompée de victime? j'apercevais un soldat du pape déployant un parasol pour se garantir des ardeurs du soleil. Un bâteleur étale ses ignobles jongleries sur la place même où s'élevait la tribune aux harangues ; une vieille coquette marchande des amans dans la maison de Lucrèce ; des femmes infâmes cultivent, pour les vendre, les jeunes attraits de leurs filles, où le vertueux forfait de Virginius arracha sa fille aux brutalités du décemvir Appius ; le peuple-roi n'offre plus que le honteux spectacle d'un peuple de mendians, et la prostitution règne jusque sur les ruines du temple de Vesta. Toutes ces richesses mortes, toutes ces productions des arts et du génie, tous ces

palais et leur fastueuse solitude, témoignent moins la grandeur qu'ils n'insultent à la misère. Ah! n'allez point à Rome si vous voulez conserver pour elle le saint respect qu'inspire encore ce nom magique! Si vous y cherchez des Romains, fouillez dans les tombeaux; évoquez les grandes ombres des dominateurs du monde, ceux-là vous diront ce qu'était Rome, et vous jouirez de ce charme indéfinissable qui s'attache aux moindres souvenirs de son histoire. Gardez-vous surtout de lui disputer la vérité de ces fables ingénieuses qui enveloppent son origine d'une mystérieuse prédestination. Si ce peuple si grand dans la guerre ne descend point du dieu Mars, il en doit descendre; et si dans les tems de la république un froid scrutateur était venu substituer une nourrice à la louve qui allaita Rémus et Romulus, il eût été bien mal accueilli du peuple romain. Ce n'est pas nourrir les peuples de superstitions que de faire tourner à leur avantage celles qui règnent parmi eux, et je ne saurais séparer Numa de la nymphe Egérie sans me desenchanter sur la sagesse de ce premier législateur de Rome. C'est sous la voûte des bois, c'est à la fraîcheur des eaux limpides qu'il mé-

ditait sur cet esprit de rapine qui conduisait les soldats de Romulus à la victoire, et l'on ne peut trop admirer, dans ces commencemens de Rome, la destinée qui voulut faire succéder à un roi tout guerrier un roi tout pacifique; de là cette semence de grandeur qui devait germer dans les institutions romaines, comme s'étendre au loin par la force des armes. Intarissable objet de méditations! cette Rome, dont l'enfance grandit et se fortifie sous la tutelle de ses premiers rois, marche seule, libre et forte pendant les cinq siècles de sa virilité; quand l'âge de sa décadence arrive, elle retombe sous le joug des empereurs qui lui creusent un vaste tombeau : et que ces idées sont bien plus frappantes quand elles sont nourries par la présence des lieux!

C'est en vain que l'on cherche des monumens de la république, les historiens seuls en ont consacré la mémoire; on ne retrouve à Rome que les égoûts de Tarquin et les témoins du faste des empereurs. Tous les ouvrages de la république furent consumés dans l'incendie de Rome, spectacle digne du cœur de Néron. Quel regret n'éprouve-t-on point quand on lit dans Tacite les fragmens conservés de la vie de ce monstre,

que le tableau de sa mort ait été perdu. De quelles couleurs Tacite a dû peindre l'assassin de sa mère, ne pouvant plus vivre et n'osant pas mourir; déplorant en lui le joueur de flûte, et couronnant une vie infâme par une infâme lâcheté.

Rome est encore couverte des monumens de Néron; l'on ne sait où reposent ni les restes de Numa, ni la cendre des Emiliens. Le tombeau de Néron existait encore sous le pontificat de Pascal II, dans l'emplacement où est construite aujourd'hui l'église Santa-Maria-del-Popolo, à la pointe du Pincius. C'était l'antique sépulture de la famille Domitia : les cendres parricides de Néron y furent, dit-on, déposées par sa nourrice. Non loin de cette ruine s'élevait un grand noyer sur lequel venaient se percher et croasser un nombre considérable de corneilles. Pascal II vit en songe Satan ordonnant à ses légions de placer une garde auprès du tombeau de Néron, et il lui fut révélé que cette garde s'était déguisée en corneilles. Le bruit de ces visions porta la consternation dans Rome; le noyer fut dévoué aux flammes, ses cendres condamnées à être jetées dans le Tibre, et les corneilles furent excom-

muniées par le pape, sans qu'on ait su ce qui leur en advint; mais l'espèce n'en fut point détruite à Rome, car on en voit des volées entières séjourner sur les édifices et sur les églises, sans redouter une nouvelle excommunication.

Ce fait rapproche un peu les deux Rome l'une de l'autre, car on sait quelle influence les anciens aruspices attachaient au vol des corbeaux, que toutefois ils ne prenaient pas pour des démons déguisés. Ce rapprochement n'est pas le seul qu'on pourrait établir, car on voit à Rome une foule d'objets d'origine profane, et devenus sacrés par l'usage. Plus d'une image de la Vierge est sortie d'un bloc de marbre sous le nom de *Vénus*, et plus d'un enfant jésus n'est qu'un amour dont on a coupé les ailes. La plupart des colonnes qui portent ou décorent les voûtes des églises ont soutenu les portiques des temples des faux dieux, et les églises elles-mêmes sont souvent construites sur les fondations d'anciens édifices romains. Mais quelle différence entre les hommes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui ; Horace n'accuserait sûrement pas d'être *laudatores temporis acti* ceux que cette dif-

férence frappe comme elle m'a frappé. Il suffirait pour s'en faire une idée de se rappeler quelle fut la population de Rome, et de voir quelle elle est actuellement. Au dernier dénombrement, sous l'empereur Claude, Rome comptait cinq millions d'habitans ; elle en a à peine cent trente mille, et au tems où la capitale du monde chrétien fut le plus peuplée, sous les Barberini, sa population n'était pas tout-à-fait de trois cent mille *. L'enceinte de Rome antique était de cinquante milles, tandis qu'elle n'est plus que de treize ou quatorze ; les anciens comptaient trente portes qui donnaient sur autant de voies ; il n'en existe plus que seize. L'histoire nous assure que les censeurs vendaient les immondices aux jardiniers pour soixante mille écus ; aujourd'hui, les administrateurs de la ville pourraient vendre les herbes et les ronces qui y croissent ; il n'y reste que huit obélisques des quarante-cinq qui s'élevaient jadis après la conquête de

* Elle n'a été que de trente mille avant 1337, au moment où Grégoire XI y transporta le saint siége, que les papes tenaient à Avignon depuis soixante-douze ans.

l'Egypte ; et quoique les fortunes soient concentrées dans un petit nombre de familles papales, que sont ces mesquines richesses dans la ville, où vingt mille citoyens possédaient des revenus qui auraient pu suffire à l'entretien d'une armée ? Tel était ce Lucullus auquel l'Europe est redevable du cerisier qu'il rapporta de l'Asie-Mineure, et cet Apicius qui aima mieux mourir que de vivre lorsqu'il ne pouvait plus mettre à sa table que deux cent mille sesterces. Rome moderne, aussi bien que Rome ancienne, compte des juifs au nombre de ses habitans ; car, comme le dit Usbeck, dans une des Lettres persanes, partout où il y a de l'argent il y a des juifs. La condition de ceux-ci a beaucoup gagné, et même avant que le gouvernement français eût introduit dans Rome l'égale liberté des cultes, les juifs et les sectes protestantes y vivaient sous un régime beaucoup plus tolérant que dans la plupart des autres états catholiques. Les juifs, par exemple, dont le nombre s'élevait à huit mille, n'étaient soumis à d'autre obligation que celle d'entendre tous les samedis le sermon d'un prêtre catholique. A cette époque, on les brûlait encore en Espagne, et ils étaient privés en France du droit

de cité, *ad mojoram gloriam Domini.* Hors de Rome, sa décadence est encore plus frappante peut-être que sur les ruines du Colisée; ces campagnes dont Varron vantait tant la belle culture offrent, à quatre ou cinq lieues à la ronde, un désert en friche et dévasté. Denis d'Halicarnasse dit que de son tems la ville s'était tellement accrue, que l'on ne savait où commençait la campagne. Que tout est changé depuis longtems! Et quoi de plus misérable que les champs du Latium! Comment en serait-il autrement? Rien au monde ne pourrait retirer le peuple de Rome de la paresse où il est plongé; il préfère à tout l'oisiveté, pourvu qu'il ait du pain et des processions; il court aux églises sans dévotion, comme le peuple de l'ancienne Rome courait aux jeux du Cirque. A entendre parler les habitans de Transtevere, c'est-à-dire ceux de l'autre côté du Tibre, vers le Janicule, eux seuls seraient les descendans des anciens Romains, mais quels Romains! Toutefois on remarque parmi eux une certaine énergie, ou, pour mieux dire, une absence de paresse qui les rend capables, non pas de grandes entreprises, mais de cultiver leurs jardins et leurs vignes, et de figurer,

comme ils l'ont fait souvent, dans des émeutes populaires. Ils sont plus sensibles à l'or qu'aux apologues, et si un nouveau Menenius cherchait à les faire rentrer dans l'ordre en leur récitant la fable des membres et de l'estomac, ils lui répondraient que ventre affamé n'a point d'oreilles. Je me suis plusieurs fois arrêté à causer avec les Transteverains, et je ne serais pas surpris que de chez eux sortît un jour un nouveau Rienzi; ils sont, en général, plus forts et même plus beaux que les Romains de la ville; les jeunes filles, les jambes nues, portant avec grâce des amphores sur leur tête, rappellent, par la régularité de leurs traits et la noblesse de leurs mouvemens, les belles Campaniennes peintes dans les tableaux du Poussin.

Les anciens Romains étaient d'une nature si différente de la nôtre, que nous nous arrêtons sans cesse au récit de leurs plus grandes actions, embarrassés si nous ne devons pas taxer de crime ce qui chez eux passait pour le plus sublime effort de la vertu; et l'on peut juger qu'au tems même de Virgile les mœurs romaines avaient éprouvé de si grands changemens que ce poète

veut qu'un immense désir de renommée entre en partage avec l'amour de la patrie dans l'ame stoïque du premier des Brutus. Machiavel, si profond dans les jugemens qu'il porte sur la république romaine et sur le gouvernement des rois de Rome, admire le principe de force et de conservation que Rome portait dans son sein. Ce que Rome me paraît offrir de plus admirable n'est pas la rapidité de ses victoires et l'étendue progressive de ses conquêtes, ce n'est pas non plus la sagesse de la plupart de ses lois, c'est, ce que l'on trouve le plus rarement parmi les hommes, la résignation dans le malheur et une noble audace dans la défaite; elle ne décerna jamais de triomphe plus digne de sa grandeur, plus capable de remonter l'énergie du peuple, que celui qu'elle offrit à ce consul vaincu, mais qui n'avait pas désespéré du salut de la république. Les gouvernemens, comme les hommes, succombent sous des maux imaginaires, et triomphent des dangers les plus imminens, par cela seulement qu'ils osent nier ces dangers.

Que voulait Rome? De la gloire; et elle savait que la gloire n'est pas toujours dans le suc-

cès; témoin Régulus, qui retournait à Carthage parce qu'il y voyait la gloire sur un échafaud, témoin Caton d'Utique, déchirant ses entrailles pour ne point survivre à l'asservissement de sa patrie; témoin César, dédaignant les avis qui l'engageaient à ne point se rendre au Capitole. Et que ne pouvait-on pas attendre d'un peuple dont chaque citoyen se croyait au dessus de tous les rois de la terre, et qui n'ambitionna, pendant long-tems, d'autre métal que du fer, soit qu'il lui servît à vaincre ses ennemis, soit qu'il en creusât ses sillons pour les rendre plus généreux! La même raison qui faisait des anciens Romains le premier des peuples, fait des Romains actuels à peu près le dernier des peuples modernes : chacun se croyait beaucoup, chacun sait qu'il n'est rien, et je ne vois pas pourquoi des hommes travailleraient pour avoir plus que leur nourriture, quand le climat les garantit du froid, et quand ils n'ont pas de liberté.

Une différence énorme se fait encore remarquer entre Rome ancienne et Rome moderne ; le sénat et les citoyens, malgré le goût des arts qui s'était introduit depuis la prise de Syracuse

par Métellus, et fortifié par la prise d'Athènes, n'honorèrent jamais les artistes, presque tous esclaves, aussi bien que les hommes adonnés au commerce, tandis que l'on doit cette justice au gouvernement pontifical et aux princes romains, qu'ils ont toujours traité les grands artistes avec une distinction si légitimement due à des hommes qui font presque toute la splendeur de Rome moderne. Plaute restait esclave; Léon X rechercha l'amitié de Michel-Ange et de Raphaël; mais, malheureusement pour les habitans de Rome, cette bienveillance accordée aux artistes ne s'étendit point aux commerçans. De là la misère qui la ronge. Le monde connu était tributaire de l'ancienne Rome, moins riche cependant quand elle nageait au sein du luxe et des superfluités que lorsqu'elle savait s'en passer; Rome moderne n'a que de faibles revenus, qui diminuent sans cesse; le plus fécond de ses domaines est le purgatoire, sa meilleure branche d'industrie, l'émission des indulgences; et quand elle tonne contre la philosophie elle fait bien, car la philosophie est une nouvelle Carthage, plus dangereuse pour elle que ne le fut la ville

de Didon pour la ville de Romulus. L'or et l'argent de l'Asie et de l'Afrique refluèrent jadis dans Rome : dans les derniers siècles, elle possédait encore un trésor dérisoire que l'on nommait le trésor de Sixte-Quint. Or, rien n'annonce plus la misère d'un pays que lorsqu'un gouvernement possède un trésor. Les richesses stagnantes ne sont d'aucune utilité pour la société; autant aurait valu les laisser enfouies dans le sein de la terre. On a souvent comparé la politique de Sixte-Quint à celle de Tibère, politique qui ne fut que trop celle de Napoléon. Comme Tibère, Sixte-Quint voulut que les Romains vécussent dans la dépendance du chef de l'état; il présenta donc aux plus riches citoyens de Rome un appât qui devait le rendre maître de l'or et de l'argent; pour cela il institua, sous le nom de *lieux de mont*, des espèces de rentes, dont, peu à peu, il diminua les intérêts, qu'il finit même par ne plus payer qu'en papier. Mais, quoi qu'il pût faire, ce trésor ne fut jamais que de vingt-sept millions de francs; on le conservait dans le château Saint-Ange. Cette somme resta long-tems intacte, et par conséquent de toute

inutilité. Enfin on y puisa en cas de besoin, et les papes y remettaient une partie de ce qu'ils y prenaient, mais jamais la somme entière; si bien qu'en 1765 il n'était déjà plus que de six millions : il n'existe plus aujourd'hui que le nom du trésor de Sixte-Quint. La richesse de Rome est tout entière dans son mobilier, dans ses tableaux, dans ses statues, dans ses ruines mêmes que viennent visiter les étrangers; aussi tout y est-il vénal, et Jugurtha, s'il revenait, pourrait, avec plus de raison que jamais, l'apostropher comme il le fit jadis. Mais de quoi lui servent tous ses trésors d'apparat? Je me représente l'ancienne Rome sur un char triomphal traîné par de magnifiques coursiers, environnée d'esclaves couronnés; quant à Rome moderne, on en donnerait une idée exacte si on la peignait sous les traits d'une femme enveloppée dans les lambeaux déchirés d'une étoffe richement brodée, mais qui laisserait voir qu'elle n'a pas de chemise.

— N° XLIII. —

PROMENADE DANS ROME.

—

Quum de religione agitur, Corruncanum, Scipionem, Scævolam, pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrisippum, sequor.

Ciceron, *de Nat. div.*

En matière de religion, je m'en rapporte aux grands pontifes Corruncanus, Scipion et Scœvola, et non point à Zénon, à Cléanthes ou à Chrysippus.

« Non, mon cher Carlotti, non et mille fois non! — Mais écoutez-moi, je vous prie? — C'est inutile. — Ecoutez mes raisons. — Vous ne pouvez pas en avoir de bonnes. — Mais permettez..... — Non, vous dis-je, c'est un blasphème, c'est un crime de lèse-antiquité au premier chef. — Mais vous ne m'entendez pas. — Tant mieux pour moi. » Et nous restâmes un

moment sans nous parler. Or, quel était l'objet de notre dispute? Le voici : nous sortions de l'atelier de Canova; Carlotti prétendait que ses statues étaient aussi belles que les plus belles statues antiques, et rien ne me paraissait plus contraire à la vérité. Je crois que, dans la chaleur de la discussion, j'allai jusqu'à lui dire que Canova n'était pas le premier des sculpteurs contemporains, et je le vis à son tour entrer dans une sainte colère. Après y avoir réfléchi un moment, je pensai que mon assertion pourrait bien être hasardée, et je reconnus Canova pour le premier sculpteur de notre époque, à condition que Carlotti n'assimilerait plus ses belles productions aux chefs-d'œuvre anciens. Il ne manqua pas de s'étendre sur l'injustice des contemporains qui se plaisent à dénigrer les ouvrages privés du vain prestige de l'antiquité. Il me regardait comme atteint de ce préjugé, et ne manqua pas de citer l'exemple de Michel-Ange. « Souvenez-vous, me dit-il, de l'injustice que ce grand homme éprouva, et de la manière adroite et piquante dont il se moqua des exclusifs adorateurs des anciens, lorsque, ayant fait une statue, il lui cassa un bras et la fit enfouir

sous des décombres. Ceux qui la découvrirent crièrent au chef-d'œuvre, au miracle de l'art! Devait-on la statue au ciseau de Phydias, ou à celui de Praxitèles? Les anciens seuls avaient pu produire un ouvrage aussi parfaitement beau! La prévention était générale, seulement on regrettait qu'un tel chef-d'œuvre fût ainsi mutilé : quel profane oserait lui rendre le membre dont elle était privée? On multipliait les fouilles et les recherches pour s'assurer si le bras perdu ne se retrouverait pas. « Eh! Messieurs, dit Michel-Ange aux Romains, ce bras est dans mon atelier, la statue est de moi; combien je suis flatté de vos suffrages! mais, me les auriez-vous prodigués de même si vous aviez vu la statue sortant de mes mains? Je ne le crois pas. » Eh bien! continua Carlotti, la même chose arriverait à Canova, s'il avait recours à la même ruse. — Mon cher Carlotti, je ne me crois pas vaincu; je sais jusqu'où peut aller la prévention, et j'en ai vu à Paris un exemple qui va tout-à-fait de pair avec celui que vous venez de me rappeler. Lorsqu'à son retour d'Italie, Napoléon, pour fruit de ses conquêtes, fit jouir les Parisiens d'un opéra buffa, des fanatiques, non contens de reconnaître à votre musique la supériorité qu'elle

a bien réellement, se livraient à une admiration ridicule, comme tout ce qui est exclusif et exagéré. A les entendre, il aurait fallu mettre le feu à nos théâtres lyriques, renvoyer à l'école tous nos chanteurs, ce qui ne serait peut-être pas mal fait ; enfermer aux Petites-Maisons nos compositeurs, assez fous pour se croire musiciens. Méhul, l'un d'eux, voulut donner une leçon à ces fanatiques, et réussit à merveille à leur faire prononcer à eux-mêmes leur propre condamnation. Il compose en secret un opéra, et pour que cela sentît tout-à-fait l'italien, ce que je vous dis sans mauvaise intention, il fit choix d'un poëme parfaitement ridicule, et auquel l'auteur avait eu l'esprit de ne pas donner le sens commun. On annonça *l'Irato*, comme un *pasticcio* composé de morceaux choisis dans vos délicieuses partitions. La pièce commence, on l'écoute, on l'applaudit avec transport. Les fanatiques étaient à leur poste. « Quels chants délicieux! quels accompagnemens suaves! Ce duo ne peut être que de Cimarosa! L'ouverture respire toute la légèreté de Portogallo! Quel autre que Paësiello a composé ce quatuor? J'ai entendu cette cavatine à Milan! et moi ce trio à Naples, mais il y produisait plus d'effet, parce qu'en

Italie!... » Et tous répétaient : « *Ah! oui; en Italie!...* » car il n'y a pas de meilleure raison que : *en Italie*!... Leur délire était au comble ; ils trépignaient de joie, ils pleuraient de tendresse, quand Elleviou, le plus aimable et le plus à la mode de nos acteurs, vint annoncer, selon la formule de nos théâtres, que la musique de la pièce que l'on avait eu l'honneur de représenter était de M. Méhul. Il n'est point de stupéfaction comparable à celle de nos gens ; et peu s'en fallut qu'ils n'en voulussent à celui qui, par le charme de ses accords, venait de les enchanter. Mais permettez-moi de vous dire que si des oreilles prévenues ont commis une erreur aussi heureuse, des yeux un peu exercés ne se méprendraient pas au point de confondre les statues de Canova avec des ouvrages tels que l'Apollon, la Vénus de Médicis, le Germanicus et le groupe du Laocoon. Certes, je n'admire pas les statues antiques parce qu'elles sont antiques, car je reconnais fort bien que parmi elles il en est de détestables, comme vous avez de détestables opéras. Allons, ne nous fâchons plus, et parlons sérieusement du talent de Canova. — Je le veux bien. Je ne vous parle point des statues colossales de Napoléon et de sa mère, qui ne

sont encore qu'ébauchées et que nous venons de voir dans son atelier ; mais connaissez-vous quelque chose de plus gracieux que cette jolie statue d'Hébé à laquelle il vient de mettre la dernière main, et qui doit bientôt partir pour Paris, afin de paraître à la prochaine exposition de votre Louvre, déjà si riche de nos dépouilles? Si elle était antique, vous la mettriez sur la même ligne que la Vénus enlevée par vous à la galerie de Florence. Quelle finesse, quelle délicatesse de ciseau! — Eh bien! mon cher Carlotti, vous retombez dans l'exagération; je vais de nouveau crier au blasphème. Ne voyez-vous pas que cette jolie statue a plus de coquetterie que de vraie beauté, qu'elle ressemble plutôt à une nymphe de théâtre représentant la jeune Hébé qu'à la déesse de la jeunesse elle-même. Ce poli brillant du marbre, dû à quelque procédé chimique, séduit l'œil; mais si Hébé avait été enfouie sous la terre pendant des siècles, ou engloutie dans les eaux du Tibre, ce prestige qui vous séduit aurait disparu. Elle est belle, sans doute, mais comme ces beautés qui ont besoin de toilette et de l'éclat des lumières; on y découvre tout l'esprit de l'art, mais est-ce bien là le véritable génie? cela ne sent-il pas la manière, et son at-

titude n'est-elle pas plutôt une posture qu'une pose? Soyez-en sûr, la nature est plus belle que l'exagération de ses beautés. — Je commence à convenir..... Mais que dites-vous des deux Lutteurs que je vous ai vu examiner avec attention? Le jeu des muscles, l'expression, l'action, le mouvement, rien ne me paraît manquer de vérité. — Vous avez raison, jusqu'à un certain point, et vous me parlez d'un des meilleurs ouvrages de votre idole. L'étude la plus scrupuleuse de l'anatomie se lit dans toutes les articulations; mais qu'y a-t-il là de comparable au Gladiateur Borghèse, dont Winkelmann a dit, avec la plus ingénieuse distinction, qu'il était aussi beau comme homme que l'Apollon comme Dieu? Les deux Lutteurs respirent la force et la jeunesse, mais je n'y vois point les *magna ossa* du vieil Antelle; à eux deux, ils ne porteraient pas un bœuf la longueur d'une stade, et ni l'un ni l'autre ne l'abattrait à ses pieds d'un coup de poing. Voulez-vous que je vous dise quel me paraît encore être le chef-d'œuvre de Canova? c'est la statue de la princesse Borghèse, que j'ai vue dans la galerie secrète du palais de Turin : elle mérite le surnom de la Vénus couchée.
— Ah! je l'ai vue dans l'atelier de Canova,

quand il y travaillait. A propos, savez-vous quelle fut la naïve réponse du modèle à une dame romaine étonnée de la nudité de la statue, qui demandait à la princesse comment elle avait pu poser ainsi : « Ah ! répondit-elle, Canova faisait du feu dans son atelier. » C'est à Rome qu'elle perdit le fils qu'elle avait du général Leclerc ; est-ce insensibilité ou force d'ame? mais on était surpris de voir une femme si jeune, si jolie, en apparence si délicate, ensevelir elle-même son enfant et ne pas verser une larme. — Mon cher Carlotti, il faut avoir les mœurs de son tems. La mère des Gracques eût été capable d'un semblable effort, mais jamais les larmes n'ont déparé les yeux d'une mère. »

Tout en causant ainsi, nous marchions sans savoir où nous allions, quand nous nous trouvâmes sur les bords du Tibre, près des piles ruinées du pont d'Horatius Coclès. « Quels efforts d'imagination, dis-je à Carlotti, ne faut-il point pour rendre au Tibre son ancienne gloire ! quelles eaux sales ! quelle absence de navigation ! Voilà donc où étaient jetées les arches du pont triomphal ! L'autre jour, j'ai cherché à suivre les bords du fleuve, qui embrasse toute la ville ; à peine ai-je trouvé quinze toises de

quais bâtis. Ces maisons semblent suspendues sur ses bords élevés, et lui donnent l'aspect d'un torrent roulant au fond d'un précipice, où retentit le bruit de quelques moulins. Je ne m'étonne plus de ce que vous me disiez l'autre jour que le Tibre déborde tous les ans, et fait de la moitié de Rome un vaste marais qui infecte l'air et produit des maladies mortelles. Il ne faut rien chercher de positif ici : Rome ne brille entre toutes les villes que lorsqu'on la considère comme la capitale d'un monde idéal. Allons-nous-en. »

Nous demeurâmes quelque tems les yeux fixés sur les eaux fangeuses du Tibre ; je regardai à ma montre ; il était une heure, et la chaleur était extrême. « Où irons-nous ? » me demanda Carlotti ; je lui proposai de rentrer dans la ville et de consacrer jusqu'à l'heure du dîner à la visite de quelques églises, qui nous offriraient un asile contre la chaleur.

Nous arrivâmes en face de Sainte-Marie-Majeure, sur le mont Esquilin. « Vous voyez cette église, me dit mon compagnon de promenade, sa fondation remonte à la fin du troisième siècle, et voici à quoi elle doit son origine : Deux époux très-riches et très-dévots priaient la sainte

Vierge de leur manifester l'emploi qu'ils devaient faire de leurs richesses; la mère de Dieu leur envoya un songe, dans lequel ils virent un terrain couvert de neige. Le pape Libère, sanctifié depuis sous le nom de saint Libère, eut la même vision, et y vit l'ordre de construire une église. Dès le lendemain, le souverain pontife se rendit processionnellement, à la tête de son clergé, sur le lieu où elle s'élève aujourd'hui; il en posa la première pierre, et les deux époux en firent les frais. Cette église fut d'abord placée sous l'invocation de saint Libère; elle fut ensuite nommée Sainte-Marie de la Crèche, et enfin Sainte-Marie-Majeure, parce que tous les quartiers de Rome se réunirent pour dédier ce vaste temple à la Vierge. Elle fut visitée par saint Germain, évêque de Paris sous Childebert. Tous les ans, le jour de l'Assomption, les papes y venaient faire une procession solennelle. — Quelle est cette haute colonne d'ordre corinthien qui s'élève en face de l'église? — Elle a été tirée des ruines de l'ancien temple de la Paix; la statue de bronze doré qui la surmonte est celle de la Vierge, qui bénit les fidèles quand ils viennent de faire leurs dévotions dans son

temple. » J'admirai la façade, en mosaïque, et nous pénétrâmes dans l'intérieur. « Les Romains, me dit Carlotti, prétendent que c'est un ancien temple de Vénus, et ils la nomment le *Boudoir de la Madona.* — Je n'en suis point surpris, tant elle est décorée avec goût et élégance. — Ces quarante colonnes ioniques de marbre blanc qui soutiennent la nef ont été tirées d'un ancien temple de Junon Lucine, et ces dorures carrelées qui décorent la voûte ont été faites avec le premier or venu du Pérou, sous Alexandre VI. » Nous ne marchions que sur des mosaïques, et je ne saurais rendre l'impression que cette église produisit sur moi. Sans l'autel, formé d'un sarcophage antique en porphyre, j'aurais pu me croire dans le salon immense d'une souveraine terrestre, plutôt que dans le temple de la reine du ciel. Tout y est riche, mais surtout délicat et élégant, sans que l'ensemble manque de majesté. Je remarquai, dans l'une des chapelles, un tabernacle de métal doré soutenu par quatre anges de grandeur naturelle, portant chacun un grand candelabre, dans lequel de gros cierges brûlent perpétuellement : mais l'entretien de la lumière n'en est point confié à des vestales. Car-

lotti me fit remarquer un tombeau monumental érigé par un pape à un païen : c'est celui d'un ambassadeur du Congo mort à Rome, sous le pontificat d'Urbain VIII.

Nous nous rendîmes ensuite dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. C'est l'une des plus belles églises de Rome, et on la regarde comme la mère et la première de toutes les églises de la chrétienté : celles de Rome en relevaient autrefois. C'est le véritable siége des souverains pontifes qui vont y prendre possession de leur patriarchat, lorsqu'ils sont nouvellement élus. Mon guide, qui savait, je crois, l'histoire de toutes les pierres et de toutes les toises carrées du sol de Rome, me dit sur cette église une foule de choses que la confusion de tant d'objets curieux m'a fait oublier en partie. Le fils de Sainte-Hélène, le grand Constantin, après avoir été baptisé par saint Sylvestre, la fit bâtir dans son palais, au mont Celius, sur l'emplacement d'un ancien palais de la famille patricienne des Laterani, dont l'un, Plantius Lateranus, fut condamné à mort par Néron comme coupable du crime de lèse-majesté, crime si commode pour les tyrans. Constantin la dota de revenus

considérables. Consacrée par Sylvestre, les successeurs de ce pape se plurent à l'embellir. Clément XII, dans le dernier siècle, l'a décorée d'un magnifique portique, imposant par sa grandeur et par son exécution. Sous ce portique, on voit, comme à Saint-Pierre, la porte latine; mais celle de Saint-Jean, au lieu d'être ouverte tous les vingt-cinq ans par le pape, l'est chaque année par un cardinal, au jour fixé pour les indulgences. On remet alors les peines, non-seulement d'une année, mais de plusieurs siècles. Deux boîtes d'argent, enrichies de pierreries, contiennent les clés de Saint-Pierre et de Saint-Paul. C'est le roi de France Charles V qui en fit présent à Saint-Jean-de-Latran. On y conserve un autel où saint Pierre a dit la messe. Le corps de Clément XII repose dans un sarcophage de porphyre antique, au dessus duquel est la statue de ce pape. Le sarcophage a été trouvé dans le Panthéon, et les antiquaires pensent qu'il renfermait les restes de Marcus Agrippa. Mais quelle jolie chapelle que la chapelle Corsini! l'architecture en est d'Alexandre Galilei. J'admirai le beau tableau en mosaïque placé au dessus de l'autel; il est copié du Guide. En sortant de Saint-Jean-de-Latran, Carlotti me rappela

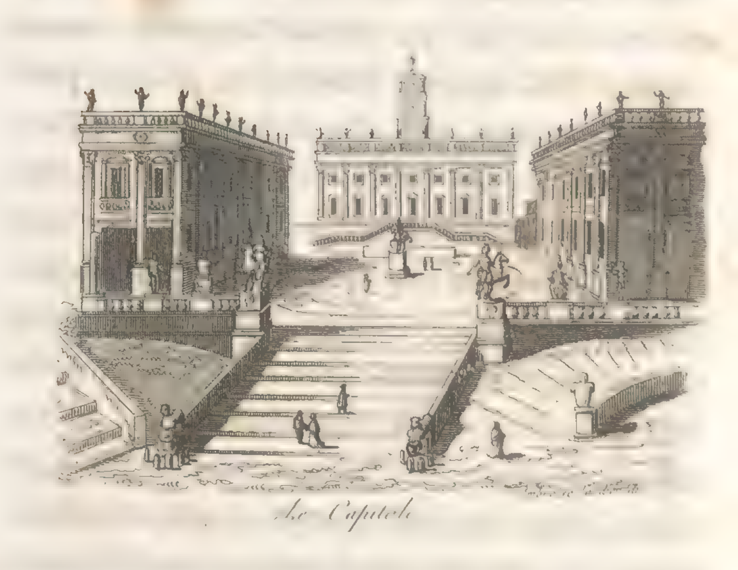
qu'autrefois le roi de France en était le premier chanoine honoraire, mais il ne put me dire quelle était l'origine de cette distinction ecclésiastique pour un prince séculier.

Avant de rentrer, nous retournâmes au Capitole. *Quantum mutatus ab illo*! Qu'il est loin de ressembler à ce Capitole où Scipion, au lieu de répondre à d'obscurs dénonciateurs, entraînait le sénat sur ses pas pour y rendre grâce aux dieux de ce qu'à pareil jour il avait triomphé des ennemis de la république. J'allais rentrer dans mes souvenirs et dédaigner ce qui m'environnait pour songer à Camille et à Manlius, quand je me rappelai ces animaux domestiques dont la gloire avait été la même que celle de ces deux héros. Je cherchais à chasser cette mauvaise pensée, quand Carlotti me fit remarquer, auprès du Capitole, l'escalier de saint Antoine, que l'on monte à genoux pour arriver à la chapelle de ce saint édifice, sur le côté droit du Capitole. La croyance des dévots de Rome est que les marches de cet escalier, au nombre de cent, ont été rapportées de la Terre-Sainte, que Jésus-Christ les a franchies le jour de sa passion, et qu'elles ne peuvent par conséquent recevoir l'empreinte d'un pied humain.

Elles sont revêtues de planches à demi usées, et un énorme crucifix s'élève au haut de la *santa scala*.

Au bas du Capitole, avant d'en franchir les degrés, je jetai un coup d'œil sur l'ensemble de ce fameux édifice tel qu'il est aujourd'hui, et il faut bien convenir qu'il n'a plus rien d'imposant. Tout est grisâtre et vieux, ce qui ne veut pas dire antique. L'ancien Capitole faisait face à l'arc de Sévère; du côté opposé au temple de Jupiter Capitolin, et mieux encore du temple de la Concorde, on voit encore l'*immobile saxum Capitoli*, où Tarquin l'Ancien en jeta les premiers fondemens, l'an 139 de Rome, sur le Roc-Tarpéïen. Je me souvins de l'admirable exclamation de Mirabeau: « Et moi aussi, je sais qu'il n'y a qu'un pas du Capitole à la Roche-Tarpéïenne! » La vue du roc immobile, témoin de tant de révolutions, me reporta vers celle dont ma patrie venait d'être la victime; et en comparant ces débris à leur gloire passée, je voyais, dans un avenir que je croyais alors plus éloigné, la chute du vaste empire que la France venait d'élever sur les nations vaincues, et dont l'ancienne maîtresse du monde n'était que la

seconde ville. De combien de triomphateurs fameux le Capitole n'avait-il pas vu la gloire! Que sont devenus tous ces temples qui l'environnaient, et lui composaient comme une garde de tous les dieux? Conquérans! fuyez le Capitole, il est trop près de la Roche-Tarpéïenne! l'escalier de saint Antoine vous convient mieux, on y gagne des indulgences!



Le Capitole

— N° XLIV. —

MŒURS DES ROMAINS.

Je ne vois à Rome que des ames engourdies et sans force qu'aucune ambition n'est capable de remuer. Je vois le peuple de Rome en tout digne de ses grands seigneurs.

Laourkins, *Tableau de Rome.*

Le trait caractéristique des mœurs des Romains c'est qu'à Rome il n'y a point de mœurs; et, après tout, où y en a-t-il aujourd'hui? La différence n'est que du plus au moins; mais par mœurs je n'entends ici qu'usages et coutumes, et sous ce rapport les Romains ne le cèdent en folie à aucun autre peuple; peut-être l'emportent-ils en ignorance et en paresse sur tous ceux que l'on nomme civilisés, parce que de la multiplicité des vices est né le besoin de les ca-

cher sous des formes polies, comme si l'on avait craint que ce que leur nudité a de hideux n'en eût dégoûté les hommes. Ce qui m'a le plus étonné parmi les Romains c'est un mélange d'orgueil et de bassesse que la plume la plus éloquente aurait de la peine à définir ; aussi ai-je plus d'une fois regretté que J.-J. Rousseau n'ait jamais fait le voyage de Rome : que n'eût-il point dit des habitans de la ville éternelle! Que de choses on admire de loin, ou sur leur vieille renommée, qui, vues de près, sont indignes d'attention ou inspirent le dégoût!

Le peuple de Rome, tout abruti qu'il est, a conservé son ancien goût pour la satire ; à défaut des pièces atellanes qui le charmaient, sa plus douce récréation est aujourd'hui dans les épigrammes des deux statues de Pasquino et de Marforio. Les opinions sont partagées sur leur origine : on les regarde généralement comme les restes de deux statues antiques horriblement mutilées. Au surplus, elles sont depuis plusieurs siècles dans l'état où on les voit aujourd'hui ; l'une, celle de Pasquino, dans la rue Pontificia, près de la place Navone, et celle de Marforio sur la place du Capitole. Je me rangerais plutôt à

l'avis de ceux qui pensent qu'elles ont été grossièrement sculptées afin d'imiter la bonhomie malicieuse des gens que les Italiens nomment *pasquins :* cela me paraît plus probable que l'opinion de ceux qui prétendent reconnaître, dans le torse presque informe de Pasquino, auquel il reste seulement un avant-bras, un soldat macédonien secourant Alexandre blessé. Pasquin est devenu plus célèbre que son confrère Marforio; il est élevé sur un piédestal adossé au palais Braschi, et donne son nom à la petite place sur laquelle le peuple vient recevoir les oracles de son malin favori. Il ne se passe pas un événement remarquable sans que Pasquin n'en donne son avis; ordinairement il s'exprime en vers, et ses diatribes ont souvent plusieurs pages; mais, comme la plupart des auteurs, c'est quand il est le plus laconique que ses épigrammes sont meilleures. Voici quelques-unes de ses saillies les plus remarquables :

Lors de l'exaltation de Pie VII, qui eut lieu, comme l'on sait, au milieu des troubles qui agitaient l'Italie, le lendemain de l'arrivée du pape à Rome, Pasquin fit l'anagramme du nom de Chiaramonti, dans lequel il trouva *Roma-china-*

ti! Rome, humilie-toi! Le souverain pontife ayant fait ajouter le mot *pax* au dessus de ses armes, Pasquin y ajouta à son tour : *Peggiore assai, dici volte.* Pendant que j'étais à Rome, le bruit se répandit que la villa Borghèze allait être mise en vente ; aussitôt, Pasquin, faisant allusion au nom de Paul V, qui en est le fondateur, et de la princesse Borghèse, qui se nomme Pauline, afficha ces mots : *Paulus fecit, Paulina defecit.* Quand on annonça à Rome la défaite de Moscou, en italien *Mosca*, on fit dire à la malicieuse statue : *Di Mosca, Mosca*, ce qui veut dire : *Silence sur Moscou ;* et Pasquin présentait en même tems un portrait de Napoléon à cheval sur une écrevisse.

L'une des meilleures épigrammes de Pasquin est, sans contredit, celle-ci : Canova, sur le Tombeau d'Alfieri, avait représenté l'Italie en larmes, drapée à l'antique; Pasquin lui dit :

Questa volta, Canova la svagliata :
Tu l'ai fatta vestita, ed è spogliata.

» Cette fois, Canova, tu t'es trompé : tu la représentes vêtue, elle est dépouillée. » Voici encore un de ses traits, d'une date postérieure,

mais qu'un de mes amis m'envoya de Rome en 1814 : Pie VII ayant éloigné de sa personne quelques-uns des cardinaux qui s'étaient prononcés en faveur de Napoléon, Pasquin fit parler ainsi les disgraciés :

Padre santo, in che mai abbiam' peccato?
L'hai onto, e l'abbiamo leccato.

ce que l'on pourrait traduire ainsi :

En quoi, saint père, avons-nous donc péché?
Vous l'avez oint et nous l'avons léché.

La police française ne s'accommodait pas toujours des plaisanteries de mons Pasquin, et plus d'une fois ses publications furent interceptées; mais ne se tenant pas pour battu, il envoyait ses épigrammes par la poste : elles étaient promptement répandues dans toute la ville, et fournissaient un texte à toutes les conversations, de sorte que l'on n'y gagnait rien. Le préfet de Rome, M. de Tournon, qui était un homme de beaucoup d'esprit, en riait un des premiers, mais, comme les premiers surveillans étaient en même tems les premiers surveillés, il n'en riait que tout bas et avec ses amis. Par son amabilité et ses excellentes manières, M. de Tournon était

parvenu à se faire aimer des Romains, avantage que ne partageaient point avec lui les autres autorités. J'ai vu de belles Romaines assister aux cercles du général Miollis, gouverneur de Rome, et se moquer ensuite de celui qui avait fait les frais et les honneurs de la fête, à peu près comme dans *le Bourgeois gentilhomme*, le comte rit aux dépens du bon M. Jourdain, dont il mange le souper avec la belle marquise, dont les yeux d'amour mourir le font.

Rome offre avec Gênes un point de ressemblance : c'est qu'au milieu des plus riches palais et des plus beaux monumens, il n'y a réellement pas une salle de spectacle qui soit digne, non pas de l'ancienne Rome, mais de l'une des principales villes de l'Italie. Mon fidèle Carlotti me dit un jour qu'étant jeune, il avait chanté avec quelque succès au théâtre *Valle*, le seul, avec le théâtre *d'Argentina*, qui soit ouvert à peu près toute l'année. Je ne sais si cela vient de la comparaison involontaire que l'on fait le soir des salles de spectacle avec les édifices que l'on a vus pendant le jour, mais rien ne me parut plus mesquin que ces salles, si l'on excepte toutefois les décorations, qui sont toujours de la plus

grande beauté. On y joue quelquefois la comédie, mais plus ordinairement l'opéra, et si l'on ne peut se faire idée de ce que c'est que la musique sans avoir parcouru l'Italie, il faut avoir été à Rome pour concevoir jusqu'à quel point il est possible aux hommes d'aimer, d'idolâtrer cet art enchanteur. On y trouve des amateurs forcenés dont le héros de *la Mélomanie* n'est qu'une très-faible imitation, et qui laissent loin derrière eux le fameux baron de Bage qui fit tant de bruit à Paris quelques années avant la révolution. Mais, plus sages que nous dans leurs adorations et dans leurs jouissances musicales, les Romains jouissent des talens de tous leurs compositeurs, sans en adopter un exclusivement aux autres, et sans se mettre en guerre à propos d'harmonie. Allemande, italienne, ou même française, toute musique, pourvu qu'elle soit bonne, a droit à leurs applaudissemens, et chez eux ce ne sont pas seulement les mains qui applaudissent, c'est un frémissement général, une agitation de tous les membres, à laquelle se joignent de continuelles exclamations. Le théâtre Aliberti n'est ouvert que pendant le carnaval, et il est d'usage qu'un cardinal assiste à

l'ouverture, jour où il fait distribuer des glaces, pendant l'entre-acte, aux personnes de distinction qui occupent les premières loges. C'est une cérémonie à laquelle chacun cherche à assister, et ce soir-là la salle est éclairée en bougie; mais cet usage était suspendu depuis que les Français occupaient Rome, et Carlotti, qui m'en parlait souvent, le regrettait beaucoup.

Comme on va au spectacle fort tard à Rome, on n'en sort souvent qu'à deux heures du matin; et lorsqu'un opéra a obtenu un grand succès, il occupe seul la scène pendant deux mois, et quelquefois même pendant quatre ou cinq. Cette constance des Romains ne me parut point extraordinaire; le plaisir que l'on sait que l'on va avoir en entendant tel air, tel duo, ou tel morceau d'ensemble que l'on finit par savoir par cœur, me semble infiniment préférable à ce besoin de nouveauté qui tourmente la plupart des spectateurs parisiens. C'est en soi-même que l'on trouve le principe des sensations prolongées, tandis que la variété nous vient du dehors. Il en est de ces deux façons d'aimer la musique comme d'un autre genre d'affections; quand on en change l'objet, on ne jouit point de son

cœur; et, en ce sens, il est vrai de dire que les Romains ont l'amour de la musique, tandis que nous n'en connaissons que le libertinage. On ne les voit point après le spectacle rentrer tout de suite chez eux pour étouffer le retentissement du plaisir dont ils sont encore transportés; souvent ils se réunissent et se groupent dans les rues pour répéter les meilleurs morceaux de la partition, et reproduire les traits les plus saillans de l'acteur applaudi. Il m'est arrivé plus d'une fois d'assister, le long de la rue du Cours, à ces concerts improvisés, et le souvenir de ces chants harmonieux m'accompagnait jusqu'à mon auberge.

Ce n'est point seulement au spectacle et dans les églises que l'on entend de la musique à Rome, on y donne des concerts que l'on nomme *académies*. C'est la plus brillante partie des plaisirs de la classe la plus élevée de la société; mais comme à Rome, aussi bien que partout ailleurs, les petits sont tourmentés du besoin d'imiter ceux que l'on est convenu d'appeler les grands, le goût des *académies* est un goût général chez les Romains modernes. Ces académies mettent en réputation les maisons où l'on reçoit, et plus

d'une bonne maison de Rome s'est ruinée pour fixer ainsi l'attention pendant quelques jours ; car c'est à qui éclipsera son voisin par le luxe des lumières, l'éclat du souper et la profusion des rafraîchissemens ; et d'ailleurs, les hommes et les femmes ne perdent point cette occasion de satisfaire la passion effrénée qu'ils ont presque tous pour le jeu. Ces hommes et ces femmes ont d'ailleurs tant de vanité, que le désir de se faire remarquer un jour leur rend faciles les privations habituelles. Ils aimeraient mieux vivre toute l'année avec des macaroni que de manquer à donner une *académie* pendant l'hiver, et surtout que de ne point faire figurer aux promenades de la rue du Cours l'indispensable *carozza*, car *la carozza* est la moitié de la vie d'une Romaine. Dans l'origine, ce mot, qui nous vient de l'italien, était aussi féminin en Français ; mais Louis XIV ayant dit : un carrosse, l'Académie n'hésita point à le faire masculin, et cette fois la grammaire ne fit point, la main haute, obéir le monarque à ses lois.

Parmi les musiciens italiens, il en est quelques-uns qui arrivent à une grande fortune, comme Farinelli, qui devint ministre du roi

d'Espagne; comme Marchesi, qui jouissait de plus de 60,000 liv. de rente; mais ces exemples sont rares, et la plupart finissent d'une manière misérable; ils redoutent cependant de venir en France, parce qu'ils craignent d'y voir s'éclipser leur réputation; ils trouvent, non sans raison, que nous sommes trop difficiles. Veluti, pendant que je me trouvais à Rome, était dans toute la fraîcheur de son talent, et l'on voyait en lui un digne héritier de la méthode de Marchesi; mais il résista à toutes les offres qui lui furent faites au nom de Bonaparte pour venir à Paris; il craignait que l'on ne s'y moquât de lui et de son genre de voix. Je lui entendis chanter le rôle de Roméo, et je le préférai à Crescentini, que j'avais entendu aux Tuileries, sur le théâtre de la cour. Une actrice assez médiocre remplissait le rôle de Giulietta. C'était au théâtre Valle, où ce chef-d'œuvre de Zingarelli avait été représenté pour la première fois, lors du premier début de Mme Catalani. Quant aux cantatrices célèbres, il arrive souvent qu'après avoir partagé leur première jeunesse entre le théâtre et la galanterie, elles épousent quelques riches seigneurs qui en deviennent amoureux et les reti-

rent du théâtre. D'autres fois, quand la générosité des entrepreneurs et les profusions de leurs amans les ont mises à la tête d'une fortune assez considérable, elles épousent un jeune homme de leur choix, qui presque toujours les ruine en peu d'années. Quelquefois les musiciens sont doués d'une grande fierté, et je suis assez tenté de les excuser ; Marchesi en donna une preuve fort remarquable, que je rapporte ici, quoiqu'elle m'éloigne de Rome. Marchesi était du nombre des Italiens opposés au gouvernement français, et jamais il ne voulut, pendant les guerres d'Italie, chanter devant Bonaparte, général en chef. Lorsque celui-ci se rendit à Milan pour placer sur sa tête la couronne de fer des rois Lombards, la ville de Milan offrit à Marchesi jusqu'à 60,000 fr. pour chanter dans un concert. Il refusa dédaigneusement, mais non modestement, et dit qu'il voulait que l'empereur, au milieu de sa puissance, fût privé du plus grand plaisir qu'il pouvait trouver en Italie, qu'il ne l'entendrait pas. Napoléon eut la petitesse de faire défendre d'admettre à l'avenir Marchesi sur aucun théâtre. A Rome, on me raconta la leçon que Guadagni avait donnée à

un prince allemand. Ce prince avait gagné une somme assez considérable au chanteur ; on fit remarquer à celui-ci que son altesse d'outre-Rhin aidait prodigieusement la fortune, et on lui conseillait de ne pas payer : « Non, répliqua Guadagni, je paierai ; si Monseigneur se conduit en malhonnête homme, c'est à moi d'agir en prince. »

Les parties de campagne, que les Italiens nomment *villaggiatura*, forment encore un des grands plaisirs des Romains. C'est, en général, à Tivoli, à Frascati, à Albano et dans les *villa* les plus voisines de la ville, que l'on fait ces promenades, qui ont lieu surtout au printems et en automne, comme pour assister aux fêtes de Flore et à celles de Pomone. A l'exemple des Pisans, c'est le mois de mai que les Romains célèbrent par ces excursions, où se dénouent, sans beaucoup de préliminaires, les intrigues amoureuses ébauchées dans Rome. J'ai assisté, dans plusieurs pays, aux fêtes du printems et à celles de l'automne ; pourquoi celles de l'automne sont-elles en général plus folles, plus expansives? C'est que dans les choses positives, les hommes dont l'esprit n'est point doué d'une certaine

délicatesse préfèrent la réalité à l'espérance, et les fruits aux fleurs; les Romains n'ont pas si bien oublié le dieu Bacchus, qu'ils ne solennisent l'époque de la vendange. Carlotti qui était à l'affût de tout ce qui pouvait m'être agréable, me ménagea le plaisir d'une *villaggiatura* chez un marchand de sa connaissance, ce qui me fit d'autant plus de plaisir que je n'avais guère eu de relations qu'avec quelques seigneurs et les Français qui habitaient Rome. Or, je suis maintenant bien convaincu que ce n'est que dans la bourgeoisie que l'on peut connaître les véritables mœurs d'un peuple, et l'expérience m'a plus d'une fois démontré que c'était là que l'on s'en formait la meilleure opinion.

C'était chez un fabricant de perles qui possédait une jolie *villa* à Frascati que nous devions passer une journée. Aussitôt que ce fabricant sut que j'acceptais son invitation, il vint me la renouveler lui-même, et nous prîmes jour pour le jeudi suivant. A ce nom de Frascati, deux souvenirs me revinrent à la fois. Cicéron m'apparaissait dans sa docte retraite de Tusculum, et, faut-il l'avouer? mon esprit se reportait à ce jardin de Paris où la mode amenait les prome-

neurs élegans et les beautés les plus brillantes quand le goût des plaisirs osa reparaître en France après la terreur. Je plains ceux qui n'ont jamais éprouvé la douceur d'accueillir toutes les idées les plus opposées ; mais il est certain que je pensais en même tems aux immortelles Tusculanes et aux excellentes glaces de Garchi.

Je louai *una calessa*. Le tems était magnifique, et nous partîmes *dopo la cicolata.* Quoique nous eussions d'assez bons chevaux, nous fûmes dépassés sur la route par plusieurs équipages, et nous en dépassâmes quelques autres, ce qui charmait la vanité de notre cocher ; et je dois dire qu'il n'existe nulle part, pas même à Londres, des cochers égaux en adresse à ceux de Rome et de Naples. Nous étions à peu près à moitié chemin quand nous rencontrâmes sur la route un équipage à quatre chevaux qui se rendait à Rome. Je reconnus dedans Lucien Bonaparte et sa femme, que j'avais rencontrée dans quelques sociétés lorsqu'elle était encore la femme de l'agent de change Joubertou. « Ah ! me dit Carlotti, voilà Lucien qui revient sans doute de sa nouvelle propriété. — Laquelle donc ? — La *villa Tusculana*, autrement nommée *la Ruffinella*, bâ-

tie par les jésuites, qui l'occupaient autrefois, au sommet de la colline, sur le penchant de laquelle est construit Frascati, sur les ruines, ou bien près des ruines de l'ancienne maison de Cicéron. — Les jésuites dans la maison de Cicéron! — Que voulez-vous? ainsi vont les choses de ce monde. — Au reste, mon cher Carlotti, je n'en suis point surpris, nous avons bien en France des écuries qu'un M. de Pontchartrain a fait édifier avec les pierres de l'ancien bâtiment de Port-Royal. — Puisque le maître n'y est pas, nous trouverons peut-être dans la journée un moment pour aller visiter ce séjour que Lucien se plaît à embellir. — Dites-moi donc, vous qui connaissez tout ce qui se passe à Rome, aussi bien que ses antiques monumens, ce que l'on y dit du frère de notre empereur; croyez-vous que son dédain des grandeurs soit bien sincère? ses allures annoncent-elles une ame vraiment républicaine? — Il joue assez bien son rôle, et ne souffre point, au milieu des majestés et des altesses dont fourmille sa famille, qu'on l'appelle autrement que M. le sénateur; il est aimé et considéré, car il n'a jamais fait ici de mal à personne, et fait beaucoup travailler les artistes

et les ouvriers. Il voit peu de monde, et partage son tems entre ses enfans, sa femme et l'étude; cependant j'ai ouï raconter à un prélat fort au courant des affaires, qu'il avait demandé à son frère impérial le trône d'Espagne, au moment où Joseph y fut envoyé; mais Bonaparte, se rappelant l'ambassade de Madrid, le refusa tout net, et lui offrit seulement le Portugal; mais Lucien trouvant que c'était trop peu de chose pour un prince de si bonne maison refusa à son tour, et ces refus réciproques n'ont fait qu'aigrir l'inimitié qui règne entre les deux frères. Voilà ce que m'a dit une personne digne de foi; mais ce qui vous paraîtra d'un bon comique, c'est que Lucien s'est fait peindre sous les traits de Dioclétien dans les jardins de Salone, renvoyant les ambassadeurs qui venaient le presser de reprendre les rênes de l'état. Il faut bien payer par quelque faiblesse un tribut à l'humaine nature. »

Cependant nous approchions de Frascati, éloigné de douze milles de Rome, et nous découvrions une partie du délicieux amphithéâtre que cette jolie ville forme au milieu de la verdure. L'emplacement qu'elle occupe était un

faubourg de l'antique Tusculum, ou Tusculanum, dont la fondation, si l'on en croit Silius Italicus, doit être attribuée à Télegone, fils d'Ulysse et de Circé. Frascati a été bâti dans le douzième siècle, après que Tusculum eut été ruinée par l'empereur Charles VI. Nous y arrivâmes à dix heures, après avoir franchi assez rapidement les douze milles qui la séparent de Rome. Je saluai la patrie de Métastase, dont le nom de famille était Trapasso, nom qu'il changea contre le nom grec qui a absolument la même signification, et sous lequel il s'est illustré dans toute l'Europe. Je jugeai qu'il était de trop bonne heure pour nous présenter chez notre hôte, et je proposai à Carlotti de parcourir pendant quelques momens les délicieux environs de Frascati.

Nous visitâmes successivement les villa Mondragone, Belvedere, Bracciano et Conti, qui sont autant de palais enchantés par la beauté des eaux et des cascades, le luxe de la végétation, le goût de l'architecture du chevalier Bernini, et les tableaux des grands maîtres de l'école romaine. Le prince Belvedere, sur cela seulement que j'étais Français, nous fit lui-même les

honneurs de sa délicieuse *villa*, et voulait nous retenir chez lui toute la journée ; mais je le remerciai, malgré les signes que me faisait Carlotti, très-disposé à abandonner notre marchand de perles pour dîner chez un prince. Comment les propriétaires de semblables habitations peuvent-ils former d'autres vœux que d'y passer leur vie et d'y jouir de la vue la plus admirable qu'on puisse se figurer. C'est surtout à la *villa Tusculana*, sous une rotonde couverte de chaume que je m'arrêtai avec délices ; d'un côté l'œil se perd à l'horizon, mesurant ce que les environs de Rome ont de plus pittoresque ; et de l'autre on plane sur toute la ville, que l'on découvre dans son étendue entière, comme un magnifique panorama. Rome, éloignée de quatre lieues, semblait être à nos pieds, aussi bien que l'antique Gabies, qui n'est plus aujourd'hui qu'un marais. On travaillait alors à l'intérieur de cette rotonde, dont on nous dit que Lucien voulait faire un salon délicieux, en lui laissant son extérieur agreste. Telle est l'image du bonheur : le bonheur a peu d'éclat au dehors.

La raison qui influe le plus puissamment sur les voyageurs, l'appétit, qu'aiguillonnait en nous

la pureté d'un air frais et rare, nous fit songer que l'heure s'avançait. Nous ne quittâmes cependant point ces beaux lieux sans visiter *Grotta-Ferrata*, nom barbare que des barbares ont donné aux ruines de la maison de Cicéron. Grotta-Ferrata est un groupe de maisons construites autour d'un ancien édifice; l'aspect en est sévère. Tout auprès, des eaux abondantes coulent et grondent dans un ravin profond qui sépare Frascati du lac d'Albe. Que reste-t-il de la demeure du grand citoyen qui avait des larmes pour Tullie et des foudres pour écraser Catilina? Quelques pavés de mosaïques, et ces pavés ont été foulés par les enfans de saint Ignace de Loyola!

Les *villaggiature* étaient nombreuses, et Frascati, où s'était portée une partie de la population de Rome, me rappelait Versailles, lorsque les Parisiens s'y rendent pour y voir jouer les eaux. Il était près de deux heures quand nous entrâmes chez notre hôte, où l'on nous attendait pour servir le dîner. Sa maison, entourée de jolis jardins rafraîchis par une belle source d'eau vive, était simple, mais commode; élégante et propre, ce qui est très-rare en Italie.

Sa femme, comme presque toutes les Romaines, avait un embonpoint un peu trop prononcé; ses mains étaient de la plus remarquable beauté; et ses beaux yeux noirs m'auraient frappé si j'avais été nouvellement à Rome. Sa famille se composait de deux garçons jumeaux, âgés de neuf ou dix ans, et d'une fille à laquelle j'en aurais donné seize ou dix-sept; mais son père, en me la présentant, me dit qu'elle n'en avait pas encore quatorze. Je ne crois pas avoir vu dans ma vie une plus jolie personne: telle devait être Virginie quand elle excita la convoitise d'Appius, et je compris qu'il fallait beaucoup de vertu pour être honnête homme et décemvir.

Après le dîner, auquel nous fîmes grand honneur, aussi bien qu'à une bouteille de vin de lacryma christi, je cherchai l'occasion de causer avec le maître de la maison, dont les manières simples m'allaient à merveille. Nous descendîmes dans le jardin, où nous nous promenâmes à l'ombre d'un bosquet de grenadiers et de myrtes. Selon ma coutume, je cherchai à m'instruire, et non point à montrer ce que je savais, comme nos compatriotes n'en ont que trop l'habitude. Je questionnai mon hôte sur le commerce de

Rome. On conçoit qu'il employa d'abord la phrase obligée, et devenue comme une formule dans la bouche de tous les marchands de l'univers, et qu'il me répondit : Le commerce ne va pas. A Rome, il n'avait que trop de raison de parler ainsi ; cependant, il me paraissait plus qu'à son aise, ce qui semblait déposer contre sa plainte. « Je sais bien, Signor, lui dis-je, que les grandes affaires de Rome ne se font point avec les choses du présent; que son principal commerce roule sur le passé et sur l'avenir, et que l'on y vend surtout des antiquités et des indulgences. — Des antiquités! ah! je puis vous assurer que les deux tiers des antiquités de Rome sont modernes, et très-modernes. Nous avons ici des gens qui possèdent un merveilleux talent pour fabriquer des objets que l'on ne recherche que parce qu'ils savent leur donner un air de vétusté capable de faire illusion. Plus d'un camée gravé sur un coquillage que l'on pêche sur les côtes de la Sicile a été donné pour une pierre dure. On fait ici des colliers d'ambre avec de la gomme copale, et il est d'autant plus facile de s'y tromper, que la gomme copale a, comme l'ambre, la propriété de l'élec-

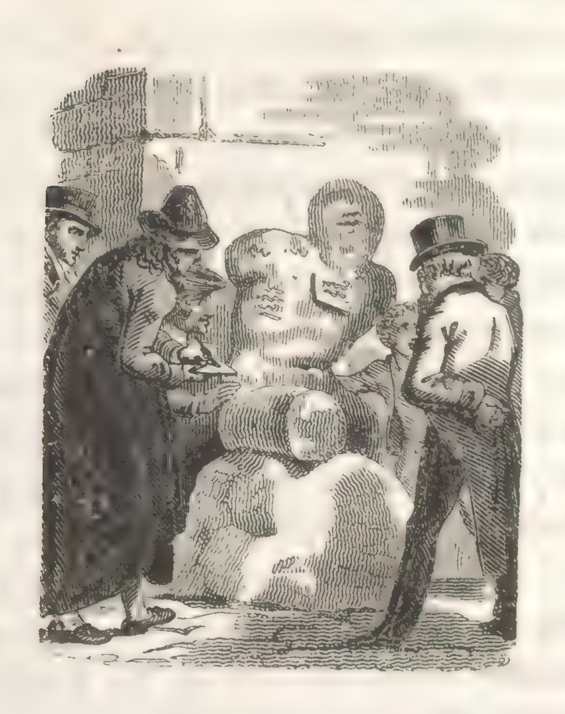
tricité, qu'elle acquiert par le frottement. On compte à Rome quelques belles fabriques de coraux, et l'on y imite parfaitement le lapis lazuli. Tenez, voilà une tabatière de cette composition, et l'on ne peut reconnaître la fraude qu'en la soumettant à la meule d'un lapidaire. Quant aux indulgences, les Français, qui toutefois en auraient grand besoin, soit dit sans vous offenser, en ont bien diminué le commerce. — Ce n'est point seulement à nous, lui dis-je, que ce reproche doit s'adresser : il y avait autrefois à Paris un petit abbé romain, qui fit fortune avec son esprit. Vous en avez sûrement entendu parler : il se nommait l'abbé Gagliani. — Oh ! sans doute : mon père le connaissait beaucoup, et lui a fait plusieurs envois de perles de Rome. — Eh bien ! cet abbé est le premier qui ait dit le secret de l'église. — Comment cela ? — L'abbé était dans une maison où l'on jouait très-gros jeu ; comme il perdait presque tout son argent, il hasarda un dernier coup, en marmotant entre ses dents : « Parbleu ! si je perds ce coup-ci, je dirai le secret de l'église. » On amène une chance ; l'abbé a perdu. Un jeune seigneur qui l'avait entendu le somme de tenir sa promesse ;

« Eh bien! lui dit l'abbé Gagliani, le secret de l'église, c'est qu'il n'y a pas de purgatoire. » — La plaisanterie de l'abbé n'a rien qui me surprenne, et j'en ai bien entendu dire d'autres à quelques-uns de nos prélats; mais soyez persuadé qu'il est encore à Rome quelques ecclésiastiques dignes de leur saint ministère. — Et des marchands honnêtes gens, me hâtai-je d'ajouter. » Mon hôte me fit voir alors des perles d'une rare beauté, sorties de sa fabrique. « Si ce n'est point une indiscrétion, lui demandai-je, je vous prierai de me dire comment vous leur donnez cette apparence terne, et non toutefois sans éclat, qui les rend si semblables aux perles fines. — Très-volontiers, me dit-il, et si vous me faites l'honneur de venir me voir à Rome, je me ferai un plaisir de vous montrer mes ateliers. Nos perles, comme vous le savez sûrement, sont en cire, et on les revêt d'un vernis d'ichtyocolle, fait avec les écailles d'une espèce d'ablette que l'on pêche dans le Tibre, et la manière de pêcher ce petit poisson est assez singulière : vous pourrez vous en assurer quand vous passerez près des ruines du ponte Rotto. On écaille l'ablette, et quand les écailles sont

bien lavées, on les fait dissoudre dans l'eau par le moyen d'une ébullition au bain-marie; on passe l'espèce de gélatine qui en résulte au travers d'un tamis de crin, et c'est cette substance qui donne à nos perles ces reflets de nacre qui les rendent assez semblables aux véritables perles. »

Je remerciai mon hôte, en acceptant l'offre qu'il m'avait faite de venir le voir à la ville; nous rentrâmes à la maison, où étaient venues quelques visites. Nous passâmes le reste de la journée fort agréablement, et à sept heures du soir nous remontâmes en voiture, pour reprendre la route de Rome. Comme en arrivant il était encore de bonne heure, je demandai à Carlotti ce que nous ferions pour passer le reste de la soirée; il me proposa de nous arrêter au petit amphithéâtre des *Fochetti.* « Qu'est-ce que c'est? lui demandai-je. — Mais, c'est un petit théâtre de danseurs de corde, de bateleurs; quelquefois même on y tire un feu d'artifice, l'un des plus délicieux plaisirs des Romains. — Où est-il situé? — Dans les ruines du mausolée d'Auguste. — Dans les ruines du mausolée d'Auguste, des bateleurs! Non, parbleu! je n'irai

pas. Cocher, *all' osteria della Croce.* » Je rentrai de mauvaise humeur : des bateleurs dans le mausolée d'Auguste! Pourquoi s'en étonner, puisque les Romains ne savent pas même où reposent les cendres de Scipion?



— N° XLV. —

PROMENADE SOLITAIRE.

—

Le sage y vit en paix, errant parmi les bois.
Il regarde à ses pieds les favoris des rois.
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but? quitte-t-il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.

La Fontaine.

Je ne suis jamais plus seul que dans le tourbillon du monde; le mouvement des hommes qui s'agitent autour de moi, le bruit de leurs vaines conversations, ne trouble pas plus mes réflexions que le murmure d'un ruisseau, que le feuillage frémissant au souffle des vents; jamais aussi je ne me sens plus accessible aux pensées sérieuses que pendant les jours d'une fête; ra-

rement j'ai assisté à un bal brillant, sans que mes idées se soient tournées vers la mort, et sans que mon imagination ne m'ait montré une tombe ouverte, dans laquelle allaient s'engloutir la jeunesse et la beauté. C'est pour cela que je recherche les fêtes populaires; je m'y fais une solitude délicieuse, telle sans doute que devait être celle de La Fontaine, lorsque, même entouré de ses amis, il restait sous le charme de ses poétiques distractions. Dans les villes où l'on fait sa résidence habituelle, on connaît trop de monde pour pouvoir ainsi jouir de soi dans la foule, et comme le nombre des gens qui se fuient est considérable, il faut bien du bonheur pour échapper aux poursuites des fâcheux. A Rome, où je connaissais à peine quelques personnes, je pouvais méditer tout à mon aise, sans craindre d'autre importunité que celle des mendians; et comme dans mes promenades avec Carlotti, je m'étais déjà familiarisé avec les chemins et les monumens, je résolus de passer un dimanche tout entier seul avec mes réflexions, sans autre guide que le hasard.

J'arrivai d'abord au Forum, objet de ma prédilection. Je m'arrêtai plus loin à l'amphi-

théâtre de Titus, que l'on nomme le Colisée. C'est là que quatre-vingt-sept mille spectateurs assistaient aux fêtes sanglantes de ce peuple cruel jusques dans ses jeux. Le poète Martial prétend qu'il fut construit par le frère de Titus; d'autres en rapportent la construction à leur père Vespasien. Trente mille esclaves juifs travaillèrent à édifier ce monument gigantesque, inauguré par une fête qui dura cent jours. Cinq mille animaux y furent tués pendant ce tems, et la dépense s'éleva à dix millions d'or. Semblable aux grenouilles de la fable qui n'osent d'abord mettre le nez hors de l'eau, et qui bientôt se familiarisent avec le soliveau au point de sauter dessus, mes yeux s'habituaient à contempler ces énormes débris sans beaucoup d'étonnement; et je commençais à concevoir l'indifférence des habitans de Rome. Au sommet de cet édifice on avait vu la tête colossale de Néron; cette tête fut abattue par ordre de l'empereur Commode; il y fit mettre la sienne qui ne valait guère mieux. Ces vieilles murailles, noircies par le tems, croulent de toutes parts, mais leurs débris ont quelque chose de solennel que l'on ne trouve point dans les monumens

intacts. Une croix s'élève du milieu des ruines, et dans des niches de six pieds règnent des images de saints que les papes y ont fait placer. Plusieurs jours de la semaine le peuple y assiste à des prédications. Le gouvernement français faisait alors exécuter dans le Colisée des travaux pour soutenir des pans de murs qui menaçaient de s'écrouler. Lorsque Théodoric, à la tête des Goths, se fut rendu maître de Rome, les habitans, plus barbares que le roi barbare qui les avait soumis, demandèrent à ce chef la permission d'employer les pierres du Colisée à reconstruire leurs murailles; Théodoric refusa. Je pénétrai dans les souterrains du géant de Rome, que je parcourus assez longtems en pensant à la destinée qui n'avait pas voulu qu'un vainqueur farouche se montrât aussi ennemi de l'antiquité que les Romains dégénérés.

Du Colisée je m'acheminai vers le Panthéon. J'y entrai selon ma coutume après avoir payé un nouveau tribut d'admiration au portique, à ses colonnes de granit d'une seule pièce, et de quatre pieds de diamètre environ. Comme autrefois le Panthéon était consacré à tous les

Dieux, il l'est depuis le commencement du septième siècle à la Vierge et à tous les saints. C'est, si je ne me trompe, le pape Boniface IV qui en fit la nouvelle dédicace. Vingt-huit chars servirent à y transporter les corps des martyrs retirés des cimetières de Rome. Boniface donna alors au Panthéon d'Agrippa le nom de *Sancta Maria ad martyres.*

Je m'approchai de la chapelle de la Vierge où un prêtre enseignait le catéchisme à des enfans rangés en ordre, les filles d'un côté et les garçons de l'autre ; je fus frappé du recueillement de ces enfans. Je jetai les yeux sur une image de la Vierge, grossièrement peinte, mais que l'on attribue à Saint-Luc, et que l'on fait remonter jusqu'à l'année 830, époque à laquelle le pape Grégoire IV renouvela la dédicace du Panthéon, telle que l'avait faite cent vingt-trois ans auparavant son prédécesseur Boniface.

Plusieurs hommes célèbres ont été enterrés au Panthéon ; et c'est probablement à l'imitation des Romains qu'à une certaine époque le Panthéon de Paris fut aussi destiné à la sépulture des grands hommes ; mais il ne tarda pas à

changer de destination, puisque, sous l'empire, on y ensevelit les sénateurs français; Voltaire, Rousseau et Mirabeau ne s'attendaient sûrement pas à reposer en telle compagnie. Au Panthéon d'Agrippa, je m'arrêtai avec respect auprès de la tombe qui recouvre les restes mortels de l'immortel Raphaël, sur laquelle le Bembo a fait graver ces vers :

Ille hic est Raphaël, quo sospite, vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Non loin de Raphaël repose Annibal Carrache, frère d'Agostino. L'histoire de ces deux frères est assez extraordinaire, et tous deux durent leur talent à leur inimitié et à l'amour propre. Ils étaient fils d'un simple tailleur; leur cousin, Ludovico Carrache, qui s'était livré avant eux à l'étude de la peinture, voulut les faire contribuer avec lui à la régénération de l'art en Italie. Agostino s'était destiné au métier d'orfèvre, et l'autre aidait modestement son père à faire des habits. Ces nouveaux frères ennemis étaient si jaloux l'un de l'autre, qu'ils se haïssaient mortellement. Agostino était fort lettré, et cité pour sa science et son érudition; il se

piquait d'être philosophe et poète, et méprisait souverainement tout ce qui n'était que vulgaire; Annibal continuait à aider son père, mais son caractère taciturne et irritable à l'excès le portait souvent aux violences et aux rixes. Ludovico calcula que s'il parvenait à en faire ses deux élèves, la plus vive émulation naîtrait de leur animosité. L'un se montrait timide et lent, l'autre sans aucune patience; celui-ci avait pour devise de faire *beaucoup* plutôt que *peu* et *bien;* Ludovico fit si bien, qu'il les rendit rivaux l'un de l'autre, et donna ainsi deux grands peintres à l'Italie. C'est sur la tombe des grands hommes qu'on aime à se rappeler l'histoire de leur vie, et j'accueillais ces souvenirs avec un indicible plaisir en me promenant dans le Panthéon. En l'examinant encore à l'extérieur, je ne pus pardonner au pape Urbain VIII les deux clochers qu'il a fait bâtir auprès de la Rotonde. Je vis quelques personnes qui gravissaient extérieurement jusqu'au sommet de la coupole, et je ne tardai pas à les suivre. Je ne saurais rendre compte de l'effet magique que produisit sur moi la vue intérieure du monument, par une ouverture pratiquée au milieu du dôme; les archi-

tectes ont raison, le Panthéon est le chef-d'œuvre de l'architecture antique.

On se promène dans Rome, quand on a satisfait au premier besoin de la curiosité, comme dans un muséum dont on connaît tous les tableaux; on passe devant les uns sans s'arrêter, il en est d'autres auxquels on revient toujours et que l'on admire, pour ainsi dire, sans y penser. Ainsi, en quittant le Panthéon, je marchai sans fixer mon attention sur les objets qui m'entouraient, jusqu'au moment où je me trouvai en face de la fontaine de Trevi. Cette nappe d'eau, qui tombe de trente pieds environ, sur une largeur à peu près égale, offre aux yeux, quand le soleil y fait briller ses rayons, une masse mouvante que l'on ne peut s'empêcher de regarder, et même d'écouter, car on finit par trouver un certain charme assoupissant dans la prolongation d'un bruit uniforme. Cette eau, la meilleure que l'on boive à Rome, vient d'une source que des soldats découvrirent. Agrippa la fit couler de la Sabine à Rome, et sa pureté inaltérable lui fit donner le nom, qu'elle a conservé, d'*aqua vergine*.

Je ne sais quelles rues je suivis ensuite,

mais au bout de quelque tems, comme je marchais à l'aventure, je me trouvai sur le mont Quirinal, aujourd'hui le Monte-Cavallo, quartier presque inhabité, où s'élève le tranquille palais que les souverains pontifes occupent ordinairement pendant l'été. Pie VII, avant qu'un ordre atroce, ou un zèle criminel, l'eût arraché de Rome, y faisait sa résidence habituelle. Que l'intérêt qui s'attache au malheur est puissant sur les ames généreuses! Pie VII, dont le pontificat sera peut-être un jour l'objet du blâme et de la sévérité de l'histoire, n'aurait trouvé alors que des partisans, et les Romains n'avaient pas même essayé de le défendre! L'herbe croissait dans les rues qui entourent le palais de Monte-Cavallo; tout y respirait la tristesse et l'abandon. Qu'était devenu le tems des Sixte-Quint et des Léon X, et même de ce Ganganelli, qui fit trop, peut-être, pour la philosophie moderne.

Avant d'entrer au palais je m'arrêtai près des chevaux de Phydias et de Praxitèle. Enfantés par le génie des Grecs, la gloire des Romains en fit un de ses plus beaux trophées; et, sculptés en l'honneur d'Alexandre domptant Bucéphale, ils décorent la porte extérieure du chef aposto-

lique de la chrétienté. La construction du palais de Monte-Cavallo ne remonte qu'au seizième siècle ; commencé par Grégoire XIII, agrandi par Sixte V et Clément VIII, il fut terminé sous Paul V et Urbain VIII. Une chose m'étonnait et me fâchait à Rome toutes les fois que je contemplais un monument moderne ; comment, me demandai-je, n'a-t-on pas plutôt consacré à la restauration des monumens que nous a légués l'antiquité les sommes immenses employées en vaniteuses folies ? *Jam subeunt triviæ lucos atque aurea tecta*, déjà j'avais parcouru le portique soutenu par de fortes colonnes, qui règne autour de la cour d'entrée ; déjà j'avais admiré les nombreux objets d'art et les précieuses antiquités qui décorent les salles de ce riche palais, quand je pénétrai dans les jardins, où je me sentis assailli par une affliction profonde et involontaire, en songeant au sort qui accablait le maître de ces beaux lieux. Ainsi il était victime d'une complaisance que l'avenir condamnera peut-être, et cette couronne impériale qu'il avait consacrée dans la métropole de Paris, pesait sur lui de tout le poids qu'il lui avait donné. Ces jardins de Monte-Cavallo sont vastes et magni-

fiques; de belles eaux répandent la fraîcheur sous des allées remarquables par leur végétation. Je sortis de ce palais abandonné, mais toujours entretenu comme si le pape y eût encore été; je passai dans des voies qui jusqu'alors m'étaient inconnues, et j'aimai mieux courir le risque de m'égarer que de demander mon chemin. Je me reconnus enfin en apercevant le théâtre de Marcellus, nom qui lui fut donné par Auguste, lorsque cet empereur l'eut fait construire. Ce vaste théâtre pouvait contenir quatre-vingt mille spectateurs rangés sur des degrés circulaires. Je revis encore, dans la même matinée, le temple élégant, mais agreste, du dieu Ridicule. Celui-là, du moins, les Romains auraient dû le conserver, et il aurait droit aux hommages de la plupart des hommes. Nous nous moquons des anciens parce qu'ils redoutaient les corbeaux croassant à leur gauche, et nous voyons des gens craindre de se trouver réunis au nombre de treize dans un festin. Nous rions de leurs jours fastes et néfastes, et je connais tel individu qui n'entreprendrait pas un voyage le vendredi. Nous ne consultons point les entrailles des poulets, mais on voit encore des femmes frémir à l'aspect d'une

salière renversée. Le dieu Ridicule est le dieu de tous les humains, qui lui sacrifient sans le savoir.

La Fortune et la Paix avaient leur temple à Rome; aujourd'hui ces temples sont ouverts de toutes parts. Que de crimes ont été commis pour être admis dans le temple de la Fortune! que de châtimens l'enfer devra inventer pour les rois qui ont dédaigné le temple de la Paix pour porter leurs offrandes sur les autels de Mars et de Bellone! J'allai voir les sépultures anciennes près de l'enceinte où s'élève le monument de Caracalla. C'est de ce monument que le pape Grégoire X fit enlever l'obélisque qui décore aujourd'hui le bassin creusé au milieu de la place Navone. Je me trouvais donc dans la voie sépulcrale, et je me mis à examiner les tombeaux; mais, comme le dit saint Augustin dans son livre de *la Cité de Dieu : Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa exequiarum, magis sunt vivorum solatia quam subsidia mortuorum;* le soin des funérailles, le mode de sépulture, la pompe des obsèques sont plutôt une consolation pour les vivans qu'un allégement pour les morts. Ah! si le faste des tombeaux, si la célébrité du néant

portait quelque adoucissement aux ames des trépassés, quelles consolations ne seraient point arrivées jusqu'à l'ame de Cecilia Metella! Mais ni les murailles crénelées, ni les tours qui donnent à son tombeau l'aspect d'une forteresse circulaire, ni les soldats romains auxquels la garde en était confiée jour et nuit, n'ont empêché les vers d'y pénétrer: sa cendre du moins y repose, et je rends hommage aux urnes cinéraires des anciens, qui conservaient cette poudre dont l'homme est formé, et qu'il doit un jour rendre à la terre. Je n'aurais pas autant de raison pour aimer les anciens, que je les aimerais seulement à cause du respect qu'ils avaient pour les morts: chez eux, c'était une espèce de culte, et les tombeaux étaient révérés à l'égal des temples; les lois punissaient sévèrement l'impie qui eût osé violer cet asile de la mort, et je ne m'étonne point que Virgile ait placé César au rang des dieux. Mais quelle effroyable bizarrerie des destinées sépulcrales! tandis que les tombeaux des grands citoyens sont renversés par le tems ou par des mains barbares, le mausolée d'un Caius Cestius s'offre encore aux regards des curieux. Qu'était-ce donc que ce Caius-Cestius?

le chef des *epulones*, des hommes commis à l'inspection et à l'ordre des festins.

Les *epulones* n'étaient d'abord qu'au nombre de trois, mais, à mesure que la science de la gueule eut fait des progrès à Rome, ce nombre fut successivement porté à sept et à dix. Je me les figure à peu près semblables à ce chanoine dont Boileau nous a laissé la description. Tantôt ils ordonnaient un banquet en l'honneur de Jupiter, tantôt c'était en l'honneur de Bacchus ou d'une autre divinité. La table était servie dans le temple du dieu que l'on fêtait; les portes en restaient ouvertes, et le peuple y accourait en foule; mais soudain les *epulones* annonçaient au peuple que le dieu voulait manger seul, et la foule sortait du temple : vous devinez qui mangeait le dîner.

Je ne sais si le souvenir de Caius Cestius et des *epulones* y fut pour quelque chose, mais, en examinant ce monument pyramidal, je m'aperçus que je n'étais point un héros de roman, et que la solitude contemplative n'empêche pas de sentir la faim. Je me trouvais auprès de *Testaccio*, et, comme j'étais bien sûr de n'être connu de personne, je résolus d'y aller dîner.

Testaccio est une colline élevée d'un peu moins de deux cents pieds, et qui peut avoir un demi-mille de circuit. Les débris des vases, des idoles, des ornemens et des urnes enlevés dans les temples crétois, et dont les Romains firent long-tems usage, ayant été jetés sur cette place, d'après un ordre du sénat, ont formé ce monticule, que les anciens nommaient *Doliolum*, et qui porte aujourd'hui le nom beaucoup plus convenable de Testaccio, mot qui signifie débris de terre cuite ou tessons. Les Romains modernes y ont planté de la vigne, qui croît sur une couche légère de terre végétale dont cette colline est recouverte, et produit d'assez bon vin. Les potiers et les sculpteurs de Rome antique occupaient ce quartier. Rien n'est plus célèbre dans le peuple que les guinguettes de Testaccio, dont la Courtille de Paris donne une idée assez exacte. Les galeries souterraines de Testaccio sont disposées en rond et forment autant de petites glacières, où le vin acquiert une fraîcheur égale à celle du vin à la glace. Il y avait une foule énorme de gens qui me parurent appartenir en grande partie à la classe des artisans, plutôt qu'à la populace. Après avoir

cherché pendant quelque tems, je trouvai enfin une place à l'une des deux cents tables dressées en désordre sur une esplanade, et autour desquelles trois mille personnes au moins mangeaient, buvaient et chantaient, en faisant des éclats de rire et un bruit qu'il est impossible de se figurer. Au milieu des éclats de cette joie retentissante, des voitures allaient et venaient sans cesse, et ceux qu'elles portaient riaient des convives qui quittaient la table en trébuchant. Je ne fus point aussi mécontent de mon dîner que je m'attendais à l'être : on me servit une assiette pleine d'excellent macaroni, la moitié d'un poulet rôti qui descendait peut-être d'un de ceux dont les généraux romains consultaient l'appétit pour savoir s'ils devaient ou non livrer bataille, et une salade de cette laitue que nous nommons *romaine*, et qu'à Rome on appelle *laitue française*. J'étais heureux au milieu du tintamarre qui m'environnait, mais il n'est si bonne et si mauvaise compagnie qu'il ne faille quitter, et un incident assez vif me contraignit à lever le siége plutôt que je ne le voulais : une discussion très-énergique s'était élevée à l'extrémité de la table devant laquelle j'étais assis, et déjà

les deux Pâris, qui me parurent se disputer une brune Hélène, agitaient leurs assiettes de manière à me faire craindre qu'ils ne grossissent le Testaccio. Je m'esquivai donc, après avoir payé mon écot; je me mêlai à la foule qui commençait à retourner à Rome, et j'eus lieu d'être convaincu que les Romains n'ont pas le vin silencieux. J'allai tout droit jusqu'à la place Navone, où j'entrai dans un café, pour y prendre une glace et me reposer. Comme je parcourais les journaux, aussi insignifians à Rome qu'à Turin, à Gênes, à Milan et à Naples, je vis que, dans la matinée, avait eu lieu un combat de buffles et de taureaux; je ne pouvais regretter l'emploi de mon tems, mais j'étais fâché de ne l'avoir pas su plutôt, car j'aurais eu sûrement la curiosité d'assister à ce genre de spectacle, qui devait offrir au moins une parodie des anciens jeux du cirque. Je prenais cependant très-bien mon parti, lorsqu'au bout de quelque tems je vis entrer Carlotti, accompagné de deux desservans de Sainte-Marie-Majeure. A son air de satisfaction, je me doutai qu'il n'avait eu garde de manquer une pareille fête, et je ne m'étais point trompé.

Ces messieurs prirent des glaces avec moi, et Carlotti me dit qu'il était revenu plusieurs fois à l'auberge pour me proposer de venir avec lui au spectacle qui l'avait enchanté. « Tout au moins, lui dis-je, mon cher Carlotti, j'espère que vous m'en ferez la description. Vous pourrez même donner carrière à votre imagination, car je suis très-disposé à croire tout ce que vous me direz : la seule chose que je vous demande, c'est de ménager un peu les superlatifs, pour lesquels vous avez un goût particulier. » En effet, il m'avait dit un jour d'une dame dont je lui avais fait remarquer la beauté au spectacle : *È stupendissimamente bellissima !*

« Voici, me dit-il, comment les choses se passent, et si je dis rien de trop, je prie ces messieurs, qui y étaient avec moi, de vouloir bien m'interrompre : Lorsque le taureau est entré dans l'arène, poursuivi par de gros chiens de boucher, des hommes vêtus de blanc le harcelèrent, en agitant des drapeaux rouges. Au milieu du cirque, on place un gros tonneau pour servir de retranchement aux athlètes qui dirigent les chiens, si l'animal furieux les poursuit de trop près. Il se présente la tête haute, les

yeux fixés sur ses ennemis; il s'arrête à l'entrée de l'arène, juge quels sont les dogues les plus vigoureux, et court droit à eux. Il les disperse, les jette en l'air avec ses cornes, et quelquefois les foule sous ses pieds. Des athlètes courent sur lui, le piquent des pointes de leurs lances, le taureau se précipite sur ceux-ci; l'un d'eux se retranche derrière le tonneau, déploie son drapeau rouge sur les yeux de l'animal, et s'élance rapidement vers l'extrémité de l'arène, dont il franchit la barrière. Le taureau secoue la tête pendant que les chiens le mordent aux oreilles; quelquefois il en entraîne avec lui une demi-douzaine. Un moment nous avons frémi pour l'un des athlètes : l'animal furieux l'ayant atteint près du tonneau avant qu'il ait eu le tems d'en faire le tour, l'aurait infailliblement percé de ses deux cornes si, par un bonheur inoui, elles ne fussent passées sous les deux bras. Un cri général retentit parmi les spectateurs, mais l'athlète se dégagea avec tant de promptitude, qu'il eut le tems d'atteindre l'extrémité de l'arène et de franchir la barrière avant d'être rejoint par le taureau, qui le poursuivait. Un chien fut lancé si haut, qu'en retombant il se cassa la

cuisse, et le taureau dédaigna de tuer son ennemi terrassé, combattit d'autres chiens, tandis que celui qu'il avait blessé se retirait sans pousser un seul cri. Lorsqu'enfin les chiens furent parvenus à fatiguer le taureau et à le saisir de toutes parts, celui-ci, en se débattant, poussa des beuglemens effroyables; mais bientôt il fut serré de si près, qu'il lui fut impossible de se mouvoir. Alors les athlètes vinrent arracher les chiens de dessus leur proie, en leur ouvrant la gueule avec les piques dont ils étaient armés; les athlètes se sont retirés, et l'animal est rentré dans son écurie.

» Après le taureau, le buffle est entré en lice, mais il n'a pas la prudence du taureau : il entre la tête baissée, sans mesurer le nombre et la force de ses adversaires; il court comme un furieux, souvent dans les endroits où ils ne sont pas; s'il abat un chien, loin de montrer la même générosité que le taureau, il le foule aux pieds jusqu'à ce qu'il l'ait écrasé, lorsque les athlètes n'ont pas eu le tems de le dégager. Les athlètes jettent aussi le drapeau rouge sur la tête du buffle, qui court alors comme s'il était fou, jusqu'à ce qu'il s'en soit débarrassé. Le

combat du buffle est à peu près le même que le combat du taureau, si ce n'est que le buffle est bien plus tôt fatigué. Croiriez-vous, ajouta Carlotti, que j'ai vu des dames françaises quitter leurs places pendant le spectacle, et sortir en s'écriant que c'était une horreur, et que l'on devrait défendre de pareils divertissemens? — Comment, si je le crois! je fais mieux, et je suis parfaitement de leur avis. N'est-ce pas, en effet, une chose effroyable que d'habituer ainsi le peuple à la vue du sang, que de faire applaudir aux angoisses de pauvres animaux? — Mais, Monsieur, me dit l'un des deux desservans, permettez-moi de vous demander à mon tour s'il ne vaut pas mieux applaudir à un combat de taureaux qu'à une de ces belles victoires pour lesquelles on nous fait illuminer nos maisons, et que l'on ne remporte jamais sans verser le sang de plusieurs milliers d'hommes? — Permettez, interrompit Carlotti, sans me donner le tems de répondre à l'abbé, permettez; je n'ai pas encore fini mon récit : Après la tragédie, est venue la petite pièce. Quand la fatigue eut mis fin au combat du buffle, le taureau parut une seconde fois, et il ne trouva à combattre

dans l'arène qu'une vieille femme vêtue comme on l'était il y a deux siècles. Cette vieille femme est un mannequin qui sort de terre et y rentre alternativement ; dès que le taureau voit le mannequin, il se jette dessus ; quand il disparaît, il reste sur la place, qu'il foule avec colère ; mais le moment le plus divertissant du spectacle est celui où il saisit la vieille et la met en pièces. — Comment, mon cher Carlotti, avec l'esprit que je vous connais, pouvez-vous vous amuser de pareilles horreurs suivies de pareilles turpitudes? Est-ce là un spectacle fait pour des hommes doués de quelque délicatesse? Vous savez que ce n'est point avec une prévention contraire à l'Italie que je voyage dans ce beau pays; mais comment une nation qui a donné naissance à Métastase, à Goldoni et à Alfieri peut-elle ne pas abandonner à la dernière classe du peuple de tels divertissemens! Je n'ai point oublié ce que M. l'abbé me disait tout à l'heure : sans doute le genre humain doit prendre le deuil à la naissance d'un conquérant et ne le quitter qu'à sa mort ; mais, si la guerre est un abominable fléau, on ne justifie pas un mal en prouvant l'existence d'un autre. J'ai peine à concevoir

que, sensibles comme vous l'êtes tous aux délicieux accords d'une mélodieuse harmonie, vous ne rejetiez pas avec indignation un spectacle qui ne peut convenir qu'à des barbares. — Mais il faut bien passer le tems. — Mon cher Carlotti, il vaut mieux l'employer. »



Prédication dans le Colysée.

— N° XLVI. —

LES DEUX ABBÉS.

Nondum hæc, quæ nunc tenet seculum, negligentia deûm venerat, nec interpretando sibi quisque jusjurandum, et leges aptas faciebat.

TITE-LIVE.

Cette insouciance des dieux, qui s'est emparée du siècle, n'était point encore arrivée; chacun, en interprétant ses sermens, ne se donnait pas des lois à sa convenance.

La destinée de Rome chrétienne n'inspire pas des méditations moins graves que celles auxquelles il est si doux de se livrer sur les ruines majestueuses de l'antique capitale du monde. Si les foudres de la guerre ne sont plus lancées du haut du Capitole, celles du Vatican, pendant bien des siècles, ont fait également trembler les peuples et les rois. César, dans sa toute-puis-

sance temporelle, ambitionna le titre de grand pontife, et nous avons vu, dans la longue série des successeurs de saint Pierre, le pouvoir temporel des papes s'étendre et s'affermir à l'ombre de leur pouvoir spirituel. Lorsque l'on sépare un moment ces deux puissances, et que l'on considère seulement le gouvernement temporel de Rome, on voit que, depuis le partage de la Pologne, le trône des Césars est le seul trône électif qui subsiste en Europe ; et, comme les sujets spirituels du saint-siége sont répandus dans toute la catholicité, il a fallu de grandes commotions pour qu'un nouveau souverain, discutant, comme Philippe-le-Bel, les droits de l'autel et du trône, reléguât le souverain pontife dans la chaire de saint Pierre, et ne lui laissât de ses deux royaumes que celui qui n'est pas de ce monde. Je me plais à rendre cette justice aux Romains modernes : à l'exception d'un petit nombre de princes, livrés à cette ambition efféminée que l'on satisfait quelquefois dans les cours, les habitans de Rome n'étaient nullement flattés du titre de *seconde ville de l'empire*, outrageusement décerné à leur ville. Je n'osais trop me livrer, avec mes compatriotes, à ce que je pensais de l'occupation

de Rome par la France ; les délations étaient fréquentes, et les espions nombreux ; M. de Norvins était un excellent directeur général de police ; je m'en dédommageais dans de petits comités, avec un petit nombre de Romains dont j'étais bien sûr. J'aimais cependant à croire que tous les Français avaient, au fond du cœur, la même opinion sur la conduite de Napoléon envers le pape, et s'ils ne m'en parlaient jamais, peut-être cela tenait-il à ce qu'ils avaient avec moi la même réserve que j'avais avec eux.

Un jour je me trouvais à dîner chez une dame romaine, dont le mari avait été partisan des Français lors de la première occupation de Rome, et qui même avait été employé dans quelques-unes des négociations préliminaires du traité de Tolentino ; Pie VI tenait encore les clefs de saint Pierre ; quelques idées républicaines avaient chatouillé le cœur de cette excellente famille ; mouvement bien pardonnable à des Romains ; mais, depuis l'enlèvement de Pie VII, leur première erreur était presque devenue un crime à leurs yeux. Cette dame avait un frère et un oncle, tous deux chanoines de Saint-Jean de Latran. L'oncle, que j'avais déjà vu, était un

homme d'un rare savoir ; dans sa jeunesse, il avait été l'un des conservateurs adjoints de la bibliothèque du Vatican. En arrivant chez ma belle Romaine, je fus charmé d'apprendre que tous deux étaient au nombre des convives. Jamais de ma vie je n'avais fait un dîner plus italien ; excepté moi, il n'y avait que des Italiens ; tout était accommodé à l'italienne, et l'on ne parla qu'italien. Je fus d'abord frappé de cette réflexion de la maîtresse de la maison : « Bonaparte, dit-elle, n'est jamais entré dans Rome ; il n'y entrera jamais, et cela lui portera malheur ! » Je me trouvais à table entre l'oncle et la nièce, et, si je dois l'avouer, je crains d'avoir compromis notre réputation de galanterie, tant j'appréciais la conversation du savant et aimable abbé qui était auprès de moi : comme c'était un homme de beaucoup d'esprit, et qui avait vu le monde en homme du monde, il jugeait les hommes avec une grande indulgence, et, en cela, offrait un singulier contraste avec son neveu, dont le zèle irrité ne se manifestait guère que par des malédictions ; l'oncle souriait de ses emportemens, et quand ils n'étaient pas d'accord sur un point, il me semblait voir en eux le fanatisme aux prises avec la religion.

Je ne sais comment, après avoir passé en revue les principales antiquités romaines, il se fit que Pasquin et Marphorio vinrent sur le tapis; mais le plus jeune des deux ecclésiastiques, dont l'esprit était porté à la satire la plus acerbe, en parla comme quelqu'un qui aurait été dans la confidence de l'oracle qui inspirait ces demi-dieux de la populace. Il se plaignait, non point de l'abaissement de l'Eglise, mais du peu de chances laissées aux jeunes prélats pour arriver promptement aux dignités épiscopales. Cependant c'était de front qu'il voulait que l'on résistât à l'esprit du siècle; car le nom de jésuite étant, je ne sais comment, sorti de ma bouche, il vomit contre cet ordre un torrent d'injures qui m'étonna; il accusa le jésuitisme d'être une espèce de franc-maçonnerie dans l'Eglise. Selon lui, Pie VI était mort avec le regret de n'avoir osé rétablir les jésuites, et il accablait de reproches la mémoire de ce pontife; il cita même avec une sorte de joie convulsive une des plaisanteries de Marphorio un jour où le bruit de sa mort s'était répandu dans Rome : « A-t-on ouvert, demandait-on, le corps du saint père? que disent les médecins? — Ils ont trouvé, répondait Marphorio, ses neveux dans sa tête, les jésuites

dans son cœur ; dans son estomac, l'ordonnance ecclésiastique de l'empereur Joseph II, et les marais Pontins dans ses jambes. » L'acte d'excommunication lancé par Pie VII contre Napoléon lui semblait admirable, comme un trait de vigueur, et il ajoutait que cela seul avait été capable de laver le pape de la tache que lui avait imprimée l'huile d'onction dont il avait sacré le despote du monde. Au milieu de cela, il disait du mal de presque tous les cardinaux, exagérait d'une manière qui me paraissait scandaleuse l'irrégularité de mœurs que l'on a souvent reprochée à quelques membres du sacré collége. Je ne pus m'empêcher de lui dire que si, moi, étranger, je prenais au pied de la lettre ce que je lui entendais dire, j'emporterais de Rome des idées fâcheuses sur les chefs d'une Eglise à laquelle il appartenait ; il prétendit alors que bien loin d'exagérer, il ne parlait qu'avec modération. Je jugeai qu'il était inutile d'établir la moindre discussion avec un pareil fou, qui n'avait de respectable que l'habit qu'il portait. Les pères de l'Eglise même n'étaient point à l'abri de ses sarcasmes, et si l'on eût écrit la vie des saints sous sa dictée, le livre eût été bien peu édifiant.

Il n'admirait ni les trésors d'éloquence de saint Chrysostôme, ni la profondeur de Tertullien, ni cet immense besoin d'aimer qui surabondait dans la belle ame de saint Augustin. Saint Ambroise seul, et le pape Grégoire I, que le monde a surnommé Grégoire-le-Grand, et que l'Eglise a mis au nombre de ses saints, recevaient ses hommages sans restriction.

Quel fut mon étonnement, après l'avoir entendu mettre en avant tant de propositions qui me semblaient autant d'hérésies, à l'exception de son admiration pour saint Ambroise que je partageais, de le voir tracer un aperçu, qui me parut on ne peut plus judicieux, des principales lumières de l'église gallicane. Il préférait à l'aigle de Meaux le cygne de Cambrai, « parce que, disait-il, lorsqu'on lit ou que l'on entend les grands orateurs chrétiens, il faut moins admirer en eux les efforts qu'ils font pour convaincre que les preuves de leur propre persuasion. Or, cette persuasion est vivante dans chacune des pages de Fénélon, tandis que Bossuet, en m'élevant avec lui jusqu'au ciel, me laisse parfois des doutes sur sa propre croyance; on dirait que, se partageant les saints mystères de la vie

future, l'un veut sauver les ames en leur offrant l'image du paradis, l'autre en les effrayant par le tableau de l'enfer. Cependant, ajouta-t-il, il est parmi vous un homme que je préfère à tout, et cet homme est Massillon. » Je ne pouvais revenir de ma surprise; elle augmenta encore quand j'entendis le jeune abbé étendre ses jugemens jusque sur les écrits des philosophes, qu'il comparait aux orateurs chrétiens. « Je ne me laisse point imposer, dit-il, par ce que les hommes écrivent, mais je cherche à démêler quelle est la pensée maîtresse de leur conscience, et, comme c'est toujours vers ce but unique que j'ai dirigé mes lectures, je pourrais dire que le besoin, que la conscience d'un Dieu se manifeste dans tel philosophe malgré ses vains efforts pour combattre la divinité, et que cette conviction ne se trouve pas toujours dans tel autre ouvrage écrit en faveur de la religion. Un élève de l'Académie de France à Rome, avec lequel je m'étais lié, me prêta, il y a deux ans, un ouvrage moderne qui jouit parmi vous d'une grande réputation, c'est *le Génie du Christianisme*. — Oh! interrompis-je, c'est un des plus beaux ouvrages qui aient été écrits dans notre

langue, et l'on ne peut révoquer en doute la vraie piété de l'auteur. — C'est pourtant ce que j'allais faire ; il m'a semblé que c'était par des moyens matériels qu'il exaltait l'essence divine ; qu'il faisait de notre religion mystérieuse une espèce de paganisme chrétien pour l'opposer au paganisme des anciens. Si, au contraire, vous lisez attentivement les œuvres du plus grand de vos poètes, je ne dis pas seulement *Esther* et *Athalie*, mais même ses tragédies profanes, partout vous retrouverez un homme chez lequel l'amour de Dieu est spontané et comme inséparable de son être. » Ce jugement paraîtra sans doute paradoxal à bien du monde, mais je le trouvai si singulier, que je me promis bien de ne pas l'oublier.

Lorsque le dîner fut fini, je cherchai à lier conversation avec le vieux chanoine, et nous nous assîmes sur un canapé pendant que la maîtresse de la maison arrangeait une partie de pharaon. « Monsieur votre neveu, lui dis-je, me paraît l'homme le plus inexplicable que j'aie vu de ma vie ; pardonnez-moi si je m'en ouvre aussi librement avec vous, mais je ne puis concevoir comment la même tête peut renfermer à

la fois tant d'idées justes et tant d'idées fausses; pendant le dîner j'étais à la torture pour savoir s'il fallait prendre sérieusement ce qu'il avait dit d'abord; je vous avoue que je n'y suis plus du tout. — Ah! Monsieur, me répondit-il en souriant, il a été fort raisonnable aujourd'hui, et vous l'avez vu dans un de ses bons jours. Vous voyez en lui ce que peut produire l'abus des connaissances; chez lui tout est passion; il s'est livré à l'étude avec une ardeur, bien rare aujourd'hui parmi les jeunes ecclésiastiques de Rome; mais son imagination toujours exaltée ne permet pas à la réflexion d'arriver jusqu'à lui; ce qu'il sait est inouï, mais il ne sait pas savoir; aussi se jette-t-il en mille contradictions; et s'il n'était dans sa conduite d'une régularité irréprochable, vingt fois l'intempérance de sa langue l'aurait fait interdire; mais il est fort protégé par plusieurs cardinaux, et j'espère qu'avec le tems la raison viendra le mûrir. Je vous remercie beaucoup de n'avoir point relevé ses folies; c'est un torrent que rien ne peut arrêter, et qu'il faut laisser passer; pour moi qui en ai l'habitude, je me range en n'écoutant pas. A l'époque de l'enlè-

vement de sa sainteté, j'ai cru qu'il deviendrait fou, et j'ai craint qu'il ne commît quelque imprudence qui pouvait le perdre; depuis cette déplorable époque, la police française a toujours les yeux sur lui, car on sait qu'il a beaucoup d'empire sur l'esprit d'un grand nombre de Romains, surtout parmi les habitans de Transtevere, où il était desservant d'une cure avant de devenir mon collègue au chapitre de Saint-Jean; ordinairement on n'y arrive pas si jeune; mais, comme je vous l'ai dit, il est fort protégé par quelques membres influens du sacré collége; et comme vous avez pu vous en apercevoir, cela ne le rend guère indulgent pour eux. — Monsieur, dis-je à l'abbé, vous me paraissez si bon et si obligeant, que, si je ne craignais d'être indiscret, je vous adresserais quelques questions sur le pape. Je voyage uniquement pour voir et pour m'instruire, et vos anciennes fonctions de bibliothécaire du Vatican ont dû vous mettre à même de connaître une foule de particularités relatives à sa sainteté. — Je suis on ne peut plus flatté de cette marque de confiance, et j'y répondrai autant que je le pourrai. — Vous avez dû éprouver

un vif chagrin quand vous avez vu emballer les archives du Vatican pour les conduire à Paris. — Sans doute, Monsieur ; mais ce n'est pas là le plus grand mal qu'on nous ait fait ; j'étais attaché à ces ouvrages précieux comme un pasteur à ses brebis ; que voulez-vous qu'il fasse contre les loups ? — J'ai été surpris qu'un jeune prélat, neveu du prince Altieri, ait consenti à venir à Paris, et à escorter tant d'objets enlevés à Rome ? — Permettez-moi de prendre sa défense ; l'abbé Altieri ne pouvait empêcher l'espèce d'exil que subissaient nos manuscrits, et c'est uniquement la crainte de s'en séparer qui l'a engagé à s'exiler avec eux ; si jamais ils nous sont rendus, ce sera un grand bonheur que l'un de nos compatriotes ait suivi toutes les phases de leur dérangement. — Vous avez dû trouver, en compulsant ces manuscrits, une foule de choses inconnues au commun des hommes ? — Moins que vous ne le croyez ; la plupart des bons auteurs ont été imprimés, et les éditeurs ont toujours obtenu facilement la permission de consulter les manuscrits du Vatican, et les livres de la bibliothèque que depuis trois siècles les papes se sont presque tous plus

à augmenter. — Est-il vrai que ce soit une opinion généralement répandue à Rome, que jamais aucun pontificat n'égalera la durée du règne de saint Pierre, qui fut, je crois, de vingt-cinq ans? — Je ne sais ce qu'il en sera pour l'avenir, mais jusqu'ici cette croyance a été justifiée par l'événement ; un seul pontificat a outrepassé un quart de siècle, et ce fut celui d'un anti-pape dont je ne me rappelle pas le nom en ce moment ; un grand nombre sont morts dans la vingt-cinquième année de leur règne ; mais aucun n'en a vu la fin ; en général, on peut fixer à sept ans le terme moyen de la durée d'un pontificat ; Pie VI a régné vingt-trois ans, et j'ignore le nombre d'années que Dieu réserve au saint pontife dont l'absence plonge l'église romaine dans le deuil. Vous savez que Barnabé Chiaramonti naquit à Cesène, l'une des jolies villes du royaume d'Italie, dont l'évêque était suffragant de l'archevêque de Ravenne. On lui a supposé la vaine gloriole d'appartenir à la noble maison de Clermont-Tonnerre, mais c'est une supposition bien gratuite. — Je puis même, monsieur l'abbé, vous raconter à cette occasion une anecdote peu connue, et dont j'oserais ga-

rantir l'authenticité : Jamais homme, peut-être, n'a été plus soumis que Bonaparte à l'influence des grands noms ; l'héritier des anciens ducs de Clermont-Tonnerre est aujourd'hui chambellan de l'une de ses sœurs, la princesse Borghèse ; supposant dans le pape cette prétention dont vous parliez tout à l'heure, Bonaparte adressa un jour la parole à M. de Clermont-Tonnerre, et lui dit : « Le pape se prétend de votre fa- » mille ; n'est-ce pas que cela n'est pas vrai ? » C'est un petit *gentillâtre* de Cesène. » — Que de pareilles idées sont loin du cœur de sa sainteté ! Pie VII tenait à son prédécesseur par les liens du sang ; il était moine bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin lorsque Pie VI lui conféra successivement les évêchés de Rivoli et d'Imola, puis enfin le revêtit de la pourpre romaine. Quand Bonaparte entra en conquérant dans l'Italie, ce général qui depuis....... alors il fut touché de la piété du saint évêque, et épargna au diocèse d'Imola une partie des maux que la guerre traîne toujours à sa suite. Pie VI mourut en France vers la fin de 1799 ; l'église, sans être alors dans un abattement de la même nature que celui qu'elle ressent aujourd'hui,

souffrait cruellement des plaies que l'impiété lui avait faites en France, et l'Italie était toute troublée par l'invasion de vos armées. Ce ne put donc être à Rome, mais à Venise que le conclave s'assembla au mois de décembre de la même année. C'est depuis long-tems un proverbe romain que, qui entre pape au conclave en sort cardinal : deux concurrens étaient portés au trône pontifical; c'étaient les cardinaux Bellezoni et Mathei; pendant trois mois les voix furent partagées entre eux, sans que ni l'un ni l'autre pût réunir le nombre voulu; toutes les voix se reportèrent sur l'évêque d'Imola, qui fut élu à l'unanimité. Je vous dirai qu'il en arrive presque toujours ainsi, car si l'un des deux concurrens venait à l'emporter, les cardinaux craindraient qu'il n'étendît sa disgrâce sur les partisans de son compétiteur. — Je me rappelle parfaitement cette époque; on regarda l'élévation de Chiaramonti comme favorable à la France, ou du moins comme contraire à l'Autriche, qui même eut l'infamie de ne pas permettre au nouveau pape de traverser les états italiens dont elle s'était emparée après en avoir dépossédé les Français; Pie VII fut obligé de s'embarquer à

Venise, et ce fut pendant qu'il voguait sur l'Adriatique, que la bataille de Marengo nous rendit de nouveau maîtres de l'Italie. — Je n'ai point oublié ces grands événemens; le bruit de cette mémorable victoire retentit dans Rome; et, aveugles que nous étions, nous en éprouvâmes une joie véritable; dans sa folie, la jeunesse de Rome rêvait le rétablissement de son antique république; le premier consul ne compta ici que des partisans et de sincères admirateurs de sa gloire, quand on le vit commencer des négociations avec le saint-siége pour le rétablissement de l'église de France; l'esprit conciliant de Pie VII et sa douceur évangélique étaient bien faits pour triompher de tous les obstacles, et vous savez jusqu'où il poussa la complaisance, dans l'espoir de maintenir la France dans le giron de l'église; il n'écouta point les avis du sacré collége, qui s'opposait à son malheureux voyage de Paris; il partit, et le monde entier sait que depuis ce tems sa vie n'a été qu'un tissu de dégoûts, avant que votre empereur, enivré par de nouvelles victoires, osât en venir aux derniers excès. Le 22 février 1808 Napoléon fit envahir Rome et l'état romain par le général

Miollis, qui depuis ce tems est gouverneur de Rome. Le saint père se renferma dans le palais Quirinal, d'où il ne sortit que le jour où, cédant à la force, il en fut enlevé. — Depuis la mort de l'infortuné héritier du nom et de la valeur du grand Condé, aucune action de la vie de Bonaparte ne fut plus unanimement désapprouvée, même en France, et pour l'honneur de mon pays, je me plais à vous en donner l'assurance. Mais, je vous prie, que dois-je penser d'une chose dont je n'ai entendu parler que vaguement, et qui excite au dernier point ma curiosité: comment eut lieu l'excommunication que le gouvernement a tenue si secrète, et dont il n'aurait pas été prudent de parler en France, et même en Italie? — D'après la connaissance que vous avez du caractère du pape et de sa patiente résignation, vous pouvez bien penser qu'il a fallu qu'il soit poussé à bout pour en venir à cette extrémité; il a fallu que Bonaparte ait voulu le faire consentir à ce qui était alors hors de son pouvoir, à lui céder la propriété de l'état romain. La tiare est une couronne dont le pape n'est que dépositaire; ne pouvant plus, comme au tems de Jules II, opposer la force à la force, c'est

après avoir long-tems souffert qu'il eut recours à la seule arme qui fût à sa puissance. Il ne s'aveugla point sur les effets que pouvait produire dans le tems où nous vivons un bref d'excommunication ; mais, premier soldat de l'église, il voulut du moins tomber au poste qu'il ne pouvait défendre. C'est le 11 juin 1809 que ce bref fut lancé ; en voici la teneur, car je l'ai gravé dans ma mémoire, tant les copies en ont été scrupuleusement recherchées dans Rome. — Voudriez-vous me permettre de l'écrire au crayon? — Très-volontiers. »

L'abbé eut la complaisance de me dicter ce qui suit, et pour l'écrire, nous passâmes dans un petit cabinet où nous nous trouvâmes seuls.

PIE VII, PAPE, A L'EMPEREUR DES FRANÇAIS.

« Par l'autorité du Dieu tout puissant, des » saints apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre, » nous déclarons que vous et tous vos coopéra- » teurs, d'après l'attentat que vous venez de » commettre, vous avez encouru l'excommuni- » cation dans laquelle (selon la forme de nos » bulles apostoliques qui, dans des occasions » semblables, s'affichent dans les lieux accou-

» tumés de cette ville), nous déclarons être
» tombés tous ceux qui, depuis la dernière in-
» vasion violente de cette ville, qui eut lieu
» le 22 février de l'année dernière, ont com-
» mis, soit dans Rome, soit dans l'état ecclé-
» siastique, les attentats contre lesquels nous
» avons réclamé, non-seulement dans le grand
» nombre de protestations faites par nos secré-
» taires d'état, qui ont été successivement
» remplacés, mais encore dans nos deux allo-
» cutions consistoriales des 14 mars et 11 juil-
» let 1808. Nous déclarons également excom-
» muniés tous ceux qui ont été les mandataires,
» les fauteurs, les conseillers, et quiconque au-
» rait coopéré à l'exécution de ces attentats,
» ou les aurait commis lui-même. »

» Le lendemain, reprit l'abbé après avoir fini de dicter, on afficha ce bref dans Rome, et il fut enlevé, par ordre du général Miollis, aussitôt qu'il en fut informé; un courrier fut expédié vers Napoléon, alors en Autriche; on attendait avec anxiété le résultat de cette mesure, lorsque le 7 juillet suivant, le palais Quirinal fut investi par un gros de troupes françaises, commandées par le général Radet. Enlevé pendant la nuit, le saint père dut céder à la violence.

et les plus zélés partisans de Bonaparte, n'osant l'absoudre d'une telle action, se sont contentés de dire que sans doute on l'avait servi avec un zèle qu'il était incapable d'approuver; je cherchai à m'attacher à cette idée, mais les malheurs que l'on se plaît à appesantir sur ce saint homme, depuis son enlèvement, ne servent que trop bien à faire percer la vérité. — A Dieu ne plaise que j'aie jamais la pensée de justifier Napoléon ; certes, ce tissu d'atrocités est infâme; toutefois ne vous semble-t-il pas voir l'empreinte du doigt de Dieu qui ne veut pas que l'on dévie jamais de la justice éternelle? Le pape, je le pense comme vous, a dû tout tenter et se résigner à tout, plutôt que disposer du patrimoine de Saint-Pierre ; mais pouvait-il disposer du patrimoine de Saint-Louis?....... » L'abbé se disposait à me répondre, et je ne sais ce qu'il aurait pu me dire, quand la maîtresse de la maison vint se plaindre de ce que nous n'étions pas à la société ; nous rentrâmes donc dans le salon, où je ne fus pas peu surpris d'entendre le jeune abbé qui chantait des barcaroles en s'accompagnant de la guitare.

— N° XLVII. —

TERREUR ET FOLIE.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas
Nocturnos lemures, portentaque.

HORACE.

Songes, devins, sorciers, fantômes imposteurs,
Prodiges, noirs esprits et magiques terreurs.

J'AI souvent cherché à croire à l'égale dispensation des biens et des maux, mais j'ai vu des hommes si malheureux sans qu'il y eût de leur faute, d'autres que la fortune semblait prendre tant de plaisir à garantir des piéges que leur tendait leur propre imprudence, que je me suis arrêté avec chagrin à cette idée : Le bonheur n'est pas moins souvent l'effet du hasard que le prix de la vertu. Mais qu'est-ce que le bonheur? où est-il? en quoi consiste-t-il? n'offre-t-il pas

autant de variétés qu'il y a de caractères différens? Pour les uns, il est dans l'agitation des camps, dans le tumulte des armes; pour les autres, dans la monotonie de la vie, dans un laisser-aller qui n'est pas tout-à-fait de l'insouciance, mais qui naît du dédain des choses humaines. Je ne connais rien de plus délicieux que l'histoire de ce sophi de Perse auquel ses médecins conseillèrent, comme remède unique à une maladie qui semblait incurable, de porter pendant trois jours la chemise d'un homme heureux. On chercha vainement dans tous les rangs, dans toutes les classes; enfin, dans un des faubourgs d'Ispahan, on trouva, ou plutôt on ramassa un pauvre diable dans un état complet d'ivresse, et couvert de haillons: c'était le seul homme heureux qu'il y eût dans toute la Perse; le sophi va donc être guéri; mais, qui l'aurait cru? le seul homme heureux..... n'avait pas de chemise! Dans le monde, on confond souvent les jouissances avec le bonheur, mais les jouissances sont fausses et le bonheur toujours vrai. J'ai vu porter envie à des hommes riches et vraiment malheureux, et ceux-ci plaindre des gens que je savais être heureux. Le plus

grand nombre suit les chances ordinaires de la vie et la voit s'écouler, avec plus ou moins de résignation, dans une alternative de peines et de plaisirs, de chagrins et de jouissances; mais que dire de ces privilégiés du malheur qu'une cruelle fatalité destine à être le jouet de ses caprices? Par quel enchaînement de circonstances le même homme est-il écrasé sous le poids de douleurs insupportables? comment peut-il perdre les objets de sa tendresse, devenir criminel sans cesser d'être vertueux, et ne trouver de consolation horrible que dans la perte de cette misérable raison dont nous sommes si fiers, et qui ne nous empêche pas de faire tant de sottises? Lisez ce qui suit.

Luigi et Uberto, deux jeunes Romains, avaient été élevés ensemble à l'université de Padoue; revenus dans leur patrie, ils s'y étaient adonnés à la culture des arts, dont le charme ajoute à l'amitié, et même à l'amour. On les désignait sous le nom des *inséparables :* Luigi s'était voué à la composition musicale, et Uberto à la peinture. Luigi avait une sœur; elle inspira les plus tendres sentimens à Uberto, et bientôt les deux amis devinrent frères. Tout ce qui peut embellir

l'existence semblait réuni pour le bonheur de cette famille exemplaire : les tableaux d'Uberto étaient estimés des connaisseurs ; on applaudissait les opéras de Luigi. Hortensia, la plus heureuse des femmes et des sœurs, devint la plus heureuse des mères ; deux enfans, fruits de son union avec Uberto, s'élevaient sous ses yeux, lorsque Luigi fut appelé à Florence pour y composer un opéra. Il hésitait à quitter sa sœur et son ami, mais, comme dans le même tems un seigneur napolitain avait offert à Uberto des travaux avantageux, il fut décidé, quoique à regret, qu'ils accepteraient, chacun de leur côté, les propositions qui leur étaient faites ; qu'Hortensia et ses enfans accompagneraient Uberto à Naples, et qu'après une absence de cinq ou six mois au plus, ils se retrouveraient à Rome. Déjà les deux amis avaient parcouru ensemble la Toscane et la belle campagne de Naples, dont les souvenirs, les riches paysages et les antiquités ont tant d'influence sur le génie des artistes. Ils se quittent avec l'idée de se revoir. Tout réussit au gré de leurs souhaits : les travaux d'Uberto sont généreusement récompensés par un seigneur qui a su apprécier ses talens, et, contre l'ordi-

naire, Luigi n'a pas eu à se plaindre de la parcimonie de l'*impressario*. Dans les lettres qu'ils se sont adressées, ils sont convenus de partir de manière à arriver à Rome le même jour : c'est le 15 d'avril qu'ils devaient être réunis de nouveau pour ne plus se séparer. Luigi arrive au jour dit, d'assez bonne heure, étant parti de grand matin de *Civita-Vecchia;* grâce aux soins d'une vieille servante, il trouve tout parfaitement en ordre dans la maison, et fait faire pour son frère et sa sœur les préparatifs du souper. Il les attend avec impatience, mais sans inquiétude. Cependant, la journée entière se passe, la soirée est avancée, et personne ne vient. A onze heures du soir, il prend le parti de se coucher, attribuant leur retard à quelqu'un de ces contretems si fréquens en voyage. Il dormait depuis deux heures, quand un bruit soudain le réveille ; il se lève à la hâte, et court au devant de sa sœur pour l'embrasser ; mais elle n'y était pas : il voit le malheureux Uberto la figure et les mains couvertes de sang ; deux hommes l'accompagnaient. En apercevant Luigi, Uberto jette un cri de désespoir, se précipite dans ses bras, et reste long-tems sans connaissance.

L'un des deux hommes qui soutenaient Uberto raconte à Luigi comment, à quatre lieues de Rome, ils ont été assaillis par une troupe de brigands armés; comment Uberto, trahi par de lâches compagnons de voyage, s'est vainement défendu contre ses assassins; comment il était étendu, baigné dans son sang, quand, enfin, eux et d'autres voyageurs sont arrivés sur la place. Le conducteur était grièvement blessé, deux des compagnons de voyage d'Uberto avaient disparu avec les brigands, et l'on n'avait retrouvé aucune trace d'une jeune femme et de deux enfans qui complétaient la voiture. Uberto ne donnait, de tems à autre, quelques signes de vie que pour prononcer le nom d'Hortensia; et Luigi, non moins désespéré que son ami, conservait cependant ce courage que donne au malheur la vue d'un homme encore plus malheureux que soi, et qui ne saurait se passer des secours de l'amitié. Quand Uberto revint à lui, il ne se laissa point aller au désespoir; il était jeune et Italien : la jeunesse conserve toujours l'espérance, et un Italien ne perd jamais le besoin de se venger. Ses blessures lui avaient fait perdre beaucoup de sang, mais elles n'étaient point

profondes. Le jour, la nuit, il demandait Hortensia et ses enfans : Luigi, pour le calmer, le flattait, sans oser se flatter lui-même, d'un avenir plus heureux, et lui disait : « Nous les retrouverons ! — Oui, nous les retrouverons ! répondait Uberto ; mais quand ? mais comment ? Mes blessures sont guéries ; marchons à leur recherche ! »

Uberto cherchait vainement à se rappeler si, pendant son séjour à Naples, Hortensia avait été l'objet d'hommages inconsidérés ; mais la liberté dont elle avait toujours joui ne lui permettait pas de s'arrêter à des idées d'enlèvement. Cependant, les voyageurs qui lui avaient porté secours avaient assuré de nouveau qu'on n'avait découvert aucun vestige de ce qu'elle était devenue. Il se perdait dans des conjectures que sa raison répudiait, mais qui revenaient sans cesse tourmenter son imagination : le bonheur avait pour toujours fui loin de lui. Pour caresser ses désirs, Luigi fit les apprêts de leur départ ; cherchant à réveiller dans l'ame d'Uberto son ancienne adoration pour l'antiquité ; calculant, d'ailleurs, que la fatigue du corps est un moyen de repos pour l'esprit, il lui proposa

de voyager à pied et de parcourir les *Calabres*. Jetés dans des routes inconnues, gravissant des sentiers inaccoutumés, tantôt ils pénétraient dans des vallées incultes, et suivaient les bords d'un torrent; tantôt la vue d'une nature agreste et sauvage semblait porter le calme dans l'ame d'Uberto, dont la douleur profonde se changeait, peu à peu, en une rêveuse mélancolie.

Après plusieurs jours de marche, ils se trouvèrent près de la côte orientale de l'Italie, sur les bords délicieux du *Servaro*. Des deux côtés s'élèvent des montagnes couvertes de forêts touffues et immenses, qui ombragent le fleuve et la vallée profonde dans laquelle coulent ses belles eaux. Comme ils côtoyaient la rive gauche du Servaro, ils arrivèrent un soir à une maison de chasse du roi de Naples, où ils reçurent la plus bienveillante hospitalité. « Ce n'est pas ici que nous les retrouverons! disait Uberto. — Pourquoi? répondait Luigi. »

Le conservateur des chasses, qui les avait si bien accueillis, semblait absorbé dans une profonde douleur, et sa tristesse n'échappa point aux yeux de Luigi : il se hasarda à lui faire quelques questions, et apprit que cet excellent

homme gémissait depuis trois mois sur l'enlèvement d'une fille unique et chérie. Cette coïncidence de malheur amena entre eux une réciprocité de confiance, à la suite de laquelle le vieux gardien des chasses dit qu'il croyait qu'une troupe de Calabrais tenait son camp non loin des anciennes ruines de Cannes, mais que personne n'osait en approcher. Luigi et Uberto se dirigèrent de ce côté. Ils visitèrent l'ancienne *Troja*, bâtie sur une éminence, et que l'on regarde comme la clé des Apennins; ils gravirent la dernière montagne, d'où ils descendirent dans l'immense plaine de la *Pouille*, par des terres en friche et couvertes de poiriers sauvages. Vers le milieu de la plaine, ils trouvèrent *Toggia*, l'une des principales villes de la Capitanate, s'arrêtèrent à vingt milles plus loin, à *Manfredonia*, et arrivèrent au pied du mont *Gargan*. Trois jours après, ils touchaient à *Cerignole*, et traversèrent une vaste plaine arrosée par les eaux du *Carapelle*. Ce jour-là, on célébrait à Cerignole la fête de l'*Incoronata :* c'est une image de la Vierge qui a été trouvée dans un arbre, et pour laquelle on a une grande vénération. Le lendemain, de grand matin, ils suivirent la rive

droite de l'*Ofanto ;* mais le guide qui les conduisait s'étant égaré, ils n'arrivèrent qu'à la nuit sur les vestiges de la ville de Cannes. Le long du chemin, le guide avait cherché à les détourner de leur entreprise, leur assurant que le chemin n'était pas sûr, et que des hommes qui ravageaient la campagne se réfugiaient la nuit dans de vastes souterrains où, depuis des siècles, aucun voyageur n'avait osé pénétrer. « Quand on en approche pendant la nuit, ajouta le guide, on entend des cris étouffés, des gémissemens plaintifs ; la nuit vient, si vous voulez m'en croire, allons-nous-en. Il y a pourtant le seigneur Rodolphe qui habite les ruines de Cannes, et de cela il y a peut-être plus de cent ans, car j'en ai entendu parler à mon grand-père, qui en avait entendu parler à son père. Tenez, c'est lui que vous voyez là-bas, enveloppé dans un manteau, qui se promène derrière ces grandes pierres blanches. Eh! ma foi! le voilà qui vous regarde ; si vous m'en croyez, allons-nous-en bien vite. — Non, interrompit Uberto ; retourne à Cerignole, et dis que nous y serons demain. »

Uberto aurait donné sa vie pour revoir Hor-

tensia; Luigi aurait sacrifié la sienne pour sa sœur et pour son ami. Armés chacun d'une espingole et d'un sabre, ils avaient de quoi se défendre, et ils étaient d'ailleurs trop malheureux pour songer à aucun danger. Leur guide parti, ils se dirigèrent vers le seigneur Rodolpe, et lui demandèrent un gîte pour la nuit, afin de pouvoir visiter le lendemain les ruines d'une ville que le triomphe d'Annibal a rendue si fameuse. Le seigneur Rodolphe leur dit de le suivre; il ne leur parut pas aussi vieux qu'ils s'y attendaient, d'après ce que leur avait annoncé leur guide; ses joues étaient bordées d'une barbe cuivrée, et sa figure exprimait tout à la fois quelque chose d'aimable et de féroce, de galant et de sanguinaire. Arrivés près d'une auge de marbre, surmontée d'une arche antique, qui reçoit les eaux d'une fontaine, Rodolphe tira le cordon d'une sonnette, et deux hommes masqués vinrent lui ouvrir : « Si vous voulez, dit-il à Luigi et à Uberto, passer ici la nuit, il faut que vous déposiez vos armes; on vous les rendra demain au moment de votre départ. » Bien que cette proposition jetât dans leur ame un effroi involontaire, ils s'y soumirent, pensant qu'il était

trop tard pour reculer. Une fois désarmés, Rodolphe leur fit traverser plusieurs souterrains et les conduisit dans la salle qu'il leur destinait; c'était une vaste chambre, froide, humide, sur les parois de laquelle on distinguait d'antiques mosaïques. Rodolphe déposa une lampe de bronze sur la cheminée, leur souhaita une bonne nuit et ferma la porte avec de gros verroux. « Mon ami, dit Luigi à Uberto, n'as-tu point de soupçons. — Hélas! comment veux-tu que je m'y livre! une seule idée m'occupe; je voudrais les revoir et mourir! — Je ne sais; mais un pressentiment me dit que tu les reverras! Conservons-nous pour Hortensia, pour tes enfans! Que quand ils reviendront à Rome nous ne leur causions pas la même douleur que leur absence nous cause en ce moment! tu les reverras, sois-en sûr! »

Cet espoir pénétra dans l'ame d'Uberto et y amena des idées moins funestes; il se figura que c'était pour sa propre sûreté que Rodolphe les avait désarmés, et jugea que leurs craintes pouvaient bien être chimériques. Exténués de fatigue, ils examinèrent le lit où ils devaient se coucher, mais ils furent repoussés par sa malpro-

preté dégoûtante, et comme il y avait dans un des coins de la cheminée plusieurs brassées de bois sec, ils allumèrent un grand feu, et se mirent chacun dans un vieux fauteuil, où ils résolurent de passer la nuit. « Ah! mon cher Luigi, s'écria Uberto en s'asseyant, admire notre bonheur; nous ne sommes pas tout-à-fait sans défense; j'ai encore mes deux pistolets qui sont restés dans la poche de mon habit! ils sont chargés à balle; prends-en un, je garde l'autre; veillons chacun notre tour; livre-toi au sommeil, tu en as plus besoin que moi; si je m'endors, je t'éveillerai; tu me l'as dit, je veux t'en croire; nous les reverrons! »

Luigi ne tarda pas à s'endormir, et Uberto se laissa aller au vague de ses pensées; ses regards étaient fixés sur le foyer, quand tout à coup la cheminée et le mur contre lequel elle est adossée s'éloignent lentement. La chambre dans laquelle il était a disparu; il n'est plus dans un souterrain froid et humide, mais à l'entrée d'une salle immense, étincelante de mille lumières; une vaste table est préparée pour un festin somptueux; l'onix, l'agate, le cristal de roche, y brillaient rehaussés par l'éclat de l'or. Deux

portes latérales s'ouvrent, et il voit entrer une foule de sénateurs revêtus de la toge romaine, de jeunes esclaves couronnés de fleurs, et des femmes éblouissantes de parure et de beauté. Tous se rangent en silence sur deux files, et attendent dans l'attitude du respect, quand par une porte du milieu s'avance un personnage portant avec élégance un manteau de pourpre étoilé d'or. Les sénateurs se prosternent contre terre; des joueurs de flûte font retentir l'air de sons harmonieux; Uberto croit reconnaître, il reconnaît Rodolphe, mais la foule des convives le saluait du nom de César, et l'infâme Agrippine, sollicitant les incestueux baisers de son fils, ne lui laisse plus aucun doute; il voit Néron environné de sa cour. Penché sur un lit antique, il reçoit quelque tems avec dédain les flagorneries de cette foule de courtisans et de femmes qui disputent à sa mère la gloire de ses embrassemens. Soudain il se lève, et s'avançant vers Uberto : « Jeune étranger, lui dit-il, en le prenant par la main et l'invitant à s'asseoir à ses côtés, je lis dans ton ame l'étonnement que produit sur toi l'apparition d'un prince que l'on croit mort depuis tant de siècles; tu partages sans

doute l'horreur que mon nom inspire à toute la terre; mais Néron ne méritait pas la mort; les dieux l'ont condamné à vivre et à mourir tous les jours, jusqu'à ce qu'il ait subi autant de trépas qu'il a commis de crimes : ainsi le veut l'éternelle justice. Elle m'a assigné pour demeure le lieu où triompha le plus grand ennemi de Rome, long-tems avant que l'univers ait retenti du bruit de mes folies. Et cependant je n'étais point né cruel; mais quand la flatterie est assise dans le palais d'un empereur, le crime ne tarde pas à l'habiter. Regarde-les ces courtisans; vois ma mère, qui la première sollicita mes jeunes désirs; les voilà tels qu'ils apparaissent aux yeux de la divinité! » Comme il parlait ainsi, les vêtemens de ces hommes et de ces femmes tombèrent comme par enchantement; il les vit nus; leur peau devint insensiblement pâle et livide, puis se détacha et tomba en lambeaux corrompus que se disputaient des milliers de reptiles. Cette assemblée, tout à l'heure si brillante, n'offrait plus aux yeux d'Uberto que le spectacle hideux de squelettes animés, dont les os froissés les uns contre les autres, bruissaient comme les grincemens de dents d'un supplicié.

« Voilà mon unique jouissance, reprit le maître du souterrain, qui seul avait conservé sa forme première ; leur souffrance est le seul allégement à mes maux, et chaque nuit je serai témoin de leurs horribles douleurs jusqu'à ce qu'un homme vertueux répande mon sang, et voilà pourquoi j'ai soin de désarmer tous ceux que leur témérité attire en ces lieux et qui me demandent un asile. » Uberto, respirant à peine, ne savait s'il était destiné à délivrer ces misérables, et déjà il portait la main sur l'arme qu'il avait cachée, quand du milieu d'un nuage grisâtre qui s'épaississait au dessus de sa tête, il voit sortir une femme ; il la reconnaît, c'est Hortensia ; elle lui présente ses deux enfans : « Ne veux-tu donc pas nous délivrer, lui dit-elle? » A ces mots, à ce son de voix divin, il prend l'arme avec précaution, la passe insensiblement sous son bras gauche, l'appuie sur la poitrine du monstre, lâche la détente, le coup part. A ce bruit tout a disparu ; Néron, son horrible cour, les squelettes, Hortensia, ses enfans, les lumières brillantes, tout s'est évanoui dans l'air ; Uberto se retrouve devant la cheminée revenue à sa place. Il tient encore son pistolet à la main ;

l'odeur de la poudre le suffoque ; il appelle Luigi, il le cherche ; Luigi était étendu à ses pieds ; il venait de tuer son frère et son ami. Il s'était endormi ; un songe affreux avait amené cette réalité plus horrible encore. Dès cet instant sa raison fut entièrement perdue ; il acheva de subir dans un hospice de Rome le supplice de la vie. On ne sut jamais ce qu'Hortensia était devenue ; on apprit seulement que le jour même où Uberto et Luigi avaient quitté Rome, des pâtres avaient retiré du Tibre les cadavres d'une jeune femme et de deux enfans.



— N° XLVIII. —

LE CONCLAVE.

—

Là, plus tremblant pour soi que pour le saint collége,
Il parle aux cardinaux, restes de son cortége,
Vieux princes du conclave, apôtres décorés, etc.
M. Lemercier.

L'Église a été de tout tems le pays de l'égalité, et l'on a vu rarement le choix des conclaves tomber sur des candidats appartenant à des familles revêtues des dignités mondaines. Bien que pour être élu il ne soit pas nécessaire d'être cardinal, ou même évêque, ou prêtre, c'est presque toujours sur un de ces membres du sacré collége que se réunissent les suffrages ; mais malheureusement il est rare que le mérite, la vertu, la piété et le savoir dirigent les choix. C'est un singulier gouvernement que celui qui a pour chef

un vieillard élevé loin des affaires publiques, qui, par sa nature, doit offrir nécessairement des règnes d'une plus courte durée que dans les royaumes héréditaires. Chaque fois qu'un pape meurt, on est sûr de voir changer l'administration de l'état, et cette calamité est, avec le népotisme, ce qui s'oppose le plus directement à la prospérité de Rome. Comment les finances, cette ame des nations qui ne sont point conquérantes, pourraient-elles être florissantes, lorsque tous les sept ou huit ans il faut prélever sur de modiques revenus des sommes considérables pour enrichir toute une nouvelle famille? Ceux qui aspirent à la tiare ont ordinairement grand soin de se présenter à l'opinion comme des saints; aussi dit-on proverbialement à Rome, que les papes se font hommes le lendemain de leur exaltation. On en a vu même s'engager par serment à ne point recevoir leur famille à Rome pendant la durée de leur pontificat. C'est ce qu'avait fait Alexandre VII, long-tems connu sous le nom de Fabio Chigi, et qui fut nonce médiateur du saint-siége aux conférences de Munster, terminées par le traité de Westphalie. Il avait donc juré de ne jamais recevoir ses parens à Rome. Comme

il se trouvait poussé d'un côté par l'amitié qu'il leur portait, et retenu de l'autre par la religion de son serment, le père Pallavicino, fameux casuiste du tems, leva tous ses scrupules en lui faisant comprendre que le serment de sa sainteté l'engageait bien à ne pas recevoir ses parens à Rome même, mais non point sur la route de Sienne à Rome. Alexandre VII, frappé de cette admirable distinction, alla au devant de sa famille, et la reçut au beau milieu du chemin. Aussitôt toutes les dignités, tous les bénéfices pleuvent sur ses parens; son frère Mario est fait gouverneur de l'état ecclésiastique; son neveu Flavio, celui qui fut ensuite envoyé auprès de Louis XIV pour arranger l'affaire des Corses et du duc de Créqui, est nommé cardinal-patron; deux autres neveux, Sigismond et Agostino, sont comblés de pensions jusqu'à ce que le premier ait atteint l'âge où il pouvait, sans trop de scandale, recevoir le chapeau de cardinal, et une suite d'intrigues fait épouser à l'autre une très-riche héritière, nièce du prince Borghèse, lequel prince, au surplus, devait aussi son immense fortune aux profusions de son oncle Paul V.

Pendant que j'étais à Rome, il survint quel-

ques jours de pluie, chose toujours plus désagréable pour les voyageurs qui se trouvent accidentellement dans une ville que pour les habitans qui y font leur résidence habituelle. On a d'ailleurs une existence si triste dans une auberge, que, malgré les attentions de M. et Mme Damon, mon hôte et mon hôtesse, et la conversation de mon fidèle Carlotti, je commençais à craindre de m'ennuyer, au moins pendant la longueur des matinées. Je songeai heureusement à la bibliothèque du Vatican, que je n'avais vue que comme objet de curiosité; je m'y rendis donc sous la sauve-garde d'un parapluie, pendant les quatre jours où nous fûmes privés du beau tems, et j'employai ce tems à faire quelques recherches sur les cérémonies usitées dans les conclaves. C'est la plus auguste des cérémonies de l'Eglise, et j'étais bien sûr de n'en être jamais témoin. Carlotti, à qui je fis part de mon projet, me proposa de m'accompagner, ce que j'acceptai pour le premier jour. Chemin faisant, il me raconta la naïveté d'un Anglais auquel le pape Ganganelli demandait s'il était satisfait de tout ce qu'il avait vu à Rome : «Oui, Saint Père, répondit l'Anglais,

mais je voudrais bien voir un conclave! — Puissiez-vous, répondit Ganganelli, passer votre vie entière à Rome; si vous y mourez avant moi, je vous promets de vous faire ériger un tombeau. » L'érudition de Carlotti me charma, et je lui rendis la monnaie de sa pièce, en lui rappelant à mon tour un trait de la vie de Ganganelli : un jour qu'il avait fait un assez long chemin à pied, accompagné de plusieurs cardinaux, quelques-unes de leurs éminences étant lasses, l'un des cardinaux dit à Clément XIV : « Saint Père, vous devez être bien fatigué! — Moi? répondit le pontife; est-ce que vous me prenez pour un soldat du pape? »

Comme tous les trônes du monde, le trône pontifical a eu ses bons et ses mauvais princes, et si l'on se livrait à quelques rapprochemens historiques pour peser les avantages de l'hérédité, il serait inutile à Rome de remonter jusqu'au tems des douze premiers Césars, dont un seul ne mourut pas de mort violente. Le saint siége a eu ses grands hommes et ses monstres, ce dont on ne peut rien conclure contre la papauté; il y a aussi loin de Borgia à Ganganelli, que de Néron à Titus, que de Louis XI à Henri IV.

Quoi qu'il en soit, il est impossible d'entrer dans le Vatican sans être frappé d'une grandeur majestueuse, sans se souvenir des beaux tems de Sixte-Quint et de Léon X. Bien est-il vrai que ce ne sont pas toujours les papes dont la postérité honore le plus la mémoire qui ont mené la vie la plus édifiante, témoin Léon X, qui dut son élection à la maladie à laquelle on croyait qu'il succomberait, et qui était précisément celle dont mourut François Ier.

En entrant dans la bibliothèque du Vatican, rien n'annonce que l'on soit dans une bibliothèque; on se croirait plutôt dans un salon de peinture, aussi ne s'apercevait-on point des enlèvemens qui avaient été faits. La bibliothèque du Vatican, beaucoup moins nombreuse que celle de Paris, ne se composait que de soixante-dix mille volumes, dont plus de la moitié étaient des manuscrits; là, rien d'apparent, tous les volumes étant enfermés dans des armoires. On y conservait beaucoup de livres écrits sur l'écorce de papyrus d'Egypte. La première pièce est un grand vestibule, où se tiennent les gardiens de la bibliothèque et les lecteurs. La place de premier bibliothécaire était toujours confiée à un

cardinal, et dans cette première pièce sont les portraits de tous ceux qui ont rempli cette place. Les profanateurs de livres et ceux qui les traitent avec négligence m'ont toujours tellement impatienté, que je lus avec un extrême plaisir l'excommunication lancée par Sixte-Quint contre quiconque prendra, déchirera, ou gâtera quelques livres ; personne n'est excepté, pas même le bibliothécaire. La règle était si sévère, que l'on ne pouvait rien enlever sans une autorisation écrite de la main du pape. J'aime cette sévérité, et il me semble qu'en général les lois ne sont jamais trop rigides quand elles frappent des délits positifs, bien déterminés, et qu'on est toujours le maître de ne pas commettre. Les autorités françaises faisaient conserver avec beaucoup de soin ce qui restait de la bibliothèque du Vatican ; les livres, il faut leur rendre cette justice, n'excitaient point la convoitise, surtout des gouverneurs militaires ; et, comme me disait un Italien, ils préféraient *le lire ai libri.*

Je n'ai vu nulle part de tableaux dont le sujet fût mieux adapté aux lieux qu'ils décorent que ceux qui ornent la bibliothèque du Vatican. Ici ce sont les plus anciens bibliothécaires, à la tête

desquels est Moïse, remettant aux lévites les tables de la loi ; là, Esdras rassemble ceux du Pentateuque ; Pisistrate forme la bibliothèque d'Athènes, Démétrius celle d'Alexandre, Auguste celle du mont Palatin; un autre tableau représente Sixte-Quint recevant des mains de Fontana le plan de la bibliothèque même dans laquelle sont ces belles peintures. On y voit aussi les inventeurs des sciences et des lettres, parmi lesquels Adam occupe la première place. Comme rien ne me pressait, je consacrai cette première matinée à l'examen de tous ces objets et à quelques autres salles du Vatican. Mon Dieu! pensai-je en moi-même, en traversant la grande salle qui sert de vestibule aux chapelles, voilà trois tableaux dont j'aurais pardonné la destruction, malgré l'horreur que la destruction m'inspire : l'un représente le massacre de la Saint-Barthelemy, l'autre l'assassinat de l'amiral de Coligny, et le troisième Charles IX approuvant ces horribles exécutions. N'est-ce donc pas assez que l'histoire conserve le souvenir des grands crimes politiques, sans que la peinture s'en montre complice en en reproduisant les traits les plus affreux ?

Les jours suivans, je demandai des livres, où je pris, presque au hasard, des notes sur quelques papes et sur la cérémonie des conclaves. J'aurais désiré lire le manuscrit du discours que Machiavel adressa au pape Léon X, sur la réforme du gouvernement de la Toscane, mais il était au nombre des objets envoyés à Paris. Voici quelques fragmens de ces notes.

Dès que le pape est mort, le camerlingue vient prendre possession du Vatican au nom de la chambre apostolique, et il n'est permis à aucun autre des cardinaux d'assister à cette opération. Il prend les dispositions nécessaires à la garde et à la sûreté de Rome, et sort ensuite du Vatican dans un carrosse magnifique, précédé du capitaine des gardes du pape, et ayant à ses côtés les gardes qui accompagnaient ordinairement sa sainteté. Lorsque cette marche commence, la grosse cloche du Capitole, qui ne sonne jamais que dans cette occasion, annonce à toute la ville la mort du souverain pontife. L'église de Saint-Pierre étant le lieu destiné à la sépulture des papes, s'ils sont morts dans un autre palais, on les transporte au Vatican dans une litière, avec l'étole au cou, et le camail rouge, exposé

à la vue du peuple. La litière est précédée par une partie des chevau-légers, marchant la lance abaissée, et ayant à leur tête leurs timballiers, qui font entendre des sons tristes et lugubres. Ils sont suivis par vingt palefreniers portant des torches, et conduisant autant de haquenées couvertes de housses noires tombant jusqu'à terre. Autour du corps marchent les pénitenciers de saint Pierre, portant chacun un cierge, et chantant des hymnes. Le corps du pape est exposé pendant trois jours, dans l'église de Saint-Pierre, à la vue du peuple, qui vient lui baiser les pieds, ensuite on lui donne la sépulture. Pendant les obsèques, qui durent neuf jours, les cardinaux tiennent plusieurs congrégations, pour confirmer ou destituer les chefs des troupes pontificales, et les officiers de police. On y choisit aussi le gouverneur du conclave, les médecins et les chirurgiens qui doivent donner des soins aux cardinaux pendant la durée de l'élection, et le pharmacien chargé de fournir et de préparer les médicamens qui peuvent leur être nécessaires. Pendant le tems des obsèques, le sacré collége donne audience aux ambassadeurs, qui font à l'assemblée des complimens de condoléance sur

la perte qu'elle vient de faire. En entrant dans la salle d'audience, les ambassadeurs font trois génuflexions, comme si le pape était présent. Lorsqu'ils ont achevé leur harangue, le doyen des cardinaux y répond. Ce n'est que le dernier jour des funérailles que l'on prononce l'oraison funèbre du pape défunt, et c'est par là que finit cette cérémonie.

Le lendemain on dit la messe du Saint-Esprit, dont on invoque les lumières et l'assistance pour l'élection du nouveau pape. Un prélat prononce ensuite un discours latin pour exhorter les cardinaux à faire choix d'un homme digne de remplir une aussi sainte fonction, puis ils entrent processionnellement au conclave, pendant que les musiciens de la chapelle chantent le VENI CREATOR. Lorsqu'ils sont arrivés au lieu destiné pour le conclave, ils se rendent à la chapelle Pauline, où l'on fait la lecture des bulles concernant l'élection du pape. Le doyen du sacré collége fait voir, dans un discours, combien il importe de se conformer à ce que prescrivent les bulles. Quand cette cérémonie est achevée, le maître des cérémonies représente aux cardinaux qu'ils ne doivent point s'enfermer au conclave s'ils ne

veulent pas y rester pendant toute la durée de l'élection. Le gouverneur et le maréchal du conclave placent des sentinelles pour en assurer la sûreté. Les ambassadeurs et les autres personnes intéressées à l'élection ont, le premier jour seulement, la faculté d'y entrer jusqu'à trois ou quatre heures de la nuit, et c'est le tems où les brigues sont le plus actives. Ceux qui aspirent à la tiare, promettent alors monts et merveilles aux chefs des factions; c'est ainsi que le cardinal Ottoboni, élu en 1689, et qui régna sous le nom d'Alexandre VIII, avait promis au cardinal de Bouillon, s'il avait l'assentiment de la France, de donner la place de dataire, l'une des plus importantes de la cour de Rome, au cardinal Delfini; l'élection faite, la place fut donnée au cardinal Cavalchini.

C'est au Vatican que se tient le conclave. Il y a plusieurs salles et plusieurs corridors : dans ces vastes salles on construit quelquefois jusqu'à six chambres pour les cardinaux, et autant pour les conclavistes; en hiver les fenêtres sont murées jusqu'au panneau d'en-haut, l'été elles donnent sur les jardins. Celles des cardinaux n'ont point de cheminée; elles sont meublées avec

une simplicité qui contraste avec le luxe habituel des cardinaux ; la tenture est en serge verte ou violette. Les officiers du conclave font serment de n'en pas révéler les secrets, et deux cardinaux sont nommés pour les reconnaître le lendemain de la clôture. Les conclavistes portent tous une robe uniforme. Anciennement il n'y avait que les cardinaux princes, ou de maisons souveraines qui eussent trois conclavistes ; ensuite cette grâce s'étendit aux cardinaux fils ou frères des ducs et pairs de France, grands d'Espagne et princes romains du premier ordre. Depuis près de deux siècles elle n'a été refusée à aucun des cardinaux étrangers qui l'ont demandée ; mais le plus ordinairement chaque cardinal n'a que deux conclavistes, l'un d'église et l'autre d'épée. On emploie aux usages communs d'autres serviteurs revêtus d'une casaque violette. Au bout de la première loge il y a deux *tours*, comme dans les couvens de femmes, pour recevoir les provisions nécessaires ; c'est aussi par là que les cardinaux et les conclavistes peuvent s'aboucher avec les personnes du dehors, ce qui n'a lieu qu'en vertu d'une permission ; on donne même par là audience aux ambassadeurs qui n'entrent

plus dans le conclave après la clôture. Le maréchal poste ses gardes au dessus de la salle qui conduit au conclave ; il a son appartement au bout de cette salle ; le gouverneur se tient au premier palier de l'escalier. En descendant plus bas, toute la place est garnie de corps-de-garde.

Dans les conclaves, trois cardinaux, savoir, un de l'ordre des évêques, un cardinal-prêtre et un diacre sont préposés pour prendre soin de toutes les affaires qui se présentent, et ils sont renouvelés tous les quatre jours. Lorsque le conclave est fermé, le maître des cérémonies parcourt tout le conclave trois fois en une heure, le matin à six heures, et l'après-midi à deux heures, pour avertir les cardinaux en sonnan une clochette, et en disant : *Ad capellam Domini.* Au dernier coup, un conclaviste porte l'écritoire du cardinal auquel il est attaché dar la chapelle du scrutin, qui est celle de Sixte I\ et l'autre tient sa chappe et son bonnet. Aupr de la chapelle, et avant d'y entrer, chaque ca dinal prend sa chappe, qui est faite comme ce d'un moine. Le fameux tableau du jugem dernier est voilé d'un drap vert, aussi bien

les bancs où les cardinaux siégent des deux côtés. C'est un talent très-précieux pour un cardinal que de savoir déguiser son écriture, car lorsqu'ils ont écrit un nom sur le bulletin de l'élection, ils prennent toutes les précautions possibles pour empêcher que l'on ne découvre à qui ils ont donné leur suffrage, et tâchent, en revanche, de pénétrer le secret des autres. Lorsqu'on est dans la chapelle Sixtine, les cardinaux portent, par ordre, en commençant par le doyen, leur bulletin dans une urne placée sur une longue table, aux deux extrémités de laquelle sont des bassins remplis de bulletins imprimés. Sur la même table est aussi placé le tableau du serment que doit prêter chaque cardinal avant de déposer son bulletin dans l'urne. Ce serment est ainsi conçu : *Testor Christum Dominum qui me judicaturus est, eligere quem secundum Deum judico eligere debere ; et quod idem in accessu prestabo.*

Pour être élu pape, il faut réunir les deux tiers des voix du sacré collége, et l'on recommence le scrutin jusqu'à ce que l'on soit parvenu à ce résultat. On a vu des conclaves durer six et même sept mois ; celui où fut élu Grégoire XII,

de la maison des Pignatelli, en dura quatre et demi. Quand les partis ne veulent point céder l'un à l'autre, et que les choses traînent trop en longueur, on fait choix d'un vieillard très-avancé en âge, ou d'un cardinal d'une très-mauvaise santé, et c'est ce que l'on appelle, en terme de conclave, mettre le pontificat en dépôt.

Quand, au dépouillement du scrutin, le nombre des suffrages n'est pas suffisant, on fait ce que l'on nomme *l'accession*, c'est-à-dire que l'on reporte sa voix sur un autre candidat qui en a déjà reçu un certain nombre et auquel il en manque; mais tant qu'il n'y a rien de fait on brûle les bulletins. Cet usage est venu par tradition de l'ancienne Rome : on pratiquait à peu près la même chose au sénat. Le sénateur qui partageait l'avis d'un autre sur une affaire mise en délibération, se levait de sa place et s'approchait de lui; et lorsqu'il ne voulait pas sortir du lieu où il était assis, il disait tout haut: *Accedo ad idem.* Quand le résultat du scrutin est reconnu valable, le premier cardinal-évêque déclare au nom du collége des cardinaux le pape élu; celui-ci dit s'il accepte, et dans ce cas le même cardinal lui met son rochet. Après quel-

ques autres cérémonies on le revêt du pluvial rouge et de la mitre la plus précieuse ; ensuite on procède à l'adoration du nouveau pontife. On le fait asseoir sur l'autel, où tous les cardinaux, suivant leur rang, vont lui faire la révérence ou *l'adoration*, et lui baiser les pieds, la main et la bouche.

Je dirai, en passant, que les cardinaux seuls ont le droit de baiser la main du pape; cependant il arriva, sous le pontificat de Benoît XIII, qu'un Français qui ignorait cet usage, ayant reçu un chapelet que le pape lui présenta, lui baisa la main en le recevant, ce qui fit sourire sa sainteté et les assistans. Comme ensuite un cardinal faisait observer au Français l'énormité de son entreprise : « Mon Dieu, répondit-il, si une jolie femme m'avait présenté quelque chose, je lui aurais baisé la main en le recevant; un vieux pontife ne peut m'en vouloir de l'avoir traité comme une jolie femme. » Ce propos fut rapporté à Benoît, auquel il fut bien loin de déplaire. Benoît voulait étendre le baisement de main jusqu'aux évêques, mais il en fut empêché par les représentations des cardinaux, qui ne se soucient jamais de partager leurs priviléges. Vol-

taire disait des papes : « On fait bien de leur baiser les pieds , mais il serait bien de leur lier les mains ! »

Après la cérémonie de l'adoration, pendant laquelle on brise les barrières et les murs ou cloisons dont les avenues, les portes et les fenêtres étaient restées closes et murées, on porte le nouveau pape dans l'église de Saint-Pierre, accompagné des chanoines et des chantres de cette métropole, qui chantent, dans la marche : *Ecce sacerdos magnus.* Arrivé dans l'église on entonne le *Te Deum*, et c'est dans cette circonstance que Sixte-Quint déploya une vigueur de poumons telle, que ceux qui venaient de l'élire auraient bien voulu reprendre leur suffrage. On place le nouveau pape dans sa chaire pontificale, où les cardinaux, les évêques, les prélats et d'autres personnes distinguées lui rendent les honneurs et les hommages ordinaires en présence de tout le peuple. La cérémonie finie, il donne l'absolution générale et sa bénédiction à tous les assistans ; peu de tems après, il est porté dans le palais.

L'adoration du pape est la principale cérémonie de son élection, puisque dès lors elle n'a plus

besoin d'être confirmée. Elle est cependant suivie de sa consécration, laquelle n'a lieu que s'il n'est pas dans les ordres ou évêque. S'il est évêque, on n'a qu'à procéder au couronnement, cérémonie indépendante de l'élection, et qui regarde plutôt le souverain temporel que le vicaire de Jésus-Christ. Le pape n'est couronné ordinairement que huit jours après son élection; et pendant ce tems-là il ne fait aucune fonction et ne règle aucune affaire. La cérémonie du couronnement a lieu sur les degrés de l'église de Saint-Pierre, avec beaucoup de pompe; on tire, à diverses reprises, le canon du château Saint-Ange, et le soir on allume des feux de joie dans toute la ville.

Le mode d'élection dont je viens de parler est le plus usité; cependant il arrive quelquefois que le pape est élu par inspiration, et c'est alors au Saint-Esprit que le collége des cardinaux fait honneur de cette inspiration subite. Ainsi fut nommé Adrien VI, alors archevêque de Tortose, qui succéda à Léon X. Il est assez remarquable qu'Adrien VI était en Espagne au moment où il fut élu. Quant à Jules II, son élection fut encore plus subite, car c'est la seule qui ait

eu lieu, pour ainsi dire, sans conclave ; son nom était Julien de la Rovère ; il avait assuré sa brigue par tant de promesses, et il avait en main tant de moyens d'enrichir ceux qui lui étaient favorables, que son élection étant regardée comme certaine, ceux qui lui étaient le plus opposés furent les plus empressés à lui donner leur voix. On connaît trop l'histoire de Jules II, l'homme, non-seulement de l'Eglise, mais peut-être de la chrétienté, qui eut le plus l'humeur guerrière, pour que j'en parle ici : on a prétendu qu'il jeta dans le Tibre les clefs de saint Pierre pour ne se servir que de l'épée de saint Paul ; vraie ou fausse, cette assertion le caractérise à merveille :

Lui, dont le front, blanchi par quatre-vingts hivers,
Etalait dans un camp le mélange bizarre
De l'airain des guerriers au lin de la tiare.

On ne saurait se faire une idée de tous les contes faits, ou du moins publiés sérieusement par de graves historiens sur la cour de Rome ; je ne parle pas seulement de cette nuée de controversistes qui inonda l'Europe de ses volumineux écrits à l'époque de la réformation d'une partie

de l'église chrétienne ; on en trouve, et des plus singuliers, dans les auteurs catholiques. N'ont-ils pas rapporté sérieusement que parmi les cérémonies usitées dans les conclaves, il en était une qui avait pour objet de s'assurer du sexe du nouvel élu. Bien est-il vrai que les auteurs qui ont nié que cette coutume eût existé, ou avoué qu'elle était tombée en désuétude, en ont donné une raison qui n'était pas fort à l'avantage des papes, comme l'indiquent ces vers que Florimond de Remond a imités de Pannonius :

Prendre les clefs des cieux, personne ne pouvait,
Sans montrer ses témoins d'une coutume sale.
Pourquoi cette coutume aujourd'hui ne se voit ?
Chacun auparavant se montre être bon masle.

Cette historiette doit être rangée avec la fable de la papesse Jeanne qui lui donna crédit ; mais cette fable elle-même ne fut inventée que près de deux siècles après l'époque à laquelle on a prétendu que la papesse avait vécu. On a placé son pontificat entre ceux de Léon IV et de Benoît III, c'est-à-dire au milieu du neuvième siècle. Voici, en peu de mots, l'histoire de la papesse Jeanne, telle à peu près qu'on la trouve dans l'*Etat de l'Eglise*, ouvrage de Jean Crespin,

célèbre imprimeur de Genève, qui vivait au seizième siècle :

« Jean VIII se fit passer pour anglais, à cause d'un certain anglais, moine de l'abbaye de Fulden, qu'il aimait éperdument. Cet individu fut pape ; quant à son sexe, c'était une femme. Cette fille, allemande de nation, naquit à Mayence, et se nomma d'abord Gilberte ; elle prit des habits d'homme, se fit passer pour un homme, et fit un voyage à Athènes, de compagnie avec son moine bien-aimé. Le moine étant mort à Athènes, elle vint à Rome, en dissimulant toujours qu'elle fût femme. Profondément versée dans toutes sortes de sciences, et douée d'une prodigieuse éloquence naturelle, elle se fit une grande réputation dans les discussions et dans l'art d'enseigner. Elle avait si bien su se mettre en crédit et captiver l'estime et l'affection générale, qu'à la mort du pape Léon IV, elle fut élue pape. Admise dans cet office, elle conféra les saints ordres, fit des prêtres et des diacres, ordonna des évêques et des abbés, chanta des messes, consacra des temples et des autels, présenta ses pieds à baiser, et fit toutes les autres choses que les papes de Rome ont coutume de faire. C'est

sous son pontificat que l'empereur Lothaire se fit moine, et que Louis II, étant venu à Rome, reçut de sa main le sceptre et la couronne de l'empire, avec la bénédiction de saint Pierre. Toutefois, sa sainteté devint grosse, par le fait d'un certain chapelain-cardinal qu'elle avait mis dans la confidence de son sexe. Un jour qu'elle se rendait en procession solennelle à Saint-Jean-de-Latran, elle accoucha entre le Colisée et l'église de Saint-Clément, au beau milieu de la ville, en présence de tout le peuple de Rome, et mourut à la place même où elle venait de mettre son enfant au monde; et, à cause de son méfait, on l'enterra sans cérémonie. Depuis ce tems les papes se détournent de la place où accoucha Jeanne comme d'un lieu suspect et de mauvais présage. »

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'un chroniqueur du quinzième siècle cite deux vers latins que, dit-il, le diable fit à cette occasion. Le diable ferait bien de venir visiter nos poètes, s'il est vrai qu'un bon poëme soit l'œuvre du démon.

— N° XLIX. —

VARIÉTÉS.

—

Nominibus certos credam decurrere mores!
Moribus an potius nomina certa dari.
RUTILIUS NUMATIANUS.

Je ne puis croire que certains noms influent sur les mœurs, mais plutôt que les mœurs décident à donner certains noms.

HORACE, Virgile, César, Camille, Scipion, Marius!... De qui pensez-vous que je parle quand je prononce ces grands noms? — Mais sans doute des deux plus illustres poètes latins, du dictateur qui asservit sa patrie, du sauveur du Capitole, du vainqueur de Carthage, et de ce capitaine tant de fois consul qui balança long-tems la destinée de l'heureux Sylla. — Point du tout : je parle de Romains modernes. C'est une

manie parmi eux de se charger de ces noms, dont le poids les accable; et comme ils ont l'habitude de se désigner par ces noms, il en résulte quelquefois les rapprochemens les plus singuliers : cela me rappelait cette scène de Gil-Blas où les valets prennent le nom de leurs maîtres. Vous entendrez raconter sérieusement qu'une dispute a eu lieu entre César et Pompée, et que les choses auraient été loin si César n'eût fait des excuses, et il ne serait pas toujours prudent de prier un Horace ou un Ovide moderne d'expliquer les vers de leurs homonymes. C'est un travers assez généralement répandu que de mettre trop de prétention dans le choix des noms, et souvent il y a beaucoup d'imprudence à en donner aux enfans que la nature se plaît à démentir. Qui n'a connu des Hélène laides à faire peur, des Blanche dont la peau était noire, des Rose couleur de citron, des Sophie dont la sagesse était plus que douteuse, et des Lucrèce qui n'avaient que le nom de commun avec la femme de Collatin! Ce travers est encore plus frappant à Rome que partout ailleurs, car rien n'est plus fâcheux que de porter le nom d'un héros quand on n'a rien de héroïque. Les an-

ciens Romains croyaient beaucoup à l'influence des noms, et la plupart de ceux qu'ils ont illustrés n'ont été, dans l'origine, que des sobriquets, comme le surnom de *Brutus* donné à Junius, qui le premier fut consul, lors de l'expulsion de Tarquin; mais ce qu'il y avait d'admirable parmi eux, c'était ces surnoms qui rappelaient la plus belle action de la vie d'un homme, comme les noms de *Capitolinus* et d'*Africanus* décernés à Manlius et à Scipion. Claudius dut à sa beauté le surnom de *Pulcher*, mais si l'un de ses descendans avait été contrefait, certes il aurait trouvé très-mauvais qu'on le désignât de même que son aïeul, et l'on n'aurait point appelé *Œnobarbus* un membre de la famille Domitia qui aurait eu la barbe noire. Le nom de *Julie* passa, sous l'empire, pour porter malheur à la vertu des femmes : peut-être cela venait-il de la fameuse fille d'Auguste que l'histoire a accusée d'un commerce adultère avec son père, ou de Julie Drusille, sœur de Caligula, que l'on surprit avec son frère; quoi qu'il en soit, c'est à cause de son nom que Septime-Sévère pardonnait tous ses débordemens à la troisième Julie, sa femme, mère de Geta et de

Caracalla. C'est une chose assez curieuse dans l'histoire que la vie de cette femme ambitieuse et abandonnée à toute la fureur de ses passions; je me suis souvent étonné qu'aucun poète n'en ait fait l'héroïne d'une tragédie. Aujourd'hui, le nom de Julie n'a plus rien qui effarouche les appréhensions des maris, et j'en connais une qui suffirait pour le réhabiliter s'il était encore frappé de prévention. Il faut convenir d'une chose, c'est que, malgré notre raison, il est encore des noms assez mal sonnans pour justifier le préjugé qui les proscrirait : je ne crois pas, par exemple, qu'un honnête homme consentirait à épouser une jeune personne à laquelle la bizarrerie de ses parens aurait donné le nom de Messaline, quand même elle porterait sur son front cette candeur virginale que les Romains respectaient jusqu'à l'adoration dans les prêtresses de Vesta. Je me rappelle une circonstance où le ridicule d'un nom me parut au delà de toute expression : j'étais chez le préfet de Rome, lorsque l'on annonça le prince Hercule C***; je me retourne, et je vois une véritable bamboche, marchant avec peine, appuyé sur une canne, et les jambes rongées par

une goutte qui disputait au tems les restes de ses os décharnés. A ce nom d'Hercule, à la vue de cette ruine d'un nain, je manquai éclater de rire, et le sourire était sur toutes les lèvres. En rentrant chez moi, j'en riais encore, et ce fut le sujet de ma conversation avec Carlotti, qui m'attendait. Nous devions nous concerter pour aller, le lendemain, voir ensemble la villa Borghèse, le Musée du Capitole et l'église de Saint-Paul, située hors des murs de Rome; c'est par là que nous commençâmes notre tournée, et en général j'ai éprouvé qu'il était bon, quand on voulait voir plusieurs choses le même jour, de commencer par la plus éloignée. Connaissant le peu de goût de Carlotti pour la marche, je lui fis la galanterie de prendre une voiture, qui nous conduisit à Saint-Paul.

Je sens que je vais prononcer un jugement qui passera peut-être pour un blasphème, mais je ne puis taire ce que je crois la vérité : Saint-Paul me parut plus beau que Saint-Pierre; non par la richesse des objets que contient cette église, mais par sa seule beauté. Aucun autre édifice moderne n'est, selon moi, aussi imposant; je n'ai rien vu de plus majestueux que les

cent vingt colonnes de porphyre et de marbre de Paros qui en soutiennent les voûtes. Aussitôt après le martyre du second des apôtres, le corps de saint Paul avait été enterré dans le domaine d'une pieuse et noble dame romaine, et c'est sur cet emplacement que fut construite l'église qui lui a été dédiée. Lors de la prise de Rome par les Goths, les barbares respectèrent cette belle basilique, et permirent aux prêtres de s'y réfugier. Une charpente immense et d'un travail admirable, en cèdre du Liban, sert de voûte à cette superbe basilique; les mosaïques en sont curieuses et fort anciennes. Je m'arrêtai à examiner des tableaux où sont représentés tous les papes, depuis saint Pierre jusqu'à Pie VI. Parmi les objets d'art les plus précieux, on cite, avec raison, les portes de bronze de Saint-Paul : une inscription grecque indique qu'elles ont été faites à Constantinople, en 1070. Cette église est humide et peu fréquentée, excepté le jour de la fête de Saint-Paul; elle n'est pas achevée, et déjà elle tombe en ruine.

Le pape Léon III, au commencement du neuvième siècle, fit inscrire sur l'une des colonnes

un édit portant anathème contre ceux qui oseraient dérober les dons faits à l'autel du saint apôtre, ainsi que contre ceux qui en éliraient le directeur contrairement à l'usage adopté par ses prédécesseurs, ou par des voies illicites et des distributions d'argent; enfin, contre ceux qui en vendraient ou en achèteraient les propriétés. « Que leur corps et leur ame, porte l'édit, soient maudits de Dieu; qu'ils soient réputés de tous infâmes et sacriléges, jusqu'à ce qu'ils aient réparé leurs crimes; qu'ils ne puissent jamais être entendus en témoignage; que tous leurs biens soient confisqués; et s'ils ne se repentent pas, qu'ils soient, par l'autorité des deux princes des saints, condamnés à l'enfer : *fiat! fiat! fiat!* »

Je savais bien que je ne trouverais plus à la villa Borghèse ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, tels que le Gladiateur combattant, l'Hermaphrodite, le Faune à la tache et le fameux Vase Borghèse, que j'avais admirés au Musée de Paris. Bien que ces objets précieux fussent substitués dans la famille des neveux de Paul V, il fallut bien qu'ils cédassent à leur destinée. En nous acheminant de ce côté, je demandai à

Carlotti s'il savait dans quelles circonstances et comment ces belles statues avaient été enlevées à Rome; cette fois, je le trouvai en défaut, et ce fut à mon tour de lui servir de *cicerone*. J'avais su tous ces détails à Florence, par le chevalier Angiolini, qui me raconta de quelle manière Bonaparte escroqua un million à son beau-frère. Vers la fin de 1806, l'empereur était à Tilsitt, où tout faisait espérer qu'une suspension d'armes amènerait la conclusion de la paix, qui fut en effet conclue. Bonaparte chargea le prince Borghèse, qui venait de faire la campagne, où il s'était fort distingué à la tête du deuxième régiment de carabiniers, qu'il commandait, de se rendre en toute hâte à Paris, et lui donna, à titre de gratification de campagne, un bon d'un million sur la caisse de M. Estève. Etant de retour à Paris, l'empereur lui dit un jour : « Borghèse, je t'achète tes statues; combien en veux-tu? — Mais, Sire, je n'ai point l'intention de m'en défaire. — Je ne te demande pas si tu veux les vendre; je te dis que je te les achète; combien en veux-tu? — Une compagnie anglaise en avait offert à mon père vingt-cinq millions. — Vingt-cinq millions! c'est trop

cher. Je t'en donne dix-huit; elles sont à moi. » Ainsi fut conclu ce marché, contre le gré de l'un des contractans; mais quand vint le moment de payer, ce dont Bonaparte n'était nullement pressé, il dit à son beau-frère : « Ce n'est plus que dix-sept millions ; tu en as déjà reçu un à Tilsitt. » Le pauvre prince n'osa rien dire. On lui donna pour six millions de rentes sur le grand livre, non pas au cours du jour, mais à cinq pour cent; pour six autres millions, le domaine national de Lucedio, situé en Piémont, à peu de distance de Verceil, et qui n'en valait pas la moitié; un million servit à l'achat et à l'embellissement de l'hôtel de Paris, qui même fut acquis sous le nom de la princesse; et en 1811, le surplus était encore entre les mains de Bonaparte, qui le retenait, sous prétexte de le placer lui-même et de faire, pour le prince, l'acquisition d'un domaine aux environs de Paris. Quoique la villa Borghèse fût privée de ses plus belles statues, elle me parut encore un séjour enchanté. Le vaste parc de cette villa, quoiqu'aux portes de Rome, est dans une position vraiment romantique; dans aucun autre jardin de Rome la végétation n'est d'une aussi admira-

ble beauté. J'en avais lu plusieurs descriptions, j'en avais entendu vanter les charmes, tout me parut au dessus de l'idée que je m'en étais faite. Plusieurs fois Carlotti avait voulu m'y conduire, et j'avais toujours retardé. Je tiens d'un de mes amis d'enfance le goût de ménager mes jouissances. Cet ami fait ses délices de la scène française, et jamais il n'a voulu assister à une représentation d'*Athalie* et du *Misantrope;* un jour que je lui en demandais la raison, il me répondit : « *Athalie* et le *Misantrope* sont les deux chefs-d'œuvre de tous les théâtres anciens et modernes; je ne conçois pas de plus grand plaisir que de les voir représenter, et c'est pour cela que je suis bien aise d'avoir une telle jouissance en perspective. » J'ai éprouvé mainte et mainte fois que ce calcul était excellent, et j'eus alors plus que jamais raison de m'en applaudir. Que j'aurais aimé à passer ma vie dans cette délicieuse habitation, à promener mes rêveries sous l'ombrage de ces beaux platanes, au murmure de ces eaux jaillissantes, à y voir fuir doucement les heures, tantôt avec des livres, tantôt dans la société d'un petit nombre d'amis! qu'il faut avoir été maltraité de la nature pour ne pas

se plaire dans un tel séjour quand on en est le maître ! Mais, cependant, les livres et les amis ne suffisent pas au bonheur ; il faudrait encore une compagne douce, aimable, vertueuse. Allons, tout bien considéré, le prince Borghèse est plus excusable que je ne croyais. J'ai déjà parlé du dernier prince Borghèse comme de l'un des hommes les plus distingués de son tems ; il s'était plu à embellir cette habitation enchanteresse, à y réunir ce que les arts ont de plus précieux ; il avait fait afficher dans son parc une inscription ainsi conçue, au nom de l'inspecteur de ses jardins : « Nous, l'inspecteur de la villa Borghèse, Pinciana, donnons à savoir ce qui suit : Qui que tu sois, étranger, pourvu que tu sois un homme libre, ne crains point ici les chaînes des lois, promène-toi où tu voudras, cueille ce que tu voudras, retire-toi quand tu voudras. Ici, tout est préparé pour les étrangers plutôt que pour le propriétaire. Dans l'âge d'or qui promit une sécurité générale, le maître de cette maison n'a point voulu donner des lois de fer ; ses hôtes n'en connaissent point d'autres que leur volonté, réglée par la bienséance ; mais si quelqu'un, par une malice préméditée, vio-

lait les lois de l'urbanité, qu'il tremble que l'inspecteur, irrité, ne brise à son égard les signes sacrés de l'hospitalité, qu'il aura outragée. »

L'inscription n'existait plus, mais les étrangers continuaient à jouir d'une liberté illimitée. Ce genre d'hospitalité a quelque chose de grand et d'antique qui me plaisait singulièrement, et il faut du moins convenir que ce faste des Italiens, dont les palais sont ouverts à la curiosité publique, a quelque chose de noble et d'élevé que l'on ne trouve point en France, et surtout en Angleterre, où la propriété, gardée comme les femmes du sérail, atteste plus l'égoïsme ou la défiance que la fortune du maître. Les pauvres trouvent même quelque consolation à leur misère quand ils peuvent jouir comme l'opulence de ce qu'elle a construit ou recueilli à grands frais. Je ne saurais m'en expliquer la cause, mais j'avais bien plus de plaisir à voir des tableaux, des statues et des antiquités disséminés dans les palais des Romains et dans les églises, que ceux que l'on entasse dans les musées; aussi, tout, à Rome, vous dit que vous êtes dans la patrie des beaux-arts. Les arts sont la moitié de la vie des Romains, et presque le

texte unique de leurs conversations, car les Romains n'ont aucun goût pour les sciences et les lettres. Ils diffèrent en cela de leurs aïeux, qui cultivaient les lettres et dédaignaient les arts, et la raison de cette différence est simple : les lettres sont filles de la liberté, tandis que les beaux-arts consolent de l'esclavage, sans menacer le pouvoir du bruit importun de la vérité. Après tout, qu'auraient besoin de savoir les Romains modernes? la science du gouvernement, les principes d'économie politique leur seraient bien inutiles. La littérature même a peu d'attraits pour eux; ils lisent l'Arioste et le Tasse, et la plupart des Romaines savent par cœur les vers de Métastase, parce que Métastase parle d'amour. Que faut-il de plus à ces femmes, qui offrent le plus singulier mélange de dévotion et de galanterie? Une romaine se fâchera très-sérieusement si on l'accuse de manquer la messe; mais si l'on dit qu'elle a quatre amans, elle répondra, avec nonchalance : « Quelle calomnie! excepté M. tel et M. tel, je défie d'en citer un troisième, mais elle ne se regardera nullement comme offensée. Permis à vous d'assurer qu'elle donne des rendez-vous à l'église, pourvu que

vous vous absteniez de dire qu'elle n'y va point. J'ai vu des exemples incroyables de cette sévérité à observer les formes extérieures de la religion, jointe à un prodigieux relâchement de mœurs, et quand on leur en parle, on dirait qu'elles sont tentées de vous demander si elles font bien ou mal. Il est rare que leurs liaisons soient de longue durée; si elles vous conviennent et que vous leur conveniez, vous n'avez pas long-tems à soupirer; rarement elles sont coquettes, et comme elles aiment sans passion, elles ne sont point jalouses. La jalousie n'est point non plus la maladie des maris de Rome; est-ce insouciance ou résignation? quelle qu'en soit la cause, ils sont presque toujours les meilleurs amis des amans de leur femme; quand ceux-ci sont riches, les maris leur empruntent de l'argent, qu'ils ne leur rendent jamais, et tout va le mieux du monde.

Ce n'est point avec Carlotti que je faisais ces réflexions: lorsque par hasard elles me venaient à l'esprit, sa petite voix claire me rappelait que son jugement n'aurait pas été impartial; mais j'en avais déjà assez vu par moi-même dans les sociétés de Rome pour savoir à quoi m'en te-

nir. Cependant, je lui faisais quelquefois part de mes observations, et je fus un jour fort étonné de l'entendre mettre les beaux-arts au nombre des causes de la dissolution des mœurs de Rome. « Oui, Signor, disait-il, les beaux-arts sont ici d'accord avec le climat pour conspirer contre la vertu des femmes; ils habituent à ne jouir que par les sens : la musique dispose aux émotions tendres et passionnées, et cette population de statues que l'on rencontre partout accoutume les yeux à la nudité. Il faut, je le sais bien, joindre à ces causes la misère, qui ouvre à tant de jeunes filles le chemin de la corruption; mais soyez sûr que le nombre considérable d'artistes dont Rome abonde n'y est point non plus étranger : de là cette quantité de malheureuses que vous voyez tous les soirs colporter leurs faveurs sur la place d'Espagne, et qui, du tems des papes, étaient singulièrement placées dans les attributions du cardinal-patron. A propos de cela, nous n'avons pas encore été au palais Chigi; nous n'en sommes pas loin; voulez-vous y entrer? Vous verrez une collection de portraits, peut-être unique au monde pour la beauté des figures. » J'y vis en effet environ trente por-

traits de femmes de la plus exquise beauté : c'étaient ceux des plus belles femmes de Rome sous le pontificat d'Alexandre VII. Cette galerie fut composée par son jeune neveu, alors cardinal-patron, et la chronique prétend que toutes ont été ses maîtresses : s'il en est ainsi, il devait accomplir très-patiemment le vœu de célibat. Le prince Chigi n'était point chez lui, et, d'après ce que me dit Carlotti, j'en eus beaucoup de regret, car il me le représenta comme le seul, parmi les Romains de son rang, qui fût aussi distingué par ses vastes connaissances, par son goût pour les arts et la littérature, que par sa fortune et sa naissance. Sa bibliothèque me parut d'une grande beauté, plus belle même que celle du palais Barberini, où le public est admis; mais il aurait fallu bien du tems pour juger du choix des livres. Les bibliothèques des familles de pape, à Rome, avaient cela de précieux que toutes contenaient les ouvrages mis à l'index. L'index était d'ailleurs une branche de revenu, car, moyennant une somme payée au saint siége, d'après le tarif, on pouvait acheter le droit de posséder et de lire en conscience les ouvrages défendus, et rien n'était mieux, sans

doute, puisqu'il est bien prouvé que la fortune met à l'abri de la corruption. Qu'est-ce en comparaison des indulgences qui remettaient non-seulement les crimes commis, mais les crimes à commettre? Toutes les faveurs du saint siége se payaient fort cher; je me rappelle avoir lu, je ne sais plus où, que Montesquieu, pendant son séjour à Rome, ayant été présenté au pape, celui-ci lui accorda le droit de faire gras pendant toute sa vie; quand il demanda à la daterie le brevet de sa dispense, on lui dit qu'il fallait payer quinze cents livres; Montesquieu trouva que c'était trop cher, et ne prit point la dispense. Le pape, en ayant été informé, lui en demanda la raison; « C'est, répondit Montesquieu, que j'ai trop de foi dans la parole de votre sainteté pour avoir besoin d'aucun écrit. »

Comme l'époque de mon départ approchait, je voulus mettre le tems à profit et revoir le fameux égoût de Tarquin, que les Romains nomment la Cloaque, avant d'entrer au musée du Capitole. « Dans les commencemens de Rome, me dit Carlotti, ces constructions s'élevaient seulement sur le mont Capitolin et sur le mont Palatin; c'était par le Velabre, marais que l'on pas-

sait en bateau, que les eaux s'écoulaient dans le Tibre, et cette grande cloaque, dont vous admirez la magnificence et la conservation, remonte à présent à vingt-cinq siècles, sans que le tems en ait altéré la solidité. » J'examinai cette construction, la plus antique, sans doute, qui soit en Italie, et qui survivra à la plupart des édifices modernes; mais il me sembla que Pline avait fort exagéré quand il assura que des charriots chargés de foin pouvaient aller dans cette galerie, curieuse surtout par son ancienneté.

Nous revînmes au Capitole, où le *Bambino* a remplacé Jupiter, et des pères Récolets le collége des Flamines. Le Bambino est, après l'image de la Vierge, le principal objet du culte des Romains; c'est une petite poupée emmaillottée qui fait ses miracles à l'église d'Ara-Cœli. C'est là que le peuple de Rome lui porte ses offrandes et se flagelle, ou s'administre de vigoureux coups de poings en son honneur et gloire. Cependant le Bambino se déplace quelquefois pour rendre visite aux riches malades qui lui font élever un autel auprès de leur lit. Si le Bambino change de couleur pendant la visite, le malade guérit. Cela vous paraît ridicule? Eh bien! à moi, pas

du tout : la superstition a cela d'avantageux, qu'elle fait le bonheur de ceux qui croient.

Le musée du Capitole est un des plus riches de l'Europe : je vis, dans l'escalier, le plan de l'ancienne Rome, gravé sur des débris de marbre ; et, dans la salle dite *du vase*, une grande quantité d'inscriptions qui vont depuis Tibère jusqu'à Théodose, et des sarcophages remarquables par la beauté des sculptures dont ils sont ornés. Je ne vis point, d'abord, de vastes galeries comme dans nos musées ; mais tout est distribué par salles, qui ont chacune leur nom, pris de la principale statue, ou des objets qu'elles renferment. La salle d'Hercule, par exemple, est ainsi nommée à cause de la statue du demi-dieu, en action de brûler la tête de l'hydre de Lerne. La salle du Gladiateur était privée de cette belle statue, qui était alors à Paris, *munificentia Pii Sexti*; un plâtre occupait la place du Gladiateur mourant, l'un des chefs-d'œuvre de l'antiquité, mais moins beau peut-être que le Gladiateur combattant. J'admirai dans cette salle deux Centaures en marbre noir, produits du ciseau des Grecs, comme la plupart des belles statues qui nous viennent des Romains : peut-

être cela pouvait-il nous justifier de les avoir dépouillés, puisque la victoire nous donnait sur eux le même droit que leurs proconsuls avaient bien plus durement exercé sur les Grecs. On compte dans la salle des Philosophes plus de cent bustes, parmi lesquels on distingue ceux de Socrate, de Platon, d'Aristote, d'Epicure, d'Homère et de Pindare, de Démosthènes et de Cicéron. Qui jamais égalera de tels hommes, et quelle folie de travailler pour la gloire! J'examinai, plus attentivement qu'aucune autre, l'image de Cicéron, car j'étais bien près de la prison Mamertine, où ce grand homme souilla sa gloire en y faisant étrangler les complices de Catilina, sans que le jour révélât leur châtiment. C'est dans cette prison que le sénat dégénéré laissa périr Jugurtha, dès qu'il n'eut plus d'or à donner aux sénateurs.

Quel contraste, quand on quitte la salle des Grands-Hommes, pour entrer dans celle des Empereurs! Voilà donc les effigies de quatre-vingt-cinq Césars, parmi lesquelles il faut chercher, de loin en loin, les images de Marc-Aurèle, de Trajan, de Titus, et des divins Antonins, pour reposer ses yeux et ses souvenirs de

cette longue suite de monstres! J'admire sans doute le ciseau de l'artiste qui a exécuté ce buste de Caligula en basalte, mais cette tête me représente celle de l'homme qui souhaitait que le genre humain n'en eût qu'une pour pouvoir l'abattre d'un seul coup! Voilà la fameuse tête d'Antoine, de ce héros imbécille qui sacrifiait la république aux grâces surannées d'une reine qui ne pouvait plus lui offrir que les restes de César! Voilà celle de Commode, qui se délassait de faire tuer des hommes en tuant lui-même des mouches; celle de Livie, qu'Auguste écouta trop tard, mais qui la première lui conseilla d'user de clémence envers Lucius Cinna. C'est pour avoir suivi ce conseil que la tardive clémence du premier empereur de Rome a sauvé son nom de l'exécration des siècles. Tels sont les hommes; un seul moment de vertu leur fait oublier de grands crimes, et Cinna pardonné efface à leurs yeux le sang des habitans de Pérouse. Sortons de la salle des Empereurs.

« Quelle est cette admirable mosaïque que j'aperçois dans la salle des Mélanges? — C'est la mosaïque d'Adrien. — Ah! je la reconnais d'après la description que Pline en a faite. Pline

a raison, c'est bien le chef-d'œuvre de l'art. Comme les couleurs de ces pigeons sont nuancées! Et ce vase de bronze? — Il a appartenu à Mithridate. — Voyez ce faune en rouge antique, son rire est presque communicatif. — Oui, cela est vrai; mais il se fait tard; nous n'avons plus qu'une heure de jour, et nous avons encore à voir la galerie où sont plus de deux cents inscriptions tirées des tombeaux de Rome, des vases, des statues, des bustes, et ensuite les salles de peinture. — Allons, vous avez raison. »

Un musée est pour moi comme l'antre du lion; je vois bien comment on y entre, mais la difficulté est d'en sortir. J'eus bien à me féliciter d'avoir suivi le conseil de Carlotti, car, comme nous venions d'entrer dans la galerie, au moment où je contemplais les belles têtes colossales de Trajan et d'Antonin, Carlotti me poussa le bras en me faisant remarquer un homme qui se trouvait à peu de distance de nous, devant Auguste, assis près d'Agrippine et de Néron enfant. « Qui est-ce? lui demandai-je. — C'est le comte Verri. —Ma foi, mon cher Carlotti, je n'y tiens pas, il faut que je lui parle. » Je m'approchai de lui et lui adressai la parole en italien, et certes, il

ne me laissa aucun doute sur le mérite de ma prononciation, car il me répondit en français. « Monsieur, lui dis-je, pardonnez à un étranger son indiscrétion, mais la personne qui m'accompagne m'a dit qui vous étiez, et je ne voudrais pas quitter Rome sans avoir vu un homme. » Le comte Verri me parut avoir quarante et quelques années; sa figure avait quelque chose de noble et de distingué, et le feu d'un génie mâle brillait dans ses yeux. Il parut très-flatté de mon interpellation, et me demanda qui j'étais; et comme ensuite je lui faisais compliment sur son beau talent littéraire, il me répondit en souriant, mais non point, peut-être, avec modestie : « Je suis membre de l'académie des Arcades. » C'était bien pis que si Corneille, Racine et Voltaire avaient pris, en France, le titre d'académicien, titre dont ne s'honorent guère que ceux qui n'honorent pas l'académie. Nous causâmes ensemble pendant quelques minutes, et nous nous quittâmes après avoir fait échange de nos noms et de nos adresses, avec promesse de nous revoir. Aucun Italien, depuis la mort d'Alfieri, n'a mieux connu que le comte Verri les secrets de la belle langue du Dante et de Machiavel; ses

Nuits romaines décèlent partout un auteur familier avec les grands hommes de l'antiquité ; il évoque leurs ombres magnanimes qui conversent ensemble dans le tombeau des Emiliens que l'on venait de découvrir, au bout de près de vingt siècles, et la forme dramatique de leurs entretiens respire je ne sais quel parfum d'antiquité qui nous reporte sans efforts aux plus beaux tems de la république.

Il fallut, plus tôt que je ne l'aurais voulu, mettre un terme à notre exploration. Je ne quittai cependant point le musée du Capitole sans avoir payé un tribut d'admiration à la tête de bronze de Michel-Ange, faite par lui-même ; aux peintures représentant le triomphe de Marius sur les Cimbres, à une louve en bronze qui était au Lupercale quand elle fut frappée de la foudre ; à la sainte Hélène de Paul Véronèse, à la sybille et à la Cléopâtre du Guerchin, à la Vénus de Pierre de Cortone, à la Madeleine et à la Vierge de l'Albane ; et enfin à ce beau tableau où le Titien, voulant peindre la vanité, l'a représentée sous les traits d'une femme.

— N° L. —

DERNIERS JOURS A ROME.

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les ans,
Respectez-les.

VOLTAIRE.

Y A-T-IL plus d'églises dans Rome moderne que l'on ne comptait de temples dans l'ancienne Rome? Je serais fort embarrassé de répondre à cette question. Partout on voit les ruines, ou du moins l'emplacement d'un ancien temple; et pendant un séjour de près de deux mois, je ne crois pas être sorti une seule fois sans visiter une ou plusieurs églises, et il n'en est point qui n'offre quelque chef-d'œuvre à l'admiration des étrangers, ou des objets d'une prodigieuse richesse. Le mobilier de Rome vaut peut-être plus

que Rome elle-même, et l'on peut juger d'après les découvertes dues à des fouilles récentes, combien de trésors sont encore enfouis dans le sol, sans compter ceux que l'on pourrait retirer du Tibre depuis la ville jusqu'à Ostie. Sous ce rapport, Rome avait beaucoup gagné sous le gouvernement français, qui faisait poursuivre les fouilles et le déblaiement du Forum avec assez d'activité. Quelque plaisir que j'eusse à suivre les travaux, à visiter les anciens et les nouveaux monumens, comme nous étions au commencement de novembre, et que je voulais voir Naples et ses environs, et être de retour pour le carnaval, j'appris enfin à Carlotti que je songeais à partir sous très-peu de tems, mais que je voulais mettre à profit mes derniers jours à Rome. Je voulus voir les hôpitaux et les prisons, lieux qui doivent être toujours remplis, dans un pays souvent atteint de fièvres, en proie à la mendicité, et où les lois, n'ayant aucune action sur les mœurs, encouragent le vice et lui ouvrent le chemin du crime.

L'ancienne Rome comptait fort peu de prisons, et il n'existe peut-être point de preuve plus évidente de l'excellence de ses lois; l'*O-*

litorium, que le dévouement d'une jeune femme allaitant son père, a rendue à jamais célèbre, était la prison du peuple, dont ce grand peuple fit un temple dédié à la piété filiale, sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Nicolas; l'autre prison était la prison Mamertine, dont j'ai parlé précédemment; elle tenait au Capitole, et a été remplacée par une église à trois étages, où les dévots font leurs prières autour d'une colonne à laquelle on dit que Saint-Pierre a été attaché. Quant aux prisons modernes, il y règne un raffinement d'inhumanité qui contraste plus que partout ailleurs avec la charité évangélique. Lorsque l'on descend dans ces cachots humides et infects, que l'on traverse ces voûtes sombres et froides, où le crime seul n'est pas toujours enfermé, on est presque tenté de partager le chagrin morose de ces philosophes qui ne voient que le mauvais côté de l'espèce humaine; qui, en effet, a donné à l'homme le droit de disposer de la liberté de son semblable et même de sa vie? Il est des choses qu'il vaut mieux ne pas approfondir. Mais comment retenir son indignation quand on songe que chez toutes les nations de

l'Europe c'est déjà être coupable que d'être accusé, que l'homme le plus vertueux peut être puni, de cela seulement qu'on a eu le tort de le croire criminel. Ah! que c'était une belle loi que celle qui condamnait les délateurs aux mêmes peines qu'auraient encourues ceux qu'ils dénonçaient, alors que la délation était reconnue mensongère!

Je me trouvai un jour dans le quartier des Juifs qui font à Rome le commerce des chiffons, dont ils vendaient autrefois aux Anglais pour des sommes considérables, et j'eus lieu, par quelques questions que je fis à quelques-uns d'entre eux, de m'assurer que les enfans d'Israël étaient bien moins sensibles à l'honneur qu'à l'intérêt. Au moins, me disais-je, ceux-là ne seront point ennemis du gouvernement français qui les a rendus à la liberté de leur culte, et aux avantages de la vie civile! Il n'en était rien; le gouvernement français, en guerre avec l'Angleterre, nuisait au commerce des chiffons. Dès le tems de Martial, les Juifs de Rome étaient confinés au Janicule; ceux qui se trouvent au Ghetto sont environ au nombre de dix mille, et descendent probablement de ceux

qui, vaincus par Titus, figurèrent au triomphe de cet empereur. Si ceux-ci ressemblaient à leurs sales descendans, ce fut pour Titus un ornement bien ignoble. Sous les papes on les enfermait tous les soirs, mais on ne les persécutait point. Plus d'une fois il s'est trouvé parmi eux des misérables, spéculant sur leur conversion, faisant leur tour d'Italie, où ils recevaient le baptême de ville en ville, afin d'extorquer quelques pièces de monnaie aux dévotes ames qui leur servaient de parrains et de marraines. Quand on lit l'histoire du peuple juif, on a peine à concevoir le degré d'abaissement dans lequel est tombée cette nation disséminée sur toute la terre ; si, en France, le chef de l'empire les releva de l'exclusion civile, ils le durent bien au hasard, et puisque cette circonstance se présente à ma mémoire, je la rapporte ici. Bonaparte étant nouvellement empereur, avait assisté à une représentation d'Esther ; le lendemain il parla de cette tragédie à Talma, devant M. de Champagny, alors ministre de l'intérieur ; au milieu de la conversation, Bonaparte se tournant vers son ministre : « A propos, lui dit-il, dans quel état sont ces juifs ?

Combien y en a-t-il en France? Faites moi un rapport sur eux. » Le rapport fut fait et la législation les assimila aux catholiques dans la jouissance de leurs droits de citoyens. Les juifs de Rome, malgré leur état d'abjection, avaient la fierté de ne jamais servir des chrétiens.

Je passe actuellement d'un objet à un autre sans rendre compte de la distance qui les sépare, et je me trouve sur la place San Pietro Montorio. C'est là que s'élevait jadis le temple de Janus, qui, depuis Numa jusqu'à Auguste, c'est-à-dire, pendant près de sept siècles, ne fut fermé qu'une fois. Cette belle fontaine que je vois sur la place recevait jadis les eaux du lac Alsiétinus, qu'Auguste y fit venir. Ruinée par les Barbares, elle dut sa restauration à Paul V, et l'eau n'y arrive qu'après avoir parcouru un espace de trente-cinq milles, au moyen d'un aqueduc construit avec les marbres tirés des ruines du théâtre de Nerva; ainsi, à Rome, tout n'est que transformation. Je revis ensuite le pont Sublicius, d'où Horatius Coclès se précipita dans le Tibre, et j'arrivai à l'île de Jupiter Lycaonius, aujourd'hui l'île Saint Barthelemy. Cette île fut formée, dit-on, par l'é-

norme quantité de grains rassemblés par Tarquin, qui fut amoncelée dans cet endroit par une décision du peuple lors de la chute de ce roi. C'est là que fut déposé le serpent d'Esculape apporté d'Epidaure; l'île a conservé la forme du vaisseau qui le portait. On y remarque un hôpital et plusieurs temples anciens, tels que ceux de la Sibylle, de Jupiter Lycaonius, de Faune et d'Esculape. Le pont Cecilius traverse l'île par le milieu de la partie qui forme la barque; l'hôpital est à la poupe, et les temples de Jupiter et de Faune à la proue. Je gagnai bientôt la voie Triomphale où s'élevaient autrefois tant d'arcs dont on voit encore les ruines. Vers la rue Julie, j'observai l'extérieur imposant du palais Farnèse, dont je visitai aussi l'intérieur; c'est là que l'on voyait l'Hercule qui a pris dans les arts le surnom de ses propriétaires; j'y admirai long-tems le fameux groupe *del Toro*, parmi une foule d'autres objets précieux. Ce groupe, l'un des plus considérables de ceux qui nous viennent de l'antiquité, se compose de quatre hommes, d'un enfant, du taureau et d'un chien, tous formés d'un seul bloc de marbre. Il est dû au ciseau

de deux sculpteurs, Appolonius et Tauriscus, qui vivaient sous le règne d'Auguste ; on l'apporta de Rhodes à Rome, où il décorait une salle des thermes de Caracalla sur le mont Aventin. Paul III, ayant fait fouiller les ruines de ces bains, on en retira le groupe du Taureau, qui fut restauré et replacé dans l'une des salles du palais Farnèse.

La seule chose qui me troublât dans mes promenades, c'était d'éprouver la persécution continuelle d'un troupeau de mendians, dont il faudrait parler à tout moment, si l'on voulait donner une idée de leur importunité. C'est parmi eux que j'ai erré dans les ruines du temple de la Concorde, du temple de Mars, que l'on a fait réparer pour servir de quartier général à la cohorte des douaniers de terre ; du temple de Vesta, de ceux de Minerve médecin, della Camera, aujourd'hui Saint-Urbain ; d'un temple ancien dont les murs sont enlacés par le lierre et par d'autres végétaux rampans. Au temple de Pallas, je suppliais la sage déesse d'inspirer aux maîtres de Rome quelque moyen de la débarrasser de cette canaille que je m'étonnais moins de trouver dans la rue Scélérate.

Plusieurs versions existent sur l'origine du nom de cette rue, que les Romains nomment aujourd'hui comme le palais de Nerva qu'ils ont surnommé *Arco di Putani*. Les uns assurent que la vue Scélérate fut ainsi appelée de la scélératesse de Tullie qui y fit passer son char sur le corps de son père; d'autres, des vestales pécheresses que l'on enterrait vives dans le cimetière attenant cette rue; d'autres encore de ce que c'était par là qu'étaient sortis de Rome les Fabiens tués à Baccana; enfin les modernes attribuent cette dénomination à la pierre sur laquelle furent égorgés des martyrs de la foi. Chacune de ces raisons sans doute est très-bonne, et vous n'avez que l'embarras du choix pour trouver l'étymologie de la rue Scélérate; donnez à une autre rue le surnom de vertueuse, vous éprouverez l'embarras contraire.

C'est encore sous la main des mendians que j'ai parcouru les ruines du temple d'Antonin et de Faustine; celles du Portique de Jupiter Stator et du Portique d'Octavie, cette intéressante victime de la barbarie de Néron. Je me plaisais à revoir les arcs triomphaux de Septime-Sévère, de Gallien et de Constantin, tous trois encore

entiers ; mais si l'amour des arts nous porte à admirer ces beaux ouvrages de l'antiquité, quel retour ne fait-on pas sur soi-même quand on se rappelle la vie de ceux dont ils consacrent la mémoire !

Mes adieux étaient faits à toutes les personnes que j'avais vues pendant mon séjour à Rome, et déjà même on me croyait parti, à l'exception de Carlotti, avec lequel je voulus passer entièrement ma dernière journée. Si j'avais été plus en fonds, je lui aurais certainement proposé de venir avec moi à Naples, tant j'étais fâché de le quitter ; mais comme jusque là le hasard m'avait assez bien servi dans mes rencontres, je pensai qu'il ne m'abandonnerait pas; je retins donc une place dans une berline où je devais trouver trois nouveaux compagnons de voyage, et je payai le compte de mon hôte Damon qui, pour me servir de l'expression consacrée par les voyageurs, ne m'écorcha pas trop ; sa bonne Allemande me fit des adieux aussi touchans que si j'avais passé ma vie chez eux. Libre de tous soins, je ne songeai plus qu'à bien employer le peu de momens qui me restaient.

« Il est huit heures, me dit Carlotti en en-

trant dans ma chambre; vous voyez mon exactitude. » Je l'en remerciai et m'habillai à la hâte. Nous nous rendîmes d'abord à Saint-Pierre. J'avais vu au moins vingt fois cette grandiose basilique, mais, j'en prends à témoin tous ceux qui ont fait le voyage de Rome, n'y découvre-t-on pas des beautés nouvelles toutes les fois que l'on y entre? Les yeux, habitués au prolongement de ces lignes, à l'immensité de ces proportions, se familiarisent avec leur étendue, et l'on peut se livrer à l'examen des détails. J'étais arrêté devant le tombeau de Sixte-Quint, livré à des réflexions sans suite, quand Carlotti me tira de ma rêverie pour me montrer à l'extrémité de l'église une jeune femme agenouillée, la tête couverte d'un voile noir, et priant devant une image de la Vierge avec le plus profond recueillement. Je m'en approchai, mais à une distance respectueuse, craignant de troubler la ferveur de ses prières. Au bout de quelques instans elle se leva, se promena à pas lents et les yeux baissés, puis revint ensuite se remettre à genoux à la même place. L'élégance de sa tournure me donnait le plus vif désir de voir son visage; mais sur ce point ma curiosité

ne fut pas satisfaite. Je me plaçai derrière un pilier très-près d'elle, et je la voyais sans qu'elle pût me voir ; de tems en tems j'entendais de profonds soupirs s'échapper de sa poitrine, et je me figurai que c'était une Artémise de vingt ans pleurant l'objet d'une légitime douleur. J'attendais depuis près d'une demi-heure qu'elle sortît de l'église, enchaîné près d'elle par je ne sais quelle vague curiosité, quand j'aperçus, vers le milieu de la nef, un jeune homme qui s'avançait de notre côté et marchait à grands pas. Je fis signe à Carlotti de garder le plus profond silence. Qu'on juge de ma surprise quand j'entendis une voix qui m'était connue prononcer, avec une vive impatience, ces mots, qu'elle adressa au jeune homme : « *Per bacco! che noja d'aspettare !* » Carlotti et moi nous nous regardâmes avec un égal étonnement, et si je n'eusse été retenu par la sainteté du lieu, je crois que je serais parti d'un grand éclat de rire ; que si par hasard ce livre tombe entre les mains des héros de cette aventure, ils jugeront que ce que je raconte ici n'est point une histoire faite à plaisir. Je restai long-tems stupéfait ; mais nous sortîmes enfin de l'église de Saint-Pierre pour aller dé-

jeûner dans une espèce de cabaret, assez fréquenté par les jeunes gens de Rome, construit sur une partie de l'emplacement qu'occupaient les jardins de Lucullus : je puis assurer que nous ne fûmes point servis dans le salon d'Apollon.

Nous allâmes ensuite à Transtevère, où nous admirâmes les vingt-six belles colonnes de granit de l'église Sainte-Marie, un pavé tout en porphyre et en vert antique, et le tableau de *l'Assomption*, l'un des chefs-d'œuvre du Dominicain. Au Giesu, rien n'est plus riche que l'autel de saint Ignace, entièrement recouvert de pierres précieuses; les fresques des voûtes, représentant le père des jésuites montant au ciel en présence des peuples des quatre parties du monde qui se prosternent devant lui, n'attestent pas moins quelle est l'humilité de ses enfans que le génie du Guide, du Musien, de Charles Maratte et de Van Dick. Clément XIV, en abolissant l'ordre, oublia de faire effacer l'inscription de l'autel, qui promet aux jésuites l'éternelle protection de Rome : peut-être voulut-il par là épargner à ses successeurs futurs la honte de la faire replacer. L'église des chartreux contraste, par sa simplicité, avec le luxe de celle des jésuites,

mais elle me parut trop éclairée, quoique d'une beauté remarquable par l'étendue et la justesse de ses proportions. C'était une des salles des thermes de Dioclétien ; elle a trois cent vingt pieds de long, et présente un ensemble que n'interrompt aucune chapelle. C'est à Michel-Ange que l'on a dû l'idée de la convertir en église, et elle est ornée de tableaux de ce maître et de quelques autres, tous du plus grand prix. On y voit aussi une méridienne copiée sur celle que Cassini établit à Bologne.

En passant devant Saint-Pierre-aux-Liens, je rentrai dans cette riche église, que j'avais déjà vue, pour admirer de nouveau ses belles colonnes de marbre grec et la statue de Moïse, que l'on regarde avec raison comme le chef-d'œuvre du ciseau de Michel-Ange. Moïse est assis, tenant sous le bras les tables de la loi, et ramassant avec sa main sa longue et large barbe. C'est surtout l'expression sublime de la figure que l'on admire dans ce chef-d'œuvre : on voit dans son regard le mécontentement que lui inspire le peuple, et cette assurance que donne la conviction de sa supériorité. Ce n'est pas seu-

lement par la perfection du ciseau et la belle pose de la statue que l'on découvre le génie du statuaire : il apparaît surtout dans l'imposante expression de cette tête ; on la regarde long-tems, comme retenu par le besoin de deviner la pensée du législateur des Hébreux. Peut-être le petit nombre de chefs-d'œuvre que nous a donnés la sculpture moderne l'emporte-t-il sur ceux de la sculpture ancienne en ce seul point que l'on y voit, avec la beauté physique des formes humaines, quelque chose de l'homme moral et une action mieux sentie des pensées intérieures sur les traits du visage, quand cette action contenue n'est point l'effet d'une passion violente ou d'une vive douleur.

A Saint-Louis, deux cardinaux français reposent sous une pierre modeste ; tous deux ont acquis une grande célébrité, mais dans un genre bien différent : ce sont les cardinaux d'Ossat et de Bernis. A l'âge de neuf ans, Arnaud d'Ossat était orphelin, n'ayant ni fortune ni nom qui l'appuyât dans le monde ; on le mit au service d'un jeune seigneur de son âge, avec lequel on lui fit faire ses études, pour donner quelqu'ému-

lation au fils de bonne maison. Or, il advint que l'un fit tant de progrès et l'autre si peu, qu'au bout de leurs études, le valet fut choisi pour être le précepteur de son maître. Homme sage au milieu de la corruption de son siècle, le cardinal d'Ossat fut chargé près la cour de Rome des plus importantes négociations : c'est lui qui réconcilia Henri IV avec le saint siége, et qui obtint de Clément VIII la déclaration de nullité de mariage entre ce grand prince et Marguerite de Valois. Le cardinal de Bernis, issu d'une noble famille du Dauphiné, fut d'abord un abbé libertin, puis un cardinal courtisan, et toujours un poète de ruelles, moins connu par ses œuvres diplomatiques que par *les petits trous* des joues de madame de Pompadour, qu'il chanta en petits vers. L'un représenta Henri IV, et l'autre Louis XV ; il existe entre eux autant de différence qu'entre leurs maîtres, dont ils furent l'un et l'autre de dignes ambassadeurs. Je ne sais qui a dit de Louis XV ce mot, qui me paraît assez bien le définir : « C'était le plus mauvais des bons rois. » A coup sûr, il n'était pas méchant.

Je ne savais pourquoi Carlotti venait de me prendre par la main; après m'avoir conduit à une certaine place, en face du maître-autel, « Mettez-vous à genoux, me dit-il. » Je lui obéis. « Vous voilà, reprit-il, dans l'endroit même où le cardinal de Lorraine rendit grâces à Dieu du massacre de la Saint-Barthélemy; faites aussi votre prière. » Cela ne me fut pas difficile : « Mon Dieu! m'écriai-je, que je vous remercie de m'avoir fait vivre dans un tems où vos premiers ministres ne profanent point la sainteté de vos autels par des actions de grâces sacriléges, et ne font point hommage à un Dieu de bonté des crimes que vos plus rudes châtimens pourront à peine leur faire expier! » C'était en 1811.

Pompée avait fait construire un temple, qu'il dédia à Minerve; on lisait, sur le frontispice : « Pompée-le-Grand, après avoir terminé victorieusement une guerre de trente années, a défait ou mis en fuite, pris ou tué, deux millions deux cent mille hommes, et dédié ce temple à Minerve. » Ce temple a été transformé en église, mais, et cela est assez remarquable, son invo-

cation est toujours la même : c'est aujourd'hui l'église de Minerve. Quant à la fastueuse inscription de Pompée, il faut convenir que c'était un singulier hommage pour la déesse de la sagesse que deux millions deux cent mille victimes. Je n'avais pas d'ailleurs besoin de remonter jusqu'à Pompée pour sentir tout le ridicule du surnom de grand que l'on se donne à soi-même, mais j'étais bien tenté de retourner à l'église de Saint-Louis, pour ajouter à ma prière : « Mon Dieu, délivrez-nous des grands hommes! »

Nous terminâmes nos visites par une nouvelle station dans le boudoir de la madone. « Quel dommage, me dit Carlotti, quand nous fûmes à Sainte-Marie-Majeure, quel dommage que vous ne restiez pas ici jusqu'à Noël! vous auriez vu cette belle église dans tout son éclat. Ce jour-là, on expose le petit lit du Bambino que l'on adore au Capitole le jour des Rois et des autres grandes fêtes de l'année : c'est le berceau même de l'enfant Jésus à Bethléem. — Comment est-il? — On ne le voit pas : il est renfermé dans une urne d'argent, mais on peut juger, par quelques brins de foin qui sortent de l'urne, qu'il y est sans aucun doute. Ce que tout le monde peut

voir, c'est un plat de lentilles assaisonnées, le dernier que l'on ait servi à la sainte Vierge, et que l'on a miraculeusement conservé. Cette exposition attire tous les ans la foule des fidèles; les femmes y déploient, plus que dans toute autre cérémonie, l'éclat de leur parure; le beau monde se promène dans ces belles galeries, et c'est, je vous l'assure, un coup d'œil enchanteur. — Mon cher Carlotti, je vous crois sans peine, mais je vous avoue que vos pompes religieuses, malgré leur magnificence, me paraissent trop mondaines. Dans celle-ci comme dans celles dont j'ai été témoin, je ne trouverais point ce recueillement qui est le seul indice de la vraie piété : amoureux de spectacles, c'est le spectacle seul que les habitans de Rome recherchent dans les cérémonies religieuses. La seule fête que j'aie vu célébrer dignement en Italie, c'est la fête des morts. Le luxe de vos églises, admirable pour les curieux, me paraît offrir trop de distractions à la piété sincère : l'ame humaine, quand elle s'élance vers la divinité, ne veut rien entre elle et le ciel que la simple image d'un Christ qui apprenne aux hommes à supporter patiemment leurs douleurs. La nuit approche, retournons à

notre hôtel. Je regrette sans doute de quitter Rome demain, mais je vous assure que la pompeuse cérémonie de la veille de Noël n'ajoute rien à mes regrets : la seule chose qui m'aide à les supporter, c'est l'espoir de ne pas faire à la reine des cités un adieu éternel. »



— N° LI. —

DE ROME A NAPLES.

. . . . *Dum æs exigitur, dum mula ligatur*
Tota abit hora.

HORACE.

Tandis que l'on fait payer, tandis que l'on attèle la mule, une heure entière se passe.

Si j'avais eu un compagnon de voyage à ma convenance, il est bien certain que j'aurais bravé les dangers tant redoutés des marais Pontins, et fait à pied la route de Rome à Naples, qui n'est que de cinquante lieues ; mais, bien que la solitude ne m'ait jamais effrayé, je ne crus pas prudent de m'aventurer seul dans un pays qui m'était inconnu, que les brigands infestaient, et dont nous entendions continuellement raconter les aventures tragiques. Je crois, malgré tout cela, que je m'y serais déterminé

si j'avais pu prévoir quels seraient mes compagnons de voyage. Ma place était retenue et payée, il fallut partir ; j'embrassai Carlotti, et me voilà, moi quatrième, dans une berline avec deux Napolitains de la plus mauvaise mine et une espèce de madame Angot qui arrivait de Paris pour rejoindre son mari, piqueur du roi Murat. J'appelai à mon secours la résignation, cette amie qui ne nous fault jamais au besoin.

Nous suivons la voie Appienne, et nous observons à notre droite un vaste terrain couvert de ruines, de colonnes, de pans de murailles, d'arcades, de statues, de tombeaux épars et noirâtres. Ce sont les vestiges d'une partie de l'ancienne Rome, hors de l'enceinte de la nouvelle. Ces restes de la magnificence romaine sont foulés par les bestiaux.

Nous entrons à *Albano*, bâti sur les ruines d'*Alba longa*. Je trouvai le pays assez gai, mais d'une population médiocre. Près de la porte de la Riccia, autrefois *Aricia*, on voit les ruines d'un grand mausolée surmonté de plusieurs pyramides, que l'on dit être les tombeaux des Curiaces.

Nous entrâmes ensuite à Velletri, ancienne

capitale des Volsques, à six ou sept lieues de Rome. Que de vicissitudes elle a éprouvées sous les anciens Romains et dans les guerres civiles causées par les révolutions de l'empire d'Occident! Le palais *Ginetti*, ce qu'elle a de plus remarquable, appartient à la famille Lacellotti. Longhi en a donné les dessins. La façade et l'escalier en sont d'une grande beauté. On voit sur la place publique la statue en bronze du pape Urbain VIII. On cite aussi les fontaines de cette grande ville, dont la situation est intéressante. L'intérieur offre l'aspect ancien et sombre des villes d'Italie.

Nous arrivâmes à la tour *des Trois-Ponts*. C'est là que commencent les marais Pontins, dont les exhalaisons rendent l'air de Rome si malsain pendant les chaleurs, et dont la contagion s'étend sur tous les pays environnans, jusqu'à Terracine, dont je parlerai bientôt. Nous parcourons une route de vingt-cinq milles à travers ces marais, sous le berceau que forment quatre allées d'arbres épais qui couvrent toute l'étendue de cette superbe route. Le pape Pie VI la fit ouvrir, afin d'abréger le chemin de Rome à Naples. Sur notre droite nous observons ce

vaste réservoir d'eau, couvert de joncs et de roseaux. Des petits canaux reçoivent une partie de ses eaux qu'ils portent dans deux grands canaux creusés sur toute la longueur de notre route, et rendent ainsi mobiles les eaux du marais. Je remarque les têtes nombreuses de buffles dont les museaux soufflent l'eau, dans laquelle leurs corps sont entièrement plongés. Plus tard nous voyons de nombreux troupeaux de ces animaux sous la conduite de chiens haletans et de bouviers à cheval, armés de longues perches aiguës, rentrer dans les villages voisins du marais. Ils traversent gravement la prairie verte, située loin de nous, sur la rive droite des eaux. Nous remarquons aussi les ruines d'anciens monumens, à trois milles environ des *Tre-Ponti*. Ils ornaient autrefois le Forum et la voie Appienne, qui conduisait de Rome à Brindisi, où mourut Virgile, l'an 735 de Rome.

Les brigands infestaient tellement la route de Rome à Naples, qu'il fallait se faire accompagner par des détachemens de gendarmerie. Nous observons à notre gauche les troncs des arbres qui avançaient jusque sur la route, coupés ou brûlés

sur une largeur de trois portées de fusil au moins.

Nous passons un beau pont de marbre sur un grand canal, *a bocca di fiume* (à l'embouchure du fleuve). Nous apercevons la mer, et nous entrons à Terracine, lieu malsain, où les vapeurs ont une telle malignité, qu'il est dangereux d'y passer la nuit. Nous arrivons à la chute du jour. Les commis des douanes s'emparent de nos malles, qu'ils fouillent et bouleversent. Terracine est la ville frontière des états du pape. Ceux du roi de Naples commencent à cinq milles plus loin. L'examen de nos malles nous oblige de chercher une auberge. Nous en trouvons une sous les hautes arcades élevées au devant de bâtimens neufs dont celui des douanes fait partie. Notre auberge est belle, vaste, neuve, meublée avec quelque luxe. Le roi de Naples avait coutume d'y loger, et notre hôte nous montre la chambre où couchait Murat. Mon logement est propre, large, élevé; mais, hélas! les insectes mordans ou aigus, qui des colonnes et des rideaux accourent de nuit pour tourmenter les voyageurs, me harcèlent en foule et me forcent à quitter mon lit. Il me fallut passer toute

la nuit à la fenêtre et dans l'agitation : sans doute ces mouvemens convulsifs m'auront garanti de l'influence maligne de l'air. Le lendemain matin, nous quittâmes Terracine, récemment bâtie au bas d'une montagne, sur les bords de la Méditerranée. Jadis elle s'élevait sur cette montagne, et ses habitans l'appelaient *Auxur*. Horace décrit ainsi sa première situation :

Impositum late saxis caudentibus Auxur.

On en découvre encore quelques ruines. Le Jupiter que Virgile appelle *Auxurus* y était adoré : la façade de son temple s'y élève encore, soutenue par de fortes colonnes de marbre. On y trouve les ruines d'un palais de Théodoric. Le portique de la cathédrale de la nouvelle ville est orné d'un grand vase de marbre blanc, incrusté de mosaïques. Le climat de Terracine est chaud ; les vues de la mer sont pittoresques. Je suis allé me promener sur les vestiges du port qu'Antonin-le-Pieux y a fait construire. C'est Antonin qui répétait si fréquemment cette sentence de Scipion l'Africain : « J'aime mieux conserver un citoyen que de tuer mille ennemis. » J'ai parcouru des ruines, j'ai erré autour des colonnes

tronquées, au bruit des vagues de la Méditerranée, qui roulaient contre le rivage voisin. Il était six heures du soir; je heurtai, en ce moment, un bout de colonne de marbre blanc : ce tronc, resté sur le terrain de l'ancien port d'Antonin, est de deux à trois pieds de hauteur, sur deux pieds et plus de tour; il est cannelé, comme l'était sans doute la colonne entière.

Le pape tient garnison à Terracine. Sans le mauvais air qui rend ce séjour dangereux, je me serais plu dans cette petite ville. Les bâtimens qui forment l'enceinte de la place, vaste, aérée, sont d'une construction récente, agréable à la vue. La mer, les ruines d'Auxur, sur la montagne voisine, celles de son vieux port et des monumens voisins de la Méditerranée, donnent à la nouvelle ville un aspect philosophique, mais, encore une fois, l'air est corrompu. Les douaniers français y étaient pâles, malades ou mourans; les habitans n'y vivent pas long-tems, et la prudence en chasse bien vite les voyageurs.

Dès le lendemain matin, nous nous remettons en route. Dans l'espace de deux lieues environ, nous sommes arrêtés deux fois par le piquet des troupes françaises, que nous rencontrons à cinq

milles, et par celui des troupes napolitaines, que nous trouvons à un mille plus loin; on nous fouille, parce que nous passons des états pontificaux, alors français, à ceux du roi de Naples. On ne doit pas sortir des premiers plus de 150 fr. d'espèces monnayées, ni les denrées et étoffes prohibées. A l'entrée du royaume de Naples, il ne faut pas introduire des marchandises défendues par les règlemens, et nous sommes encore soumis à de rigoureuses perquisitions. Un des deux Napolitains, pendant toute la route, redoutait les brigands, et qu'on lui volât des sacs d'argent qu'il emportait de Rome. Il les avait sauvés au prix de quelques frayeurs inspirées par le passage de ces bois, que le fer et le feu avaient élagués, et de quelques frissons causés par des figures qui vraiment n'étaient pas plus sinistres que la sienne. Il parvint encore à dérober son métal précieux aux recherches des soldats français, en restant, comme un terme, appesanti sur un coffret caché dans le fond de son pantalon, couvert des pans de sa redingote, et soulevé un instant, au besoin, par des bretelles solides. La grosse française en fut quitte pour ouvrir la malle qui contenait ses jupons

roides et ses attifets gommés, pour les voir jeter hors de la caisse, et rester debout sur le terrain, ce qui fit rire les militaires railleurs. Enfin nous rajustons nos malles, nos caisses; nous refermons nos bourses, nous franchissons les édifices des inquisiteurs militaires. Nous passons sous une espèce de portique élevé, isolé, limites des deux Etats, et nous entrons dans le royaume de Naples. Nous continuons à courir sur la voie Appienne. L'air est sain, le territoire fertile, la route droite, large et commode; l'aspect des campagnes environnantes est riant. Ce n'est plus la terre inculte de la ville des arts, c'est le sol émaillé de la ville de la nature.

Nous entrons à Fondi, pays fertile, petite et ancienne ville de l'Ausonie, séparée de la mer par un lac de quatre milles qui en rend l'air malsain, à cinq lieues de Terracine, en latin *Fundi*. Elle a éprouvé le sort de la ville de Troie. *Julie* de Gonzague, veuve de Vespasien Colonna, a été pour elle une autre Hélène. Julie était belle. Sur la fin du quinzième siècle, le pirate Barberousse voulut l'enlever et l'offrir à Soliman. Ses troupes, entrées de nuit pour ce coup de main, éveillèrent des habitans qui cou-

rurent avertir la belle Julie. Celle-ci monta précipitamment à cheval, et s'enfuit en chemise. Barberousse, furieux, entra dans la ville, y mit le feu et la pilla. On voit le tableau de ces désastres dans l'église des Annonciades. Elle fut rebâtie et pillée de nouveau par les Turcs en 1594. On prétend que la partie inférieure de ses murailles est antérieure à la fondation de Rome. Les anguilles et les vins de Fondi ont acquis une grande réputation. Près de cette petite ville on voit la grotte où Séjan, si l'on en croit Tacite, sauva la vie à Tibère.

De Fondi nous montons une chaîne des Apennins; c'est en les descendant qu'*Esménard* a péri : il venait de Naples à Rome. Les chevaux, mal dirigés, n'ont pu soutenir le poids de sa voiture; ils l'ont emportée au galop, et jetée contre un rocher. Esménard a été précipité contre cette roche, frappé à la tête, et est resté sans connaissance. Transporté à Fondi, il y est mort, malgré les secours de l'art, à trente et quelques années. Esménard est auteur du poëme de *la Navigation* et d'autres poésies. Bonaparte l'avait encore plus enrichi que les Muses. C'était lui

qui rédigeait, sous l'inspection du préfet de police, le bulletin scandaleux de la ville de Paris, destiné à divertir l'empereur. Son voyage était la suite d'une disgrâce qu'il avait bien méritée, si les bruits qui coururent à cette occasion sont fondés.

Près du château d'*Itri* nous apercevons les ruines d'un grand mausolée. Plus loin nous remarquons, sur notre droite, une tour que les habitans de ces contrées appellent le tombeau de Cicéron.

A un mille du môle de Gaëte, près d'un ancien couvent, dit de *Saint-Erasme*, nous voyons la mer, la ville et le golfe de Gaëte. Nous avons la perspective éloignée du Vésuve et des îles voisines de Naples. Le génie de la peinture, réuni au génie de la poésie, ne donnerait qu'une faible idée de la beauté de ce tableau.

Nous mettons pied à terre à l'auberge bâtie en face de la mer et de Gaëte, qui nous présente son côté gauche, et nous paraît un joli bourg élevé en amphithéâtre sur la mer. Nous dînons dans une grande auberge, d'où nous avons un superbe coup d'œil sur ce bourg et sur

la Méditerranée, dont les vagues se brisent mollement au devant de notre grande salle à manger. Nous étions au premier étage ; et sans le bon vin de Gaëte, dont la qualité est comparée à celle du Falerne, sans les petits poissons rouges, bruns ou dorés, qui déjà sont servis, j'aurais, je crois, passé en contemplation tout le tems de notre halte en ce pays. On décrit difficilement la vue d'une mer sans bornes, de ses flots soulevés, qui semblent rouler les uns sur les autres ; le beau pays qu'elle baigne, les habitations élevées sur des roches blanchies, surmontées d'autres rochers amoncelés, dont la vaste base sert de fondation à la bourgade. Toutefois nous remarquons le costume leste, élégant des Gaëtanes. De longues et larges tresses de cheveux sont roulées en couronne sur leurs têtes ; un jupon bleu tombe sous un corset rouge. Leur taille est fine, leur démarche gracieuse. Une nuance brune anime leur physionomie ; leurs yeux noirs, expressifs, peignent le sentiment ou la passion. Nous retrouvons la couleur napolitaine, la gaîté de l'ancienne Parthenope, de cette syrène séduisante qui donna d'abord son nom à la ville de Naples.

L'intérieur du bourg de Gaëte ne présente rien de beau, à l'exception du quai qui longe la mer. Les rues sont en général étroites, tortueuses et sombres. Un vase antique que l'on croit avoir été à l'usage des anciens sacrificateurs, sert de fonts baptismaux à la cathédrale. On remarque aussi un tombeau en forme de tour; c'est celui de Munatius Plancus, que les Italiens nomment Torre d'Orlando. Entre le môle et Gaëte, on voit des ruines que l'on dit être celles de la maison de campagne de Cicéron, que ce grand homme appelait *Formianum*. Elle était bâtie sur la colline dite *Formium*. Ce fut près de cette maison de plaisance, qu'en haine de ses *Philippiques*, Antoine fit assassiner l'orateur romain par Popilius Lænas, à qui il avait sauvé la vie.

Gaëte a peu d'étendue; mais c'est une jolie ville que traverse une grande et belle rue qui aboutit aux deux portes. On y montre sur le bord de la mer l'endroit où saint François prêchait avec tant d'onction, que les poissons mirent la tête hors de l'eau pour l'entendre; miracle d'autant plus remarquable que les poissons n'entendent pas. On y conserve les restes du trop fa-

meux connétable de Bourbon, tué sur la brèche en 1527, au moment où il prenait Rome d'assaut à la tête de son armée de pillards indisciplinés. Comme le pape l'avait excommunié, on n'osa pas l'enterrer, mais les Espagnols le firent embaumer à Gaëte, où son corps avait été transporté. On le voyait en pied, botté, éperonné, vêtu d'un habit de velours vert galonné en or; ses armes étaient auprès de lui. Seulement comme son menton est tombé, on lui en a remis un autre en bois. Je ne pus le voir, tant nous étions pressés par le conducteur; j'aurais cependant été bien aise de juger de sa conservation.

Bientôt nous passons le Garigliano, rivière anciennement appelée Liris par Martial. Nous quittons alors la voie Appienne, et nous suivons la voie Domitienne, à l'embouchure du Volturne. Avant d'arriver à Capoue, nous observons la montagne de Falerne, dans la Campanie, près de *Pouzzolo*, montagne jadis féconde en vins si vantés par les poëtes et les beaux-esprits de Rome.

Nous passons ensuite devant l'auberge de Sainte-Agathe, et à côté de Sessi, petite ville bâtie sur une hauteur que nous laissons à notre

droite. Nous entrons dans la Capoue moderne, bâtie à deux lieues environ de l'ancienne et délicieuse Capoue. Ce jour-là il pleuvait ; la rue principale, mal pavée, était couverte de boue. Je vis un peuple assez mal vêtu, qui ne me parut point fortuné. Les délices furent pour les anciens habitans, qui les ont chèrement payées par le sac de leurs demeures à différentes époques. Capoue moderne est tranquille ; le tems de ses plaisirs, de sa fortune, de ses voluptés, a disparu. Cependant la campagne est belle et fertile. Les environs sont couverts d'une verdure épaisse et riante ; son territoire est arrosé par le Volturne, que nous avons passé sur un pont, en entrant à Capoue. Les rues sont assez régulières, et les maisons basses. Quelques-unes, dans la grande rue, sont peintes de diverses couleurs, à la manière italienne. J'ai remarqué, dans le quartier principal, assez de mouvement. On conserve dans la cathédrale des colonnes de granit, tirées d'édifices de l'ancienne Capoue, des tableaux estimés, et des sculptures du Bernin. Sous l'arcade de la place des Juges, on remarque des inscriptions antiques.

Je profitai d'une halte à Capoue pour courir

aux ruines de l'ancienne ville. C'est en vain que j'évoquais les ombres d'Annibal et de ses guerriers; je ne trouvai ni chefs, ni soldats, ni jolies femmes, ni théâtres, ni tables servies; je n'entendis ni chants, ni instrumens, ni soupirs; je ne retrouvai point les salles de danse; il n'y avait plus de roses, plus de lits voluptueux, plus de guirlandes de fleurs. Je vis seulement les ruines d'un amphitéâtre, la voûte d'un arc de triomphe : c'est tout ce qui reste de cette Capoue, qui, selon Tite-Live, fut aussi funeste aux Carthaginois que Cannes l'avait été aux Romains. C'est à Capoue que se manifesta le premier germe de guerre civile, et sa garnison fut la première qui se montra traître à la patrie.

Nous n'avons plus que cinq milles à faire pour arriver à Naples, et nous nous remettons en route. Le pays est superbe, pittoresque et riche. Nous sommes au sein des myrthes, des lauriers, des arbres fruitiers, verts ou en fleurs; des bosquets, des masses de feuillages sont épars dans les campagnes, arrosées d'eaux qui réfléchissent à nos yeux les rayons mobiles du soleil. Le costume des paysannes est piquant et léger : leur tête est couverte de mouchoirs peints de di-

verses couleurs, qui enveloppent leurs cheveux et tombent en bourse sur le dos; ou bien de grosses épingles de douze pouces de longueur soutiennent et traversent des spirales de cheveux nattés; les corsets bruns, rouges ou bleus, les jupes de mêmes couleurs; les souliers, à talons hauts et bruyans, attirent aussi nos regards. Au sein de la culture et de l'abondance, nous apercevons la misère des paysans, logés sous le chaume, dans des cabanes presqu'en ruine, vêtus d'habits usés et malpropres.

Nous sommes entourés de peupliers élancés qui portent la vigne dans les airs. On fait la vendange à l'aide d'échelles de près de cent degrés de hauteur, manière originale de cultiver la vigne et de faire de mauvais vin : passe encore si les peupliers de Naples n'excédaient pas la hauteur modeste des ormeaux de la Toscane. Nous suivons une route large, qui s'agrandit à nos yeux à mesure que nous avançons, dans une perspective directe, sous une ligne parfaitement droite, entre de doubles rangées de peupliers, que nous quittons et que nous retrouvons alternativement.

Nous laissons à notre gauche *Caserte*, qui

passe pour le plus beau palais de l'Italie. J'adressai quelques questions, à ce sujet, au plus âgé de nos deux Napolitains, et il me dit que ce palais consistait en un gros édifice carré, d'une assez lourde architecture; qu'il était construit au pied d'une chaîne de montagnes arides, et qu'au devant s'ouvrait une plaine immense, mais que rien n'était comparable à la richesse du bel escalier intérieur, aux marbres les plus rares prodigués dans la chapelle, et aux dépouilles de l'antiquité entassées dans cet immense château. D'ailleurs, il vanta beaucoup les dessins de Vanvitelli et la beauté des jardins, arrosés par des eaux amenées par des aqueducs qui dominent les collines et les vallées. Murat et sa cour ne l'habitaient point, et y faisaient seulement des parties de campagne. Cependant, la voiture nous emportait à *Aversa*, où nous ne tardâmes pas à entrer.

Aversa est une jolie petite ville, assez bien bâtie. Robert Guichard, duc de la Pouille et de la Calabre, la fit élever, dans le onzième siècle, pour l'opposer à Naples, déjà grande et peuplée; mais Charles Ier, roi de Naples, détruisit

Aversa, qui depuis a senti la nécessité de renoncer à une rivalité inégale. C'est là que notre voiturier fait rafraîchir ses coursiers avant d'entrer à Naples; la femme du premier piqueur de Murat profite de l'occasion, et fait une toilette d'élégante de la halle de Paris, qui contrastait singulièrement avec le costume pittoresque des paysannes napolitaines. Elle voulait, nous dit-elle, que, malgré ses quarante ans et la fatigue du voyage, sa fraîcheur et son élégance charmassent encore son bien aimé mari.

Elle remonte aussitôt en voiture, trépigne de joie, et remue ses atours en tous sens. Après nous être égayés et rafraîchis, nous reprenons nos places à ses côtés; nous la complimentons sur le succès de son voyage, sur sa très-prochaine réunion à un mari qui lui écrivait si tendrement, malgré les séductions du pays des syrènes, qu'elle défiait même absente.

D'un autre côté, notre Napolitain à la cassette d'or ne dissimulait plus sa joie de l'avoir soustraite aux brigands, qui ne l'avaient pas vue, pas même soupçonnée. Ce fut alors qu'il nous confia les profondeurs ténébreuses de sa

retraite, l'en retira décemment, nous en fit observer les formes simples et les beautés solides : cependant, il la referma promptement, à la vue de plusieurs de ses compatriotes, que sans doute il jugeait, du moins sur l'apparence, faciles à électriser par la couleur de ses florins.

Des mendians qui commencèrent à suivre la voiture nous annoncèrent bientôt que nous approchions d'une grande ville d'Italie : l'un en boitant, l'autre en traînant deux jambes arquées, suivaient avec peine notre voiture, dont les chevaux étaient au trot; ils criaient, en s'adressant à nous : *Eccellenza! magnia! magnia!* en disant ces mots, ils pinçaient, avec le pouce et le médium, leur joue droite, étendaient l'index, et tournaient dans cette position ces trois doigts. Nous les fîmes ainsi courir, afin d'observer leur contenance, leur figure pâle et noirâtre, les lambeaux de chemises et les demi-hauts-de-chausses qui seuls les couvraient. Ils avaient les pieds nus; un réseau en pièces retenait quelques cheveux nattés sur la tête. Nous eûmes enfin pitié d'eux, et nous leur jetâmes quelque grosse monnaie; aussitôt d'autres que nous ne voyions pas,

qui vraisemblablement nous suivaient, parurent à leur place : ceux-ci criaient, en pinçant de même leurs joues : *Seur capitano! magnia! magnia!* ils exprimaient qu'ils avaient besoin de manger. Ceux-là, aussi infirmes, aussi hâves, aussi nus, couraient après nous sur des crosses; l'un d'eux se laissa tomber sans que son camarade s'occupât de le secourir. La pitié nous fit lancer au premier quelques *grains*, ou sous du pays, que nous avions déjà reçus dans la dernière auberge, et nous en donnâmes autant à celui qui était resté debout à nous suivre, afin, lui avons-nous dit, d'aider à son malheureux compagnon d'infortune. Pendant ce tems, nous gagnions du terrain, et les mendians arrivaient successivement; nous leur jetâmes encore des pièces de cuivre, mais nous recommandâmes à notre conducteur de prendre le grand trot, afin de nous débarrasser d'une contribution qui devenait excessive. Nos deux chevaux, assez légers de nourriture, qui sans doute flairaient leur gîte prochain, prirent, sous le fouet, le grand trot, et les mendians disparurent. Nous passons, en ce moment, dans un lieu de guinguettes; nous

voyons, sur notre gauche, un balcon couvert, sur lequel des tables servies sont entourées de convives joyeux : hommes et femmes boivent, mangent gaîment, et rient aux passans. Cette rencontre de bonne augure nous récrée; en bon français, je salue les buveurs, qui aussitôt, le verre plein tendu vers nous, répondent à mon salut. Nous étions dans un des faubourgs de Naples; de petits pauvres courent à côté ou au devant de notre voiture; les uns font la roue, les autres des culbutes, pour exciter notre admiration ou émouvoir notre pitié. Une sentinelle se présente, exige l'exhibition de nos passeports, et nous appelle au bureau du corps-de-garde.

En 1811, Bonaparte était en discussion avec Murat; le général Grenier occupait, au nom de Napoléon, plusieurs postes dans le royaume de Naples, notamment la route de Rome à Naples; Murat opposait d'autres postes. On se surveillait réciproquement; on observait les Français, les Napolitains ou les étrangers qui entraient à Naples ou en sortaient; la méfiance paraissait égale. Il s'agissait principalement de surveiller les émissaires anglais et d'intercepter les rela-

tions qui, par terre comme par mer, pouvaient avoir lieu entre Murat et le ministère anglais : voilà les motifs pour lesquels on nous examina strictement de Terracine à Naples. Nos passeports lus, nos signalemens et signatures reconnus, nous remontâmes en voiture, à la charge, après avoir déclaré nos domiciles à Naples, ou du moins ceux que nous nous proposions d'y prendre, de nous représenter à la police.

Parmi les vexations auxquelles sont soumis les voyageurs, il faut placer en première ligne l'exhibition continuelle des passeports : je crois que j'aimerais mieux avoir affaire aux voleurs qu'aux gendarmes, qui sont censés en garantir. C'était peu de trouver mauvaise compagnie dans la voiture, d'être à la merci d'un conducteur qui ne s'arrête point quand on le voudrait, et qui perd sur la route un tems précieux; c'était peu de la double douane, il fallait encore dire où l'on allait. Comme pour moi je n'en savais rien, je me trouvai fort embarrassé; heureusement qu'un officier napolitain, dont je ne saurais trop vanter l'honnêteté, s'aperçut de mon embarras, et m'indiqua une auberge où il m'as-

sura que je serais fort bien : il me donna l'adresse de la dame Gazze, près la rue Monte-Olivetto, dans le quartier San-Giuseppe, et je déclarai alors que j'avais l'intention d'y loger.

A quatre heures de l'après-midi, nous entrâmes enfin dans Naples, par la large rue Fiora, d'où l'on n'aperçoit point encore le mont Vésuve : nous l'avions perdu de vue depuis plusieurs milles, aussi bien que Naples, que nous ne revîmes qu'à un mille de distance, parce qu'elle est située dans une plaine, au bord de la mer. Arrivé à l'auberge qui m'avait été obligeamment indiquée, je vis que l'officier napolitain ne m'avait point trompé : l'auberge était de très-bonne apparence; elle me parut assez fréquentée, et la dame Gazze très-accueillante. Ma première question fut de lui demander si de chez elle on voyait le Vésuve; elle me répondit affirmativement, et m'offrit de me conduire tout de suite sur la terrasse qui dominait sa maison, ce que j'acceptai aussitôt que j'eus choisi, au premier, une fort jolie chambre, où je fis porter mon modeste bagage. Je convins du prix de cinq carlins par jour, et je fus enchanté d'apprendre

qu'il y avait dans la maison une table d'hôte. « Vous serez à merveille chez moi, me dit la dame Gazze. Ma table jouit de quelque réputation; je sers à quatre services, je donne du café très-bon et d'excellente liqueur, à six carlins par tête. » Le carlin valant un peu moins de sept sous de France, je trouvai ses prix fort raisonnables, et j'arrivai, tout en causant avec mon hôtesse, qui ne demandait pas mieux, au dessus du cinquième étage, d'où je pus voir le Vésuve, qui ne jetait alors que quelques tourbillons d'une fumée assez légère. Je me proposai de revenir souvent à cet observatoire, d'où l'on découvrait plus de la moitié de la ville, la mer et les belles îles qui varient si admirablement l'étendue du golfe. Je descendis ensuite, pour me mettre à table, où le dîner me parut fort bon, et, ce qui acheva de me séduire, c'est qu'ensuite on nous servit le café sur la terrasse de la maison, au milieu de vases et de caisses de fleurs odorantes, et abrités par une tente destinée, pendant la chaleur du jour, à garantir des ardeurs du soleil. J'allai ensuite me promener dans la belle rue de Tolède; j'entrai dans

un café assez semblable à ceux de Paris, et je revins à mon auberge, moins impatient du lendemain que je ne l'étais en arrivant à Rome, mais du moins avec l'espoir d'employer mon tems agréablement, et déjà consolé des contrariétés de la route.



— N° LII. —

NAPLES.

—

Uccise di sua man trenta marchesi.
TASSONI, *la Secchia rapita.*

De sa main il tua trente marquis.

In otia natam Parthenopem.
OVIDE.

Parthenope naquit au sein du plaisir.

Il n'existe point de pays au monde où il y ait autant de gens titrés qu'à Naples; et si le héros du Tassoni a tué trente hommes dans le royaume de Naples, il se peut sans miracle que ce soit trente marquis. Vous ne faites aucune visite dans quelque maison que ce soit sans entendre parler de ducs et de marquis, sans compter le peuple des chevaliers qui ne sont pas moins nombreux que les lazzaroni. Viennent ensuite les abbés dont le

nombre est incroyable; et ce qui paraît surprenant, plus considérable encore qu'à Rome. A notre table d'hôte se trouvait un chevalier que je jugeai facilement être un des pensionnaires de Salicetti; il y venait aussi des abbés dont l'un m'offrit de me faire les honneurs de Naples; mais je préférai les offres d'un jeune compositeur de musique, enthousiaste de son art, et qui, récemment sorti du Conservatoire, se disposait à faire son tour d'Italie, pour donner d'abord les opéras, dont il avait les airs et les duos en portefeuille, sur les théâtres des petites villes. Mais je sens que mille souvenirs se présentent confusément à ma mémoire; il faut que je tâche de procéder par ordre.

Les ruines et les antiquités sont rares dans l'intérieur de Naples; cependant, son origine remonte à une époque encore plus reculée que celle de Rome. Voici ce que les historiens disent à ce sujet: Elle fut d'abord fondée par des Calcidiens venus de l'Attique, qui, après avoir bâti Cumes, l'abandonnèrent pour élever Parthenope, nom que l'on attribue à l'une des sirènes qui n'avaient pu séduire les compagnons d'Ulysse, et dont les Calcidiens trouvèrent le tom-

beau en creusant les fondations de la ville qu'ils voulaient ériger. D'autres prétendent que Parthenope était une fille d'Eumeleus, roi de Thessalie, qui conduisit dans cette belle contrée une colonie de Thessaliens, et que ceux de Cumes, effrayés du voisinage, détruisirent la ville de Parthenope qui se grossissait des transfuges de leur ville. Alors la peste ayant ravagé Cumes, l'oracle consulté répondit que pour apaiser la colère d'Apollon, il fallait reconstruire Parthenope; ce qu'ils firent, en lui donnant le nom de Neapolis, qui veut dire ville nouvelle. Quoi qu'il en soit de cette origine, il me suffit qu'elle soit poétique pour que je l'adopte, tant je préfère les brillans mensonges de l'antiquité aux froides vérités des tems modernes; et si la belle Naples doit son existence à un oracle, me voilà tout-à-fait du parti des oracles. J'aime la superstition des tems anciens, quand elle fonde des villes; elle vaut mieux, ce me semble, que la raison qui les détruit. Au surplus, ce n'est point par ce qu'elle fut, mais par ce qu'elle est, que Naples est digne de l'observation des étrangers. Peuplée de quatre cent cinquante mille habitans, c'est-à-dire d'un dixième et plus de la

population de tout le royaume, elle est aux états du roi de Naples ce que Paris serait à la France, si Paris comptait au moins trois millions d'habitans. C'est une tête superbe qui s'élève sur un corps grêle, et fatigue des membres décharnés.

C'est du haut du fort Saint-Elme que l'on embrasse le mieux le coup d'œil de toute la ville; je l'ai vue de cette sommité, et elle m'a paru d'une étendue égale à la moitié de Paris. Sa situation est charmante, aux bords de la mer, environnée de campagnes, de collines fertiles et délicieuses. Horace la nomme *Otiosa.* Son sol fécond, les richesses de son commerce maritime, y portent une telle abondance, que ses habitans n'ont rien à faire; ils jouissent. Pour des oisifs, des gens voluptueux, c'était un fâcheux voisinage que celui des Romains. Aussi les Napolitains furent-ils soumis à Rome, et préférèrent-ils le joug à une résistance sanglante et incertaine. Ils ne furent pas tentés d'entrer dans des alliances, afin de secouer sa domination, et Naples fut honoré par ses maîtres du titre de ville libre et confédérée. On se rappelle que Bélisaire s'empara de Naples en 537, en y introduisant ses soldats par les aqueducs.

Au devant de Naples la mer forme un golfe qu'elle baigne au midi ; les côteaux du nord sont frais , couverts de productions végétales et de maisons de plaisance. Les anciens Romains sont venus bâtir leurs maisons de campagne , de repos et de jouissances, aux environs de Naples. L'air en est pur , la terre si féconde , que Virgile y a placé son Elysée, et qu'il a été forcé d'y supposer des fleuves aux ondes noires et impures , des Cerbères , des roches épouvantables , des furies , des Mégères , des diables , pour y trouver la place de son enfer. Le plus beau , le plus sain et le plus agréable des douze quartiers de Naples , est celui de Santa-Lucia , habité principalement par les ambassadeurs et les nobles. Le port ne m'a pas paru aussi grand que celui de Gênes ; peut-être même n'égale-t-il pas celui de Livourne. Cependant les Napolitains prétendent que leur rade a cent milles de circuit. Le port n'est pas très-sûr.

Leur promenade sur la Chiaja est délicieuse. Elle a un mille environ et s'étend jusqu'à la mer. Le coup d'œil en est admirable. L'île de Capri est en face ; la côte de Pausylippe est à droite , Portici et le mont Vésuve à gauche. Le

mot Chiaja est la corruption de *Piaggia*, en français plage.

Le magnifique théâtre Saint-Charles n'en est pas éloigné. Depuis que j'ai vu son beau portique soutenu par de hautes colonnes, son grand escalier, son immense salle et ses huit rangs de loges, le feu a détruit ce chef-d'œuvre, que l'on a reconstruit sur le même modèle. Ce théâtre lyrique et merveilleux était d'une étendue au moins double de nos plus grands théâtres. Toutes les places en étaient commodes. Les bancs du parterre étaient de bois nu, et des spéculateurs louaient aux curieux délicats des coussins qui doublaient à peu près le prix des places. J'ai vu jouer l'opéra séria de *la Vestale*, traduit en italien, et j'ai entendu la musique de Spontini exécutée par un orchestre que les Napolitains citent comme le premier du monde. Les Napolitains sont grands amateurs de musique, mais ils n'écoutent pas les paroles, du moins les récitatifs, que mille langues confuses accompagnent dans des *à parte* étrangers à l'harmonie.

Le palais du roi n'est qu'un bel hôtel, encore ai-je vu avec déplaisir plusieurs de ses fenêtres en petits verres et en plomb, des vitres brisées;

des masures, de misérables chaumières sont adossées contre les côtés de ce palais, construit en 1600 sur les dessins de *Fontana*, qui a décoré la façade des trois ordres dorique, ionique et corinthien. Mais ce palais ne paraît pas moins inférieur à celui de l'ancien ministre Acton, qui est voisin.

La place au devant du palais du roi est spacieuse, mais irrégulière, plus longue que large. Je n'ai pas remarqué de belles places à Naples. J'ai observé beaucoup de petites rues étroites que la hauteur des maisons rend obscures. Il y a des collines dans la ville, car j'ai monté et descendu plusieurs rues, notamment dans le quartier Capo di Monte. On voit une partie de la ville de la hauteur *del Miratodos*, et vulgairement *Miradois*. Tous les quartiers sont pavés de morceaux de lave noire. Les Napolitains foulent aux pieds la matière qui a fermenté dans le Vésuve et qui a menacé leurs têtes. Soit qu'ils lèvent les yeux sur leur mont fumant, soit qu'ils les baissent sur leur pavé, ils peuvent se dire : « Nous vivons sur un volcan, et nous marchons sur ses débris ; notre belle ville, notre sol délicieux et fertile s'étendent sur un cratère ; le plaisir de ne

rien faire et de trouver à vivre, le bonheur de ne pas *penser*, encore moins de réfléchir, enfin notre climat fortuné, effacent de nos ames contemplatives la crainte du danger, nous sauvent la vue de l'abîme; nos beaux-arts, notre musique dissipent toutes les alarmes, écartent des calculs effrayans; nous sommes d'heureux oisifs, bercés par les mains de l'harmonie, car tout est harmonie autour de nous; la nature et les arts sont unis par ses charmes; la nature et le génie veillent pour notre félicité. Ecoutez Jean-Jacques Rousseau qui parle du génie, et vous envoie à Naples pour y trouver le développement de ce feu sacré. » — « Cours, vole à Naples, dit-il à » l'article *Génie* de son Dictionnaire de musi- » que; si tes yeux s'emplissent de larmes, si tu » sens ton cœur palpiter, si des tressaillemens » t'agitent, si l'oppression te suffoque dans tes » transports, prends le Métastase et travaille. » Son génie échauffera le tien; tu créeras à son » exemple : c'est là ce que fait le génie, et d'au- » tres yeux te rendront bientôt les pleurs que les » maîtres t'ont fait verser, etc. » Les Napolitains ne suivent pas généralement la leçon; ils se bornent au génie qui sent et jouit, et c'est

beaucoup, car la vie ne devrait être qu'une suite de contemplations et de jouissances. Heureux le pays qui nous rapproche le plus de cet état de félicité. On ne devient pas immortel en vivant ainsi, mais on est mortel sensible et content.

Il y a un grand nombre d'églises et de couvens à Naples. J'en visitai la plus grande partie. Je vis l'église des Dominicains, où l'on conserve le crucifix qui parla à saint Thomas d'Aquin. La Mère de Dieu, vers laquelle les Italiens élèvent si souvent leurs ames, a près de quatre-vingts églises dans Naples. Je ne compte pas ses chapelles dans les autres églises. Il n'y a pas de maisons, pas de boutiques qui n'aient leur *madone*, devant laquelle brûle le cierge ou l'huile perpétuelle.

Après avoir examiné les églises de Rome, j'avoue que je n'ai pu rien trouver de remarquable dans celles de Naples; cependant, j'ai observé que celles-ci sont beaucoup plus ornées de tableaux et de peintures de toutes couleurs que celles des autres villes d'Italie. Les yeux sont frappés, à l'entrée de la plupart des églises napolitaines, de l'abondance des dorures, des

ornemens de couleurs variées et tranchantes. Plusieurs églises renferment beaucoup de richesses, mais aucune d'elles n'est d'une belle architecture ; point de façade ou un portique digne d'attention. L'église de Sainte-Claire paraît plutôt une belle salle d'assemblée qu'un lieu consacré à la prière et au recueillement : cette église fait partie d'un grand bâtiment qui, divisé en deux corps, est habité d'un côté par les religieuses de Sainte-Claire, de l'autre par les frères réformés, qui sont payés par ces religieuses pour les desservir. Les curieux trouveront dans les églises de Naples des tableaux des grands maîtres, des peintures à fresque, des mosaïques et des sculptures précieuses.

Les princes, les ducs et les grandes familles de cette ville ont des hôtels et des palais vastes, meublés avec magnificence, mais beaucoup moins beaux que ceux de Rome et de Gênes. Le jardin de la maison Franca Villa passe pour le plus délicieux de Naples. Des eaux, des saules pleureurs, des berceaux, des statues, forment, avec les fleurs et les plantes étrangères, un ensemble qui paraît composé des genres anglais et français. L'architecture du palais du duc Gra-

vina, rue Monte Oliveto, est fort estimée. Le prince de Tarsia ouvre sa bibliothèque au public trois jours de la semaine. Il y a d'autres bibliothèques publiques, notamment celle du Roi. Elles sont assez volumineuses, mais qu'elles sont loin d'être comparables à la Bibliothèque de Paris!

Le fort de l'Œuf, celui de Saint-Elme, dominent Naples. Le premier est bâti en mer, sur un rocher de forme ovale. On dit que c'est Guillaume III, surnommé le Normand, qui l'a élevé. Le second fut construit par l'empereur Charles-Quint sur une haute montagne, d'où il commande à toute la ville de Naples, plutôt pour contenir les habitans que pour les défendre contre les invasions hostiles. Ses murailles, pratiquées dans d'énormes rocs, ont au moins cent pieds de haut. Les rochers dans lesquels on a posé les fondemens égalent presque la hauteur des murailles qu'ils soutiennent. Il paraît imprenable; la ville s'étend à ses pieds. On y monte par un long et large chemin circulaire pendant au moins deux heures. Des bancs offrent, de distance en distance, un repos nécessaire. Ces lieux de repos donnent le tems de sai-

sir les superbes aspects qui se développent graduellement. Des maisons intervallées sont bâties sur les côtés du chemin. Enfin on arrive à de grosses portes basses à deux battans qui conduisent à des cours et de là aux portes plus étroites et plus basses du fort. La vue saisit alors tout l'ensemble de la ville de Naples, la mer, le Vésuve, les îles voisines, le mont Pausylippe, ce bassin immense, admirable, qui renferme Naples et ses environs.

Des batteries protègent la ville au levant, ainsi que les bastions de l'Arsenal et le Château-Neuf, où l'on voit l'arc de triomphe élevé à la gloire de Ferdinand d'Aragon. Cet arc est du petit nombre des morceaux d'architecture remarquables à Naples. A l'orient on voit la grosse tour appelée *Tarrione del Carmine*. Le chantier, les magasins sont vastes. Le port, comme je l'ai dit, est borné. La colline au devant de laquelle est situé le fanal, en confond les feux avec ceux des réverbères de la ville. Au bout du môle qui s'avance en mer, on trouve une fontaine d'eau douce.

La noblesse de Naples a des places entourées de balustres de fer, où elle s'assemble.

L'université, le manége, les hôpitaux, les

trois conservatoires où l'on enseigne la musique aux enfans, méritent d'être vus. Les enfans sont instruits gratuitement; ils chantent, jouent des instrumens, et lisent la musique en même tems que leur alphabet. Comment ce pays ne serait-il pas le séjour de l'harmonie? Un enfant n'a pas le tems d'essayer les irrégularités du chant naturel ; il est aussitôt instruit par l'accent cadencé de sa nourrice; ses père et mère chantent en parlant. Les autres Italiens disent proverbialement que *Naples est un paradis habité par des diables ;* du moins la musique n'y est pas diabolique. Ils disent encore : *Napoli odorifera e gentile*, *ma la gente cattiva ;* Naples suave et gentille, mais gens méchans.

Les beaux-esprits napolitains se partagent en plusieurs académies. On connaissait celle des *Oziosi* et des *Ardenti.* Je crois que celle des *Oziosi*, c'est-à-dire des *Oisifs*, a seule été conservée sous le gouvernement de l'étranger. Je n'ai pu découvrir le nom de l'imprimeur, ni celui du président et du secrétaire perpétuel de l'académie des *Oisifs.* On m'a dit que ces académiciens étaient plus francs que leurs confrères, et que du moins ils justifiaient leur titre.

Saint-Janvier est le patron de la ville de Na-

ples. Son église est assez vaste, pas autant que celle de Notre-Dame à Paris, mais ornée de peintures. Le sang de saint Janvier y est conservé dans une fiole divisée en deux verres. La *liquéfaction* s'opère deux fois par an. La fiole, approchée du chef de saint Janvier placé sur l'autel de la chapelle, laisse voir une liqueur rouge qui, de solide, devient tout à coup liquide, et coule dans les deux verres. C'est ce que les Napolitains appellent le miracle de la liquéfaction. Le célébrant en étole, au milieu de plusieurs prêtres placés au dessus de l'escalier du chœur, contre le balustre en fer et fermé, élève la fiole, exactement close, à laquelle ses deux mains communiquent un mouvement qui pousse le sang d'un verre à l'autre, et prouve aux fidèles que le saint a daigné se rendre au plus ardent de leurs vœux. Ce miracle leur promet toute l'abondance d'une terre de bénédiction. Les cloches, les boîtes retentissent dans la ville, pendant que les Napolitains, hommes, femmes, filles, vieillards, enfans, infirmes même, viennent honorer la fiole, la baisent, et versent leurs offrandes pécuniaires dans le bassin tenu par le prêtre édifié de tant de piété. Il

examine les étrangers et les appelle au culte du sang miraculeux. Je n'étais pas éloigné de la balustrade : le ministre religieux me faisait face. Il ne tarda pas à remarquer mon attention. Ses yeux rencontrèrent plusieurs fois les miens. Bientôt il me fixe, après m'avoir sans doute reconnu pour Français, élève en quelque sorte la fiole vers moi, et m'en répète *l'ostension*. Plusieurs des assistans s'aperçoivent de la bienveillance qu'il me marque ; dans la crainte d'un scandale tumultueux, je m'approche décemment de la balustrade, je m'agenouille, comme les Napolitains, sur l'escalier le plus élevé. Le prêtre, satisfait de voir la soumission d'un Français, ne tarde pas à se présenter devant moi : je tiens les yeux fixés sur la fiole, afin de voir de plus près le sang précieux. Le ministre sacré s'arrête avec le vase, l'agite transversalement, et paraît me dire : « Voyez, je ne vous trompe pas ; le miracle est réel, le sang est liquéfié, dès qu'il coule d'une partie du verre dans l'autre. » Puis il l'applique assez rapidement sur mes lèvres, sur mon front, sur ma poitrine, et de nouveau sur mes lèvres. Tant *d'indulgence* a son prix, et je ne manque pas d'en donner une mar-

que dans le bassin. Les yeux de l'acolyte, ainsi que ceux de mes voisins, s'arrêtent sur moi avec complaisance. Je me retire, et continue l'examen des postures différentes que prennent les fidèles pour attester au sang de saint Janvier leur foi et leur vénération. En effet, les uns s'agenouillaient trois fois avant d'arriver à la balustrade, d'autres restaient agenouillés à dix ou douze pas du prêtre, baisaient d'abord la terre et se présentaient au baiser de la fiole; d'autres s'étendaient entièrement sur le pavé, et restaient sans mouvement pendant le tems sans doute qu'ils récitaient d'assez longues prières; d'autres s'approchaient avec de gros chapelets en main, et se frappaient fréquemment le sein; des mères portaient leurs enfans, leur indiquaient du doigt le sang de saint Janvier, leur disaient que c'était celui du patron de la ville et du royaume qui faisait couler pour eux des sources de prospérités, et les présentaient au baiser. Des petites maîtresses en robe de soie noire, la tête couverte d'un ample capuchon de taffetas de pareille couleur, dont le devant est attaché en forme de bandeau sur le front, et le fond descend en bourse sur les épaules, ou flotte au gré de l'air,

arrivent, soutenues sous le bras par un cavalier servant, s'agenouillent lestement, recoivent les grâces de saint Janvier, se relèvent, reprennent le soutien du servant et s'en vont. Des malheureux, presque nus, des *lazzaroni*, viennent se prosterner, porter sur le vase leurs lèvres encore humectées de *macaroni*, et font place à des infirmes, des estropiés, des boiteux, qui baisent aussi la fiole; mais tous, sans exception, pauvres ou riches, versent une offrande dans le plat que l'acolyte vide fréquemment dans d'autres bassins, que de jeunes clercs tiennent prêts à ses côtés. Toute la population de Naples s'y rend; les étrangers y accourent; les familles y portent leurs malades. Une foule plus nombreuse encore des environs de Naples se rend à l'ostension du vase saint, et dépose une offrande copieuse; en sorte que, deux fois par an, pendant deux quinzaines, les indulgences sont obtenues par un million de fidèles, et les collectes abondantes sont versées au trésor des desservans, pour l'entretien de l'église et de son clergé.

Le général Championnet, lors de la première invasion de Naples par les Français, sur

la fin du dernier siècle, engagea les ecclésiastiques à continuer leurs pratiques religieuses. Les prêtres ne paraissaient pas disposés à tenter le miracle de la liquéfaction. Ils auraient bien voulu que saint Janvier refusât ses indulgences aux guerriers français. L'une des époques de cette fête était arrivée. Déjà le bruit circulait dans le peuple, et parmi les *lazzaroni*, que saint Janvier ne ferait pas de miracle ; on murmurait sourdement ; les lazzaroni pensaient à se réunir, à tenter un coup de main, à chasser, s'ils pouvaient, leurs hôtes incommodes et profanes.

Le général manda les ministres de l'église, entra en négociation avec eux, et le miracle eut lieu le lendemain, en présence de tout le peuple: Les lazzaroni finirent par s'écrier, en leur dialecte grossier : « *Per dio ! nostro san Gennaro s' è flatto giacobino.* » (Par Dieu, notre saint Janvier s'est fait jacobin.) Et les Français furent tranquilles pendant quelque tems. Joseph avait donné à l'image de saint Janvier le grand cordon de l'ordre des deux Siciles.

Ces lazzaroni forment une grande partie de la population de Naples. On porte leur nombre

à quarante mille. Ce sont des hommes qui n'ont ni feu, ni lieu, qui passent les nuits couchés dans les rues, sous la douce température de ce bon climat, et qui pendant les nuits pluvieuses vont se mettre à couvert *à Capo di Monte*, ou sous les bancs des rues. Ils sont, la plupart, vigoureux, constitués comme les anciens athlètes; la tête forte, la figure large, le teint, les bras et les jambes d'un brun jaunâtre; ils ont les épaules et les mollets carrés, de gros muscles, et la barbe épaisse, quoique rasée. Le *lazzaroni* ne porte qu'une chemise, et une culotte de toile qui n'est pas boutonnée sur les genoux; il n'est pas chaussé. Quand il a gagné, soit dans la ville, soit sur le port, trois à quatre *grani*, ou quinze à vingt centimes, il en achète des macaroni, des légumes, du poisson salé, ou des entrailles d'animaux qu'il mange tout le jour. Le sommeil coupe ses repas; il mange, digère et dort, car le travail qui lui a valu quatre grani n'a pas été long. Il aura porté une demi-douzaine de sacs d'une place à l'autre. Ces gens ne se marient ni à l'église, ni devant l'autorité; ils n'ont point de ménages. Le goût de l'oisiveté prévient celui du vol et du désordre. Il s'agit de les maintenir plu-

tôt que de les diriger. On ne cherche pas à les détruire, car l'influence du climat en produirait d'autres. On les désigne aussi sous le nom de *mascalzoni*. Le dictionnaire de la Crusca pense que ce mot vient de *masnada*, qui signifie troupes, ou bandes de gens. C'est par dérision que le surnom de lazzaroni leur a été donné, parce qu'ils sont nus comme le Lazare. L'hiver, ils portent une capote de grosse laine brune, dont l'intérieur est velu, qui leur couvre la tête, au moyen d'un capuchon, et tombe jusqu'à la ceinture. Ils ne songent pas à faire d'acquisitions. L'exercice des plus vils métiers leur fournit, dans une heure ou deux, de quoi passer le jour tranquillement. Ils jouissent sans s'occuper de l'avenir. Il est impossible de faire travailler le lazzaroni, qui, dès les cinq ou six heures du matin, a gagné sa journée. Aucune promesse, aucune proposition avantageuse ne pourra lui faire abandonner son macaroni, ou interrompre son repos. Demain matin il vous servira, si vous êtes le premier à l'appeler.

En juillet 1647, Maia, plus connu sous le nom de Masaniello, l'un des lazzaroni, fut le chef d'une révolte à Naples. Il était parvenu à

réunir une armée de cent cinquante mille hommes, aveuglément soumise à ses ordres, qui tua, pilla, incendia pendant trois jours, finit par égorger son chef, et par jeter son corps à la voirie. Elle l'en retira le lendemain, le proclama son père, et l'honora comme saint. Le comte de Modène a dit de Masaniello, que dans l'espace de trois jours il fut monarque, scélérat, et presque aussitôt saint.

Cette époque avait rendu les lazzaroni redoutables. Il est faux qu'ils élisent un roi parmi eux. C'est le roman des voyageurs qui veulent raconter des faits extraordinaires. Quels seraient aujourd'hui les pouvoirs d'un roi de misérables qui dorment et mangent durant les trois quarts de la journée? On a dit que le général Championnet voulant caresser leur amour propre, car la vanité s'insinue dans toutes les classes, avait paru leur donner de l'importance, et leur avait créé un roi qui correspondait avec lui; qu'il leur faisait des distributions de comestibles et d'eau-de-vie, et que ces moyens les contenaient: ils eussent été, je crois, fort inutiles, si ces lazzaroni avaient eu assez d'activité pour nuire aux Français. N'était-ce pas alors leur procurer les

moyens de profiter d'une réunion, en apparence chimérique, ou d'une revue de leur roi pour tomber sur les Français et les expulser? Les lazzaroni ont crié *vive Murat!* parce qu'ils pensaient plus à boire son *rossoglio* et à dormir qu'à raisonner sur la politique. Cependant il les enrégimenta.

Lorsque j'arrivai à Naples, je me proposais d'observer les lazzaroni, mais je ne vis que des porte-faix, la plupart oisifs, et ressemblant aux crocheteurs de toutes les grandes villes, quand ceux-ci mangent ou dorment aux coins des rues. Je n'ai jamais distingué de chef parmi eux, ni remarqué qu'ils soient divisés en compagnie. J'ai voulu en faire parler en les employant, soit à porter mes porte-manteaux, ou à d'autres commissions, mais ils ne me répondaient pas. L'ouvrage fini, le lazzaroni tendait la main, recevait un modique salaire, et partait sans dire mot.

Il est facile de les distinguer des pauvres qui mendient. Ceux-ci sont estropiés, couverts de plaies, sales, pâles, souffrans; ils ont l'air ignoble et le maintien rampant. Les mendians abondent à Naples; ils sont répandus dans les églises, dans les cafés, dans les théâtres même, où, avant de

jouer et dans les entre-actes, ils font souffrir leurs importunités.

J'ai remarqué des indigens, proprement vêtus, qui sollicitaient la générosité publique. Je me rappelle avoir donné à une jeune fille, jolie, modeste et bien mise, que sa mère fit entrer dans le café où je me trouvais, et qui vint, les yeux baissés, demander le pain de sa mère, restée à la porte. Des jeunes gens napolitains et français lui adressaient quelques mots enjoués, ou lui parlaient bas; mais elle recevait les secours sans écouter les propos, ou sans répondre, rejoignait sa mère, et livrait la place à d'autres pauvres moins intéressans. Ils fourmillent, et sont réellement embarrassans. La mendicité, en Italie, tient à des causes auxquelles on ne remédiera jamais; à la douceur du climat, qui cause l'oisiveté; à la fertilité du sol, qui produit presque sans culture; au célibat, qui, quoi qu'on en dise, accroît criminellement la population; aux fortunes colossales, qui ne laissent rien à la foule.

L'oisiveté qui jouit est si chère aux Napolitains, que les plus riches, comme les lazzaroni, sont disposés à la mollesse. Le jeu, les repas, les

bals, et surtout les fêtes, ont seuls le pouvoir de les animer. Les grands ont une foule de valets qui ne font rien. L'usage des riches et des grands est de se faire suivre par un domestique nombreux. La Saint-Martin, Noël, le Carnaval et Pâques sont des époques de divertissemens, surtout de festins, et même de folies qui durent des semaines et des mois.

Les Napolitains sont, en général, causeurs et grands *mimes*. Ils n'ont pas conservé l'inquisition, parce qu'ils lui ont préféré les fêtes, les spectacles, la danse, le chant, la table et les amours; je dis les amours, car un peuple qui aime tant à jouir n'a pas le tems d'éprouver une grande passion et de filer un roman : pour eux, les amours ont des ailes rapides. Il y a, toutefois, à Naples peu de filles publiques; la police leur a fait la chasse; mais elle épargne les femmes entretenues, parce qu'elles appartiennent à des personnages distingués; on en voit dans les cercles et dans les fêtes que donnent les nobles et les riches. Les plaisirs font la grande occupation des Napolitains. Lorsqu'une de leurs dames est accouchée, chacun accourt porter son compliment. Les réceptions sont nombreuses; on sert force sorbets, glaces et confitures.

Les Napolitains sont fort soumis à leur gouvernement, mais ils veulent en parler, le censurer, même hautement; politiquer dans les cafés, aux théâtres et dans les lieux publics. Le gouvernement des Bourbons était doux et tolérant; le même peuple est bruyant, colère, mais s'apaise facilement; s'il trouve de la résistance, il se retire. Cependant il porte des stilets, ce qui, dans un premier mouvement, cause des malheurs. Il est grossier; les classes distinguées montrent aussi quelque rudesse. Le même peuple est humble vis-à-vis des riches, et surtout envers les grands; les Italiens lui reprochent même de la bassesse.

Les Napolitains ne voyagent pas; ils aiment trop leur beau pays. Ils se contentent du nécessaire, et le trouvent si facilement, qu'ils préfèrent leur sol à tous les autres. Leur ambition est de se donner un carrosse; ils font tous les sacrifices possibles pour tenir derrière leurs voitures au moins deux laquais, qui portent chacun une torche allumée, à droite et à gauche, pendant la nuit. L'étranger qui entre à Naples après la chute du jour croit voir un incendie roulant. Les promenades du soir sont nombreuses à la *Chiaja* et à la *Mergellina*. Les jours de fêtes, le con-

cours est brillant. En été, on va au Môle une heure après le coucher du soleil. Le mont Pausylippe est surtout fréquenté dans la belle saison. La nature y prodigue les jouissances sentimentales et ses productions substantielles.

Le jardin royal est frais, riant, orné de statues de marbre, ombragées par des plantes exotiques, et par des saules pleureurs. Des berceaux odorans offrent des siéges et de l'ombre; on s'y repose en face de la mer, à la vue du mont Pausylippe, dont le nom dérive du grec, et signifie mont *qui fait cesser la douleur;* sa vue, celle de la Méditerranée, les guirlandes et les festons de fleurs enchantent; on rêve, on ne sent presque pas l'existence; on n'imagine rien; on ne pense pas; on oublierait la compagnie qui, sur le même siége, éprouve le même ravissement. Ce jardin, très-moderne, est situé sur la même ligne que le palais du roi; mais il en est éloigné d'une lieue; j'aimais à y retourner. En 1811, on y réunissait un vaste terrain, qui doit en former un jardin aussi étendu que celui des Tuileries; la partie réunie devait être plantée d'arbres. Ce jardin me parut peu fréquenté. L'habitude retient les promeneurs à la Chiaja et au Môle, voisins du centre de la ville.

Les Napolitains ne sont pas fanatiques ; ils m'ont paru même trop libres dans leurs églises ; ils y causent, ils y saluent, s'y demandent des nouvelles de la paix ou de la guerre ; les dames vont jusqu'à leurs bancs le bras soutenu par des chevaliers ; quelques-unes se promènent ainsi dans l'église, et ne songent pas à s'agenouiller pendant le lever-Dieu. Leurs fêtes religieuses sont toutes pompeuses ; les décorations, les ornemens et la musique attirent la population entière. Les églises sont alors tapissées intérieurement d'étoffes éclatantes et précieuses ; les siéges même y sont disposés en face de l'orchestre, et non vis-à-vis de l'autel. Les habitans des maisons, en été, construisent des espèces d'échafauds tapissés, chantent, font de la musique, tirent des feux d'artifice au devant des madones élevées au dessus des portes de leurs maisons : la dépense est commune aux propriétaires, aux locataires et aux voisins qui n'en ont pas ; les lazzaroni eux-mêmes, qui n'ont ni feu ni lieu, veulent y contribuer ; ils bénissent la Vierge, chantent en son honneur, et mangent quelques fruits de plus, qu'un travail extraordinaire leur produit ce jour-là. Ainsi la ville est illuminée au moyen des bougies qui brûlent devant les

images et les bustes sacrés, économie pour l'entreprise de l'éclairage public.

Les funérailles sont magnifiques et dispendieuses : la famille, les amis et les héritiers veulent honorer le départ du défunt; ils le font porter dans une caisse somptueuse, couverte d'un velours tout brodé en or : ils enterrent les morts dans leurs églises. Des hôpitaux envoient cependant les leurs au champ du repos, situé hors des murs : acheminement à la réforme des tombeaux intérieurs. Les Napolitains sont tous attachés à une confrérie chargée de rendre les derniers devoirs à celui qui vient de terminer le rêve de l'existence terrestre.

On prétend qu'il n'y a pas de grande ville en Europe où les manufactures et les fabriques soient aussi bornées qu'à Naples ; la terre et la mer y réunissent, sans efforts, leurs productions, et rendent le travail superflu. Les objets nécessaires à la vie y sont abondans et à bon marché. J'ai acheté une livre de pêches, grosses comme les deux mains, remplies d'un sirop naturel et délicieux, pour un *grano*, c'est-à-dire un sou. La livre n'est que de douze onces à Naples, comme dans toute l'Italie. D'excellent raisin, du muscat,

ne coûtait pas davantage. Le poisson d'eau douce, celui de mer, le gibier, la volaille, les légumes et les fruits, sont à un prix équivalent. Un Parisien trouvera le prix du moka, du rhum, de toutes les liqueurs rares des Iles, inférieur à celui de sa grande ville; on les lui versera sans mélange, tant les marchands sont moins civilisés.

Le *lacryma christi* y est naturel; on le boit sur son sol. Le Champagne de Naples est le vin d'Ischia, que les Napolitains appellent *Sciampagnia d'Ischia*; il est fameux, il égaie les repas à Naples, autant que les vins d'Aï à Paris. Ischia est une île située derrière celle de Procida. En 1493, Ferdinand Ier, roi de Naples et de Sicile, ne trouva pas de refuge plus consolateur que celui d'Ischia, quand Charles VIII, roi de France, vint lui prendre son royaume.

A Naples, comme à Rome, on ne pouvait cuire le pain que dans les fours publics, loués par le gouvernement à des entrepreneurs. En 1795, le privilége fut supprimé; chacun fit cuire son pain au four qui lui convint, et le pain pèse davantage. Il n'est plus question d'imiter les Romains, qui jettent des petits pains de

quatre onces dans le carrosse du pape, lorsqu'il traverse les rues, en s'écriant : « *Santo Padre ! le pagnotte sono troppo piccole.* » (Saint père ! les pagnottes (ou petits pains) sont trop petites.) Et le pontife, vu l'exiguité des petits pains, fait quelquefois corriger l'abus que bientôt la cupidité renouvelle.

Les délits et les crimes sont, m'a-t-on dit, moins communs à Naples que dans les grandes villes de l'Europe. Il paraît que les homicides n'excèdent pas, chaque année, le nombre de quarante, ce qui ne paraît pas excessif pour une ville peuplée de quarante mille *lazzaroni*, de marins, tous porteurs de stilets, et colères, mais calmés bientôt par la réserve que leur donne l'arme semblable qui leur est opposée, et par la crainte de troubler leurs doux momens d'oisiveté.

La course des carrosses, ou plutôt des calèches de place, est de cinq carlins la première heure, quatre la seconde, et trois les suivantes. La course des cabriolets est de trois carlins la première heure, et de deux carlins les suivantes. Le cuir, ou soufflet de la plupart de ces voitures, est rabattu, en sorte que l'on voit une

foule de têtes rouler au dessus de la sphère des piétons. Ces voitures sont si nombreuses, surtout vers midi, que les gens de pied ont souvent les bouches des chevaux sur les épaules. Mais ils ne s'en effrayent pas; ces chevaux ralentissent leurs pas jusqu'à ce que les piétons se soient détournés, en sorte qu'il arrive très-peu d'accidens.

Le milieu des rues, notamment le milieu de la rue de Tolède, est tellement couvert de boue ou de poussière, que l'on n'entend pas venir les voitures, qui, d'ailleurs, roulent sans fracas sur de larges pavés unis.

On assure que les loyers sont plus chers à Naples qu'à Rome. La population et l'étendue de ces deux villes expliquent facilement cette différence.

Au commencement de novembre 1811, il faisait encore très-chaud à Naples. La rue de Tolède était brûlante à midi; le soleil, presque perpendiculaire, dessinait un peu d'ombre sur les murs des habitations : quelques Napolitains circulaient. Aux heures plus douces, j'ai remarqué, parmi les passans, des religieuses jeunes et lestes, en costume de carmélites, qui, le

manteau retroussé élégamment sous le bras, effleuraient les larges pavés. Ces religieuses ont fait les vœux exigés par la règle de l'ordre qu'elles ont embrassé, et, toutefois, sont autorisées à rester dans le monde. On les appelle *monache di casa*, c'est-à-dire religieuses de logis.

J'ai vu huit claristes, autres religieuses cloîtrées, suivre en longs manteaux bruns, et deux à deux, la rue de Tolède, chanter des psaumes en chœur, avec des accords justes, précédées d'un porte-croix et d'un prêtre en étole, recevant les aumônes que le public versait dans la bourse. Les voitures se détournaient. Ces claristes marchaient et chantaient en procession, afin d'obtenir leur pain quotidien. Les générosités ne me parurent pas très-fréquentes.

Entré, un matin, dans l'église de *Santa-Chiara* (Sainte-Claire), je fus très-surpris d'entendre jeter des cris qui perçaient la voûte sacrée. Des sanglots, des sons de voix alternativement élevés, étouffés, aigus, m'appelèrent au lieu d'où ils éclataient. Je vis une femme d'environ quarante ans, échevelée, les habits en désordre, prosternée aux pieds de l'autel de

la Vierge, se frapper le sein à coups redoublés. Je l'entends s'accuser hautement d'être une misérable pécheresse, coupable des plus graves offenses envers la Divinité; enfin si criminelle que Dieu ne veut jamais lui pardonner. Ses pleurs alors la suffoquaient; bientôt ses clameurs redoublèrent au point qu'elles retentissaient d'une extrémité de l'église à l'autre. Les coups de poing sur sa poitrine, ses cheveux arrachés, ses parures en pièces, tout annonçait le désespoir encore plus que le repentir. Personne ne se présenta pour la consoler; aucun prêtre, aucun sacristain ou bedeau ne l'engagea à causer moins de trouble dans l'église, et je jugeai qu'à Naples l'usage approuvait les clameurs, les hauts cris, les torrens de larmes dans les églises, c'est-à-dire les pénitences ostensibles, et même les confessions publiques des pécheresses, sur le retour de l'âge.

J'approchai de cette femme; je l'observai à genoux, étendue par terre, ou le corps balancé et soutenu par ses deux mains, appliquées au pavé froid et humide. Son voile noir, que tant de convulsions avaient au moins froissé, était alternativement baissé et soulevé. Je croyais

que ce soliloque aurait une fin prochaine; que les forces manqueraient bientôt à la femme....... criminelle; mais les sanglots et les cris eurent plus de durée que ma patience. Je m'aperçus que je faisais seul attention aux éclats de la pénitente, et je pris le parti de sortir de l'église, afin de porter ailleurs mes observations.



La Chapelle de Saint Janvier

— N° LIII. —

SUITE DE NAPLES.

—

Se l'Eterno Iddio veniva in terra, starebbe a Napoli.
DICTUM VULGARE.

Si Dieu venait sur la terre, c'est à Naples qu'il s'arrêterait.

Je fis connaissance à ma table d'hôte avec un vieil émigré, amateur de beaux-arts, et qui habitait le royaume de Naples depuis le commencement de la révolution. C'était un homme fort aimable, bien désenchanté des choses les plus séduisantes de ce monde, et même de l'émigration. Il vivait habituellement dans une maison de campagne délicieuse auprès d'Herculanum, et ne venait à Naples que pour quelques affaires. Sachant que j'étais Français, il me fit des avances de politesse auxquelles je répondis

avec empressement. Je crois devoir taire son nom, mais voici à peu près son histoire. Dans sa jeunesse, il avait été attaché à l'ambassade de France à Naples, où il résida depuis 1775 jusqu'en 1784. Entièrement dévoué au parti de la cour, il fut un des premiers qui quittèrent Versailles pour se réfugier en Piémont. Doué du caractère le plus heureux, presque sans regret de sa fortune passée, il était resté à Turin jusqu'au moment où les Français envahirent l'Italie, se trouvant bien partout, parce qu'il savait se faire partout des amis. Du Piémont il vint en Toscane; de la Toscane à Rome, et enfin de Rome à Naples, se retirant toujours devant les occupations de territoire, parce que, me disait-il fort plaisamment, il craignait que Bonaparte ne l'accusât d'être rentré en France, s'il était demeuré à Rome. Une foule de points de contact nous mirent bientôt en rapport d'intimité; ses anciennes connaissances étaient pour la plupart les miennes à Paris. Je pus répondre à toutes les questions qu'il m'adressa sur elles; et il n'en faut pas tant pour établir une prompte liaison entre deux Français qui se rencontrent à quatre cents lieues de leur pays. Le seul défaut que je

lui trouvai était de tenir un peu trop à sa croix de Malte. Je crois même que la crainte de la quitter l'empêcha de faire un bon mariage, parce qu'il n'était point d'une famille qui eût droit de la conserver étant marié; et, après tout, c'est bien assez de porter une croix dans ce monde. Le chevalier était doué d'une mémoire prodigieuse, et je ne fus pas long-tems à m'apercevoir que j'aurais tout à gagner dans la conversation d'un tel homme, quoiqu'il fût un peu *laudator temporis acti*, ce qui, d'ailleurs, était bien excusable dans sa position. Recherché dans la meilleure société de Naples, il n'aurait tenu qu'à lui d'aller à la cour de Murat, qui, à l'exemple de tous les hommes nouveaux, aimait beaucoup les hommes d'autrefois. Ce n'était point dédain de sa part, mais il fuyait tout ce qui rompait sa nouvelle manière de vivre; il n'avait plus de logement en ville, et descendait toujours chez la signora Gazze, où le hasard m'avait heureusement conduit. « Murat, me disait-il un jour, est fort aimé des Napolitains, et il ne pouvait guère en être autrement, puisqu'il succédait à Joseph, l'homme le plus incapable de gouverner qui ait jamais existé. On

avait dit à Murat qu'il aurait à craindre pour sa vie, que chaque jour verrait naître de nouvelles conspirations contre sa personne ; aimant mieux succomber une fois que de craindre toujours, il fit son entrée sans gardes, en plein jour, dans une calèche découverte, accompagné d'un seul aide de camp. Cette marque de confiance eut un plein succès, et il n'a eu à réprimer aucun attentat. Vous voyez que je lui rends justice, quoique je regrette du fond de mon cœur les légitimes souverains de Naples, à la cour desquels j'ai vécu long-tems dans ma jeunesse. Je sais bien tout ce que l'on a pu dire sur la reine Caroline et sur le favori Acton ; cela ne me regarde pas, mais quel homme excellent que Ferdinand ! et que Naples était alors un séjour délicieux ! — Et les éruptions du Vésuve, et les tremblemens de terre, et..... — Ah ! bah ! bagatelles que tout cela : si l'on y succombe, c'est une affaire finie ; si l'on en est témoin, c'est un spectacle magnifique ; et quand on en revient, il en reste des souvenirs ; ah ! quel tems que celui que j'ai passé autrefois à Naples ! c'était tous les jours des fêtes, des galas, des concerts, des bals, des mascarades ! — Et le peuple ? — Eh bien ! si

j'étais de ce qu'on appelle le peuple, je ne me plaindrais pas; il a ses plaisirs comme nous les nôtres, et nous avons nos peines aussi bien que lui. Est-ce que vous croyez que tous ces Diogènes que l'on nomme *lazzaroni* n'ont pas de jouissances? Laissons-les se complaire dans leur paresse, et nous, tirons de la vie tout le parti possible, sans nuire jamais à personne. La goutte me donne de tems à autre de petits avertissemens; eh bien! plus les accès sont fréquens, plus elle m'enseigne à bien jouir du tems qui les sépare. — Vous avez la meilleure philosophie que je connaisse, mais ne se démentira-t-elle jamais? — Je ne le crois pas; en attendant, je veux absolument vous conduire ici dans quelques maisons. — Mais j'y connais du monde, et si je n'ai fait encore aucune visite, c'est que j'ai aussi ma manière de jouir de mon tems, et quand on veut tout voir dans une ville comme Naples, il faut commencer par satisfaire sa curiosité, et ne se faire qu'ensuite des obligations de société; telle a été ma conduite dans les autres villes d'Italie, et je m'en suis bien trouvé. Ne faut-il pas aussi donner du tems à la réflexion? Il en est de l'esprit comme du corps;

toute nourriture ne profite que par la digestion, et quand une chose me frappe, soit dans mes promenades, soit dans mes lectures, j'aime à me livrer à quelques instans de repos, à ne pas faire succéder trop rapidement les objets les uns aux autres, pour qu'ils ne se confondent point dans la mémoire; sans cela il n'en reste que confusion. Dans quelques jours, je me propose de voir la marquise de Gallo, que j'ai beaucoup connue à Paris, Charles Filangieri, le fils du fameux publiciste. — Ah! j'ai beaucoup vu le père il y a trente ans; c'était un homme du plus rare mérite. Ce pauvre Gaëtano Filangieri! il avait quelque amitié pour moi, et je le lui rendais bien, je vous assure. On ne savait lequel admirer le plus du grand homme dans son cabinet, ou de l'homme aimable dans la société de ses amis. Quel caractère ferme et inébranlable! quelle probité à toute épreuve! Je l'aimais, quoiqu'il fût philosophe. — Comment! quoiqu'il fût..... — Oui, je l'aimais malgré cela; car, il faut lui rendre justice, il ne ressemblait point à tous nos damnés du dernier siècle. Pour Mme la marquise de Gallo, je lui fais quelquefois ma cour, et si vous voulez prendre jour, mais bien

à votre aise, nous irons ensemble, et après, je veux absolument que vous veniez passer quelques jours à ma *villa;* nous irons ensemble faire quelques excursions souterraines, après quoi je vous ferai goûter du vin du Vésuve qui n'est pas mauvais. — Ce sera de tout mon cœur, je vous assure, et je vous remercie d'avance de votre offre obligeante; mais si vous voyez Mme de Gallo, ne lui dites point, je vous prie, que je suis ici; j'aime mieux la surprendre. — Comment! est-ce que?...... — Ah! quelle idée! — Dame! c'est qu'autrefois..... » Et là-dessus le chevalier me quitta en riant et en se frottant les mains.

Je sortis avec mon jeune compositeur de musique, qui m'attendait pour me mener chez un marchand de musique et de cordes d'instrumens où j'avais à faire quelques emplettes pour une dame de Paris. Nous entrâmes chez Antonio Patti. Comme en payant je me trompai de monnaie, et lui donnai des francesconi pour des piastres, il me fit apercevoir d'une erreur de vingt-deux sous par pièce à mon désavantage, ce qui me donna fort bonne opinion de la probité des marchands de Naples, et en rentrant

j'eus soin d'écrire sur mes tablettes le nom et l'adresse d'Antonio Patti, rue de Tolède, n° 11. Je remerciai ensuite le jeune maestro, et je rentrai pour quelques instans, afin de laisser passer la plus forte chaleur, et je me mis à parcourir quelques ouvrages sur Naples que j'avais achetés, tant je trouve qu'il est plus agréable d'étudier sur les lieux l'histoire d'un pays. Peu après je commençai une èxcursion dans l'admirable campagne de Naples.

Le royaume dè Naples est l'un des plus grands Etats de l'Italie, sans y comprendre la Sicile, qui en était alors séparée. Sa position lui donne la forme d'une presqu'île, ayant la mer Ionienne au levant, le golfe de Venise au nord, la mer de Thirrhène au midi, et les Etats du pape au couchant.

Ce royaume relève, comme fief, du pontife romain, parce que les papes ont aidé les souverains de ce pays à en chasser les Sarrasins. Le pape Clément IV en donna l'investiture à Charles de France, frère de Saint-Louis, en 1265, et la maison de Bourbon, depuis ce tems, a régné à Naples, sinon de fait, au moins de droit, car elle a été victime de bien des révolutions dont

les éruptions sont encore plus terribles que celles du Vésuve.

Les campagnes, les collines, les monts qui entourent cette ville, la mer qui en baigne les murs, offrent des sites délicieux.

Le mont Pausylippe, qui borne le couchant de Naples, est couvert d'églises et de monastères élevés sur les ruines des habitations champêtres ou des palais de Pompée, de Marius, de Cicéron, de Pollion, célèbre architecte du règne d'Auguste, de Virgile, et d'autres grands hommes de l'antiquité. Celui de *Lucullus* était remarquable par sa situation à l'extrémité du promontoire; on en voit encore les ruines.

Stace, *Sannazaro* et *Marini*, sont nés dans cette belle contrée. Sannazaro, qui prétendit un jour devant *Frédéric*, roi de Naples, que de tous les moyens de conserver ou d'étendre la vue, le plus certain était *l'envie*, a été enterré dans l'église de *Notre-Dame-de-l'Enfantement*, en l'honneur de laquelle il a fait un poëme latin. Cette église est desservie par les révérends Pères servites. On voit son tombeau; il est de marbre choisi. Le buste de ce poète latin est élevé sur le monument; il est couronné de lauriers; placé

entre les deux grandes statues d'Apollon et de Minerve, auxquelles on a cru devoir donner, dans cette église, les noms de *David* et de *Judith*. Le bas-relief représente des danses de faunes, de nymphes et de bergers qui jouent de divers instrumens. Le cardinal *Bembo* a fait placer au bas les deux vers suivans :

Da sacro cineri flores : hic ille Maroni
Sincerus musâ, proximus ut tumulo.

Sannazaro comparé à Virgile ! Sannazaro a imité presque toujours les tirades de Virgile, d'Horace, de Catulle, de Tibulle. Sa naissance date de l'an 458.

Sur le mont Pausylippe sont encore d'autres ruines ; tels sont les restes de l'aqueduc qui conduisait les eaux de *Sernio* à *Baja* et à *Pozzuoli*. On voit sur la cime de cette charmante colline l'ouverture que Lucullus fit creuser vers la mer, afin de pouvoir passer dans une barque, et sans s'exposer au mouvement de la marée de Pausylippe à Pozzuoli.

Une autre grotte dont l'excavation est attribuée par les uns au même Lucullus, et par d'autres à *Agrippa*, est celle dite *di Posilipo*. D'au-

tres pensent qu'elle a été creusée par les Napolitains et les habitans de *Cumes*, qui voulurent avoir entre eux une communication plus facile. Elle peut avoir vingt-quatre palmes de largeur, deux mille six cent cinquante-quatre de longueur; sa hauteur, inégale, varie de vingt-six à soixante-quatorze palmes. L'entrée est d'une plus grande élévation. Le roi Alphonse la fit agrandir, afin que le jour pût pénétrer dans une partie plus étendue ce cette grotte. Elle est pavée de laves du Vésuve. On a construit au milieu, et dans la montagne, une chapelle éclairée perpétuellement par les feux d'une lampe. Au delà cette grotte devient obscure; il faut allumer une torche pour en achever la traversée.

Une fois par an, sur la fin d'octobre, les rayons du soleil en pénètrent toute l'étendue; mais elle n'est plus si mystérieuse. Au delà de cette grotte, on trouve un petit bourg appelé *Fuori di Grotta* (hors de grotte). Ce lieu fait partie du quartier de la Chiaja.

A peu de distance de l'entrée de la grotte s'élève un modeste bâtiment; c'est le tombeau de Virgile. Voltaire a raison : Sannazaro est trop près de Virgile. Ce monument a la forme

d'un petit temple octogone. Au milieu de ce temple du génie, on voyait l'urne soutenue par neuf petites colonnes de marbre blanc, et on lisait la célèbre inscription :

Mantua me genuit, Calabri rapuêre ; tenet nunc
Parthenope ; cecini pascua, rura, duces.

L'urne, les colonnes et l'inscription ont été enlevées, dit-on, en 1326, par les ordres du roi *Robert*, qui les fit transporter à *Castel-Nuovo*, où l'on n'a pu les retrouver. On ajoute que l'on a vu depuis, en face du petit temple, une pierre sur laquelle on lisait, en vieux caractères :

Siste viator, quæso, pauca legito : hic Maro situs est.

Mais je n'ai trouvé ni la pierre, ni lu l'apostrophe au voyageur sensible.

Non loin de là on remarque l'église de *Sainte-Marie de Piedi-Grotta*, ou du pied de la grotte. On prétend que cette église fut jadis un temple dédié à *Priape*. Du moins les gens du pays l'assurent, et citent une satire de *Pétrone*. Je n'en ai observé aucun vestige.

Du mont Pausylippe jusqu'à *Literno*, on dé-

couvre un pays qui fit les délices des anciens Romains et d'habitans venus des pays orientaux. La douceur du climat, la fécondité du sol, l'aspect des belles campagnes, de la mer, et des volcans encore fumans, les secours salutaires des eaux minérales, tout y charmait les sens, entretenait ou rendait la santé, et soulageait l'ame en dissipant la douleur et la tristesse. Ces beaux sites ont été ornés, enrichis par les trésors que les anciens Romains enlevèrent aux autres nations. Cicéron, pour donner une brillante idée de cette contrée, la désigne sous les noms de *Puteolana* et *Cumana Regna*.

Ces lieux jadis enchanteurs n'offrent plus que l'aspect de la stérilité et de la misère. L'air même y est corrompu. O vicissitudes!

De Naples à Pozzuoli on rencontre, au nord, les ruines peu importantes d'une ancienne ville appelée *Angulanum*, et le lac d'*Aguano*, qui semble bouillonner. Cependant l'eau n'en est pas très-chaude. Sans doute ce bouillonnement est l'effet de l'air qui se développe et s'échappe du lac. Au printems, les serpens tombent des montagnes voisines dans ce lac, et servent de pâture à ses nombreuses grenouilles. On n'y

trouve aucune espèce de poissons. Il renferme plusieurs sortes d'eaux minérales. Dans les siècles intermédiaires, on les jugeait propres à la guérison de toutes le maladies, sans exception. Des poteaux indiquaient les vertus de chacune d'elles. *Bon contre les douleurs de tête ; bon contre les maladies de poitrine ; bon contre la gravelle ; bon contre la goutte ; bon pour ranimer les tempéramens usés ;* et, dès ce tems, la qualité de ces dernières était généralement mise à l'épreuve. On dit que les médecins de l'école de Salerne abattirent les inscriptions et comblèrent les sources. Un autre médecin, nommé *Bartoli*, fut chargé de réparer le délit des docteurs de Salerne. Il dégagea les fontaines, et trouva quarante-huit espèces d'eaux minérales, tant à Aguano et à Pozzuoli qu'à Baja et à Misène. Elles descendent, la plupart, des monts *Leucogei* et *Spino*. La réunion de ces sources est appelée *Solfatara*, comme si l'on pouvait dire, en français, *Soufrière*. Les anciens la désignaient sous le nom de *Forum Vulcani.* Ce terrain recèle encore un volcan qui n'est pas entièrement éteint. En plusieurs places la chaleur se fait sentir à trois pouces de profondeur. On en tire *l'a-*

lun, le *réalgar* ou *rubis d'arsenic*. On parvient à en obtenir un acide qui décompose le verre. Le fer s'y confond avec le soufre, mélange qui, dit-on, garantit ce pays des éruptions violentes qu'éprouve le Vésuve.

De ce lac au Vésuve il peut y avoir seize à dix-sept milles (cinq à six lieues), ce qui a fait croire que l'un communique à l'autre. Cependant j'ai ouï soutenir que dans cet espace de terre il pouvait y avoir deux volcans indépendans. *Capaccio*, qui a écrit l'histoire de Pozzuoli, prétend que la Solfatara est une bouche des enfers. Il entend sans doute parler de celui de l'antiquité. Dans l'église voisine du couvent des Capucins, on remarque, à droite de la porte d'entrée, un autel avec cette inscription :

LOCUS DECOLATIONIS S. JANUARII ET SOCIORUM.

On montre la pierre encore teinte de leur sang. Cette église sent le soufre à pleine gorge.

On arrive à la grotte du Chien, haute de neuf pieds à son entrée et large de quatre. Elle a dix pieds de profondeur. On l'appelle ainsi, parce que l'on emploie des chiens à l'épreuve de la *menfelte*, vapeur humide et légère, qui,

élevée de la terre, tue tout à coup le chien poussé dans la grotte. L'homme debout n'y périt pas. Les uns pensent que cette vapeur est métallique, composée en outre de soufre et de vitriol ; d'autres pensent qu'indépendamment du soufre et du vitriol, elle contient de l'arsenic ; une troisième opinion est qu'elle ne contient que de l'air fixe.

On va de là à Pozzuoli. Cette ville antique, que nous appelons *Pouzzoles*, est couronnée au nord et à l'ouest par les monts Spino, Gauro-Nuovo, et par les collines Leucogei. Cette ville et ses environs sont plus sujets aux secousses que le lac d'Aguano. Près du lac Lucrino, jadis si fameux par les huîtres que les gourmets de Rome y faisaient engraisser, un village nommé Tripergola fut détruit par l'effet d'un volcan sorti tout à coup des entrailles de la terre dans la nuit du 29 septembre 1538. Le bitume et les pierres vomis par ce volcan élevèrent en quarante-huit heures, à une hauteur de quatre cents brasses, le mont appelé *Monte-Nuovo*. Il a trois milles de circonférence. Les montagnes voisines sont composées des mêmes matières.

La fondation de Pouzzoles est si ancienne,

qu'elle se perd dans des traditions fabuleuses. Selon les uns, les habitans de Cumes s'emparèrent de son port, et bâtirent la ville l'an 232 de Rome. D'autres prétendent que cette ville fut fondée par une colonie venue de *Samos*. On dit qu'elle reçut le nom de *Puteoli*, du mot *puzzodisolfo*, puanteur de soufre. Sa république fut florissante. Tyr, Cumes, Alexandrie y portaient leurs marchandises. Elle fut comparée à *Délos* par sa magnificence. On l'appelait alors la reine des mers, à cause de son commerce. Les Romains la soumirent et vinrent y jouir de son beau ciel, de son site enchanteur, de ses bains, de ses lois, qu'elle avait conservées, et de son goût attique. Saint Paul fut son premier évêque. On y vante encore le courage d'une fille connue sous le nom de *Maria Pozzolana*, ou *Marie de Pouzzoles*, qui, dans le quatorzième siècle, vécut dans les camps et exerça la profession des armes. Les invasions des Goths, des Vandales, des Sarrasins, des Normands et des Turcs, les tremblemens de terre, les flots de la mer, et, plus qu'eux tous, la rouille des siècles, ont presque anéanti Pouzzoles, qui ne conserve plus qu'un nom célèbre, quelques ruines, et dix

mille habitans environ. Sa place est encore ornée du piédestal d'une statue de Tibère, décoré de bas-reliefs.

Auguste, sous le nom de Jupiter, eut un temple dont on a fait la cathédrale de Pouzzoles. On y remarque encore des colonnes antiques d'ordre corinthien, avec leurs chapiteaux. Les pierres des murs sont si grandes, et tellement régulières, qu'elles forment une masse solide sans le secours du ciment. L'un des murs latéraux est incrusté de marbre de Paros, ouvrage que les connaisseurs admirent.

Les vestiges du port attestent son antiquité. De vingt-cinq pilastres et d'autant d'arches en forme de pont, élevées au môle, il en reste à peine treize.

Caligula, qui, comme Xercès, voulait dompter la mer, construisit un pont de bateaux depuis Baja jusqu'à Pouzzoles, où il entra en vainqueur.

A l'ouest, sur le rivage de la mer, près du chemin de l'Averne à Pouzzoles, sont les ruines de la maison de campagne de *Cicéron*, de celle qu'il appelait *Camana*, ou *Academia*. Elle est presque entièrement submergée. L'orateur ro-

main y a composé ses *Questions académiques*.

Près de ces restes on voit ceux d'un temple dédié à l'empereur Adrien, mort à Baja, et enterré, dit-on, dans la maison de campagne de Cicéron.

Entre l'est et l'ouest de Pouzzoles on remarque les ruines d'un temple de Jupiter Sérapis, élevé au sixième siècle de Rome. Les inscriptions trouvées dans ce temple donnent des éclaircissemens précieux sur l'état de la ville de Pouzzoles. Ce temple atteste le goût et la magnificence des Romains de ce siècle. Ses murs étaient incrustés de marbre et ornés de statues. Les seize colonnes qui soutenaient la coupole étaient de marbre rouge. Des trous faits dans ces colonnes par les *testacées* prouvent que les eaux de la mer se sont jadis élevées de neuf pieds au dessus de son niveau actuel. Ses eaux baignent encore la base des colonnes.

Le Colisée de Pouzzoles est assez bien conservé. Aujourd'hui l'arène est cultivée en jardin. On voit encore les portiques qui servaient d'entrée, les voûtes placées en amphithéâtre sous les gradins, et les écuries destinées à renfermer les bêtes féroces.

Les habitans prétendent que c'est dans cette arène que saint Janvier, saint Procule et leurs compagnons ont été livrés aux bêtes féroces. L'amphithéâtre renferme encore une chapelle dédiée à saint Janvier. Après ce supplice, il est probable que les martyrs auront été décapités, mourans, près de la Solfatara ; c'est du moins ce qu'il faut croire si l'on veut accorder cette tradition avec l'inscription du monastère des Capucins, rapportée ci-dessus.

Près de cet édifice on trouve un souterrain divisé en petites pièces qui communiquent les unes aux autres, et que l'on appelle le labyrinthe de Dédale. Je n'ai pas découvert l'explication de ce monument.

Au nord de Pouzzoles on trouve les vestiges de la rue Campana, formée par des sépulcres anciens appelés *Colombaria.* Ils sont en ruines. L'un de ces monumens, situé à San-Vito, a vingt-quatre palmes et demie de hauteur ; un autre en a dix-huit et demie, avec deux étages. Aujourd'hui leurs parties inférieures sont converties en celliers, et le vin coule sur les ossemens des guerriers romains. On voit au dehors des restes de bas-reliefs et des figures symboliques.

Avant d'arriver à Baja, on découvre les lacs *Lucrino* et *Averno*. Le rocher du lac Lucrino était, pour les anciens Romains, le rocher de Cancale des Parisiens modernes.

Tout est poésie sur les bords du lac Averne; j'y croyais voir Enée conduit par la Sybille; c'est là que le sixième livre de *l'Enéide* est, après dix-huit siècles, encore brillant de jeunesse et d'immortalité. Ces divines impressions que l'on reçoit des objets extérieurs, suffiraient seules pour engager à faire le voyage de Naples. Tout est à la fois idéal et positif dans ces contrées prédestinées. Le lac Averne repose ses eaux stagnantes dans le creux d'une profonde vallée; sur les collines qui l'environnent s'élevaient ces arbres noirs sur l'un desquels pétillait au souffle léger des vents le rameau d'or que le fils d'Anchise devait offrir aux divinités infernales. Marcus Agrippa en acheva la destruction. Sans doute ce lac sulfureux couvre le cratère de quelque ancien volcan, et quand l'humidité était concentrée dans ce vallon par des arbres touffus, l'imagination d'un poète a dû y voir un lac infernal au dessus duquel la mort frappait les oiseaux qui en entreprenaient la traversée. Non

loin de là je vis l'antre de la Sybille, et j'y cherchais la prêtresse d'Apollon se débattant sous les assauts du dieu qui la domptait. Des Cimmériens y évoquaient les ames, mais ils furent anéantis par un roi auquel ils avaient prédit une destinée qui ne se réalisa pas. L'entrée de la grotte de la Sybille est dans la même direction que celle du mont Pausylipe, d'où l'on peut croire qu'elle servait de communication entre Cumes et le lac Averne, comme la seconde entre Naples et Pouzzoles. Je voulus suivre la même route qu'Enée, mais après avoir fait cinquante pas, je m'aperçus que la voie souterraine était interceptée par des éboulemens; et, bien loin de trouver, comme le héros troyen, une descente facile, il me fut plus aisé de revenir sur mes pas et de revoir la lumière du jour. Du sommet de la grotte de la Sybille on découvre, dans l'éloignement, la Torre di Patria, près de laquelle s'élève un monument que l'on dit être le tombeau du jeune Scipion. Ainsi cette terre est consacrée par ce que la gloire a de plus grand, la poésie de plus sublime. J'entre dans des salles ruinées; c'était les bains de Déïphobe, fille de Glaucus, et la sybille les habita. Les

ruines de ce temple sont celles du temple d'Apollon que construisit Dédale ; c'est là qu'il s'abattit après s'être élancé sur ses aîles vers les constellations du nord. Le tems a dévoré ces peintures qui représentaient la mort d'Androgée, et la fille de Minos se livrant, à l'aide d'un infâme artifice, au cruel amour d'un taureau, le Minotaure, monument de cet amour exécrable. Icare aurait eu une grande part dans un si bel ouvrage, si la douleur l'eût permis ; deux fois Dédale s'efforça de graver son malheur sur l'or, mais deux fois tombèrent ses mains paternelles.

Néron voulut établir une communication entre le lac Averne et le Tibre, et l'on voit encore les vestiges du grand canal qu'il fit creuser. Près de là sont ses bains, dont les personnes les plus robustes peuvent à peine soutenir la vapeur pendant deux minutes. Pourquoi le souvenir de Néron vient-il me poursuivre jusqu'au milieu des enchantemens de la poésie? Mais j'arrive bientôt à Baja, je foule les ruines des temples de Vénus-Génitrix et de Diane-Lucine, et j'aperçois cette belle plage où Tigellin dut exécuter l'ordre de son maître et punir Agrippine d'avoir donné le jour à un pareil monstre. *Hîc feri*,

dit-elle en découvrant son ventre criminel, et le parricide, poursuivi par l'ombre de sa mère, n'osa se faire initier aux mystères de Cérès-Eleusine.


Ambroise Tardieu dir.

Le Tombeau de Virgile.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

